OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitas

PQ
2070
1785a
v.12

POEMES

ET DISCOURS

EN VERS.

DISCOURS

EN VERS

SUR L'HOMME.

LES trois premiers ſont de l'année 1734. Les quatre derniers ſont de l'année 1737. Tous ſont purgés des fautes qui fourmillent dans les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'eſt-à-dire qu'il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens et de maux qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, et qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſième, que le plus grand obſtacle au bonheur eſt l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaiſir vient de DIEU.

Le ſixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, et que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptième, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, et non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

TU vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence et d'Alteſſe
Penſent enfler leur être et hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend :
Les mortels ſont égaux ; leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux ſont la ſeule meſure.
Les rois en ont-ils ſix ? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce ? ont-ils d'autres reſſorts ?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance ;
Dans la même faibleſſe ils traînent leur enfance :
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Hé quoi, me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre ! (*a*)
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis courbé ſur ſon bureau,

Vaut-elle une princeſſe auprès du trône aſſiſe?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'égliſe
D'orner ſon front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller d'un vil froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou *matine*,
De ſon prieur cloîtré vingt coups de diſcipline?
Sous un triple mortier n'eſt-on pas plus heureux
Qu'un clerc enſeveli dans un greffe poudreux?
Non; DIEU ſerait injuſte, et la ſage nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété:
Hélas, pour le bonheur que fait la majeſté?
En vain ſur ſes grandeurs un monarque s'appuie:
Il gémit quelquefois, et bien ſouvent s'ennuie.
Son favori ſur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal compoſé de baſſeſſe et d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inſpirant l'envie,
Tour à tour on t'encenſe, et l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre obſervatoire,
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfants d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,

Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria : ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous auſſi-bien que pour eux :
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir. (*b*)
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux ; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite et ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres ;
Qui détournent ces eaux, qui, la bèche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein ?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galants qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette et le tendre Tircis,
De roſes couronnés ſous des myrtes aſſis,
Entrelaçant leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs et leurs peines :
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrette au point du jour eſt aux champs la première.
Je les vois haletants et couverts de pouſſière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.

Ils chantent cependant ; leur voix fauſſe et ruſtique
Gaîment de Pellegrin (*c*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles :
Il ne déſire point ces plaiſirs turbulents ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ſes champs ;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle :
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par Martin, (*d*)
Des intrigues du temps compoſant ſon deſtin,
Dupé par ſa maîtreſſe, et haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons et ſa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale et le bruit ;
Colin plus vigoureux, et pourtant plus fidelle,
Revole vers Liſette en la ſaiſon nouvelle.
Il vient après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert (*e*) vend à crédit pour tromper tant de belles :
Sans tous ces riens brillants il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas beſoin : c'eſt le fard du bonheur. (*f*)
L'aigle fière et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de ſa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondiſſant
Cherche en paix ſa géniſſe, et plaît en mugiſſant.

Au retour du printemps, la douce philomèle
Attendrit par ſes chants ſa compagne fidèle ;
Et du ſein des buiſſons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux inſectes de l'air.
De ſon être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il eſt quelqu'autre eſpèce, ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon ſort, à mes plaiſirs préſents,
Qu'il ſoit d'autres heureux, qu'il ſoit des biens plus grands ?
Mais, quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reſte affreux,
Reſpirant pour ſouffrir, eſt-il un homme heureux ?
Non, ſans doute ; et Thamas qu'un eſclave détrône,
Ce viſir dépoſé, ce grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſereins, quand ils ſont dans les fers ?
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait ſous ſes lois retenu l'Angleterre ;
Dufréni moins prodigue, et docile au bon ſens (*g*)
N'eût point dans la misère avili ſes talents. (*h*)
Tout eſt égal enfin : la cour a ſes fatigues ;
L'Egliſe a ſes combats ; la guerre a ſes intrigues ;
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci ;
Le malheur eſt par-tout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité. (*i*)
Jadis, le pauvre Irus, honteux et rebuté,

Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs! diſait-il, que d'éclats, que de bien!
Que Créſus eſt heureux! il a tout, et moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné;
Il fuit, on le pourſuit; il eſt pris, enchaîné;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure; il aperçoit au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter! dit-il, ô ſort inexorable!
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés; tout homme eſt un abyme.
La joie eſt paſſagère, et le rire eſt trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure,
Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De moments de plaiſirs, et de jours de tourments
De notre être imparfait voilà les éléments.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence;
Et DIEU nous peſa tous dans la même balance. (*k*)

Fin du premier Diſcours.

NOTES ET VARIANTES

DU PREMIER DISCOURS.

(*a*) CE ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second et le troisième, sous le titre général d'*Epîtres sur le bonheur*. Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'a l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIERE LEÇON

Hé bien, jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre!
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux;
Mais ce sort quel est-il? tu ne sais. Tu peux être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre.
Ton goût doit décider; ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux, ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent:
Où l'imprudent périt les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains;
Les écueils sont fréquents, les v nts sont incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère:
Ainsi que les secours les dangers sont égaux.
Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre, et des cables de soie?
Le vent est sans respect, il renverse à la fois
Les bateaux des pêcheurs, et les barques des rois.
Si quelqu'heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaisseau plus heureux n'était pas mieux construit:
Mais le pilote est sage, et DIEU l'avait conduit.
He quoi, me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami dont la vertu toujours facile et pure
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la nature ;
Qui fais à ton état conformer tes déſirs,
Satisfait ſans fortune, et ſage en tes plaiſirs ;
Heureux, qui comme toi, docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie ;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, &c.
Que ta poupe ſoit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre, et des cables de ſoie ?
L'art du pilote eſt tout ; et pour dompter les vents,
Il faut la main du ſage, et non des ornements.
Hé quoi, me dira-t-on, &c.

(*b*) *PREMIERE LEÇON.*

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur !
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaiſir un maréchal de France !
L'empereur eſt toujours, grâces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul que les ſept électeurs !
Et le cœur d'un ſujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai que celui de ſon maître !
Non, n'accuſons point DIEU de cette abſurdité ;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être ;
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être ;
Il veut en les rangeant ſous différentes lois,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
Le caſque, le mortier, la barette, la mître,
A la félicité n'apportent aucun titre ;
Et ce *Bernard* qu'on vante eſt heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'empereur eſt toujours, grâces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul que les ſept électeurs;
Et le roi des Romains ſerait un téméraire
De prétendre un moment au bonheur du ſaint Père.
Crois-moi, DIEU d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ſes mains.
Admirons de ſes dons le différent partage;
Chacun de ſes enfants reçut un héritage.
Le terrain le moins vaſte a ſa fécondité,
Et l'ingrat qui ſe plaint eſt ſeul déshérité.
Poſſédons ſans fierté, ſubiſſons ſans murmure
Le ſort que nous a fait l'auteur de la nature;
DIEU qui nous a rangés ſous différentes lois,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte, &c.

(*c*) L'abbé *Pellegrin* a fait des cantiques de dévotion ſur des airs du Pont-neuf; c'eſt-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jéſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne, et dans des couvents de province.

(*d*) Fameux verniſſeur.

(*e*) Fameux marchand de curioſités à Paris. Il avait beaucoup de goût, et cela ſeul lui avait procuré une grande fortune.

(*f*) Dans ſes champs fortunés l'Amour même l'appelle,
L'Amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle
Qui peuple les forêts, les ondes et les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers.
Ses traits toujours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornements, mais plaiſent ſans parure:

Un éclat étranger eſt le fard du bonheur :
Tu n'en a pas beſoin, tu peux donner ton cœur
Sans tous ces riens brillants, ces nobles bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille deſtin,
Sous les lambris dorés et vernis par Martin.

Louis XIV diſait : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, *Dufréni* et *Bontemps*. *Dufréni* mourut dans la misère, après avoir diſſipé de grandes richeſſes; il a laiſſé de jolies comédies.

(*h*) Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers :
Concini moins altier, plus fidèle à ſes maîtres,
N'aurait point de ſon ſang apaiſé nos ancêtres;
Et Dufréni plus ſage et moins diſſipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

(*i*) Qui fait ou l'infortune ou la félicité ?
Où donc trouver, dis-tu, cet être ſi vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? chez toi, dans ton cœur et dans ton caractère.
Quel que ſoit ton état, quel que ſoit ton deſtin,
Sois ſage, il te ſuffit, ton bonheur eſt certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Mortel, en quelqu'état que le ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſois content, et rends grâce à ton maître.

(*k*) *Quelque différence qui paraiſſe entre les fortunes, il y a une certaine compenſation de biens et de maux qui les rend égales :* Réflexions morales de *la Rocheſoucauld*, édition du Louvre, n° 52.

Suivant M. *Rouſſeau*, on doit mettre une grande différence entre les maux des dernières claſſes de la ſociété et ceux qui affligent les premières, parce que, dit-il, les maux du peuple ſont l'effet de la mauvaiſe conſtitution de la ſociété; les grands, au contraire, ne ſont malheureux que par leur faute.

1°. Cette obſervation n'eſt pas vraie rigoureuſement. Ce n'eſt pas abſolument par ſa faute que tel riche, tel grand, étant né un ſot, et ayant reçu une mauvaiſe éducation, paſſe triſtement ſa vie dans l'ennui et le dégoût. Ce n'eſt point par ſa faute qu'*Ivan* fut aſſaſſiné après avoir été en priſon toute ſa vie. Eſt-ce par ſa faute que le *maſque de fer* fut mis à la Baſtille ; que les fils du comte d'*Armagnac*, arroſés du ſang de leur père, paſſèrent toute leur jeuneſſe dans un cachot fait en forme de hotte? D'un autre côté, parmi les hommes qui ſouffrent les maux de la pauvreté, un grand nombre n'aurait-il pas évité ſes malheurs par plus d'activité pour le travail, plus d'économie, plus de prévoyance? Il eſt très-rare dans tous les états d'être uniquement malheureux par ſa faute, ou de l'être ſans y avoir contribué ; le haſard et la mauvaiſe conduite entrent à la fois dans preſque tous les malheurs des hommes.

2°. Ce n'eſt pas de la cauſe des maux des différents états que parle M. de *Voltaire ;* c'eſt d'une ſorte d'équilibre entre les maux et les biens qui rend ces états preſqu'égaux. Cette manière de voir les états de la vie eſt conſolante pour le peuple ; elle conduit même à une conſéquence très-utile. Si les biens et les maux des différentes conditions forment entre ces conditions une ſorte de balance ; ſi l'ennui qui pourſuit les riches, ſi les dangers qui environnent les grands ſont un équivalent des maux auxquels la miſère condamne le peuple, tous gagneront à une plus grande égalité ; les uns y trouveront plus d'aiſance, les autres plus de ſureté. Ne ſerait-il pas utile de perſuader aux hommes que l'intérêt des différentes claſſes de la ſociété n'eſt point de ſe ſéparer, mais de ſe rapprocher ; qu'elles doivent chercher non à s'opprimer, mais à s'unir, parce qu'aucune claſſe ne peut augmenter ſon bonheur aux dépens d'une autre, mais ſeulement en feſant des ſacrifices au bonheur commun?

Il était naturel que deux hommes, dont l'un croyait que la ſociété et les lumières corrompent l'homme, tandis que l'autre voyait dans les progrès des lumières une ſource de perfections pour la ſociété, et de bonheur pour l'eſpèce humaine, fuſſent preſque toujours d'avis contraire ; mais qui des deux a été le plus utile aux hommes? celui ſans doute dont l'opinion était le plus conforme à la vérité.

DEUXIEME

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, et ne peut y avoir d'autre liberté. C'eſt pourquoi Locke l'a ſi bien défini puiſſance.

DANS le cours de nos ans, étroit et court paſſage,
Si le bonheur qu'on cherche eſt le prix du vrai ſage,
Qui pourra me donner ce tréſor précieux?
Dépend-il de moi-même, eſt-ce un préſent des cieux?
Eſt-il comme l'eſprit, la beauté, la naiſſance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reſſorts?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme eſt-elle eſclave ou reine?

Obſcurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournaient vers le ciel,
Lorſqu'un de ces eſprits que le ſouverain Etre
Plaça près de ſon trône, et fit pour le connaître,
Qui reſpirent dans lui, qui brûlent de ſes feux,
Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des cieux; (*a*)
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Éclairer d'un mondain l'âme ſimple et groſſière,

Et fuir obſtinément tout docteur orgueilleux,
Qui dans ſa chaire aſſis penſe être au-deſſus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtème,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me conſoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton âme ſincère,
Puiſqu'elle ſait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits et la vie et l'eſſence.
Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant;
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfants qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfants, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéit.
Souverain ſur la terre, et roi par la penſée,
Tu veux, et ſous tes mains la nature eſt forcée.
Tu commandes aux mers, au ſouffle des zéphyrs,
A ta propre penſée, et même à tes déſirs.
Ah! ſans la liberté, que ſeraient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'inviſibles flâmes,
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſerait à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſants, mûs par des mains divines,

Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer,
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
(*b*) Pucelle eſt ſans vertu, (1) Desfontaines ſans vice. (*c*)
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde eſt fait pour les méchants.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriwitz, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, DIEU ſeul en eſt l'auteur ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice, et de paix
Serait l'auteur du trouble, et le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable ?
J'étais à ce diſcours tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laiſſe encore à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin d'une timide voix :
Interprète ſacré des éternelles lois,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe ?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?

Il le fuit, il s'égare ; et toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et ſi libre, et ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage?

L'eſprit conſolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit ?
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie :
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes deſtins ſont d'un homme, et tes vœux ſont d'un Dieu. (*d*)
Quoi ! dans cet océan cet atôme qui nage
Dira : l'immenſité doit être mon partage.
Non, tout eſt faible en toi, changeant, et limité ;
Ta force, ton eſprit, tes talents, ta beauté.
La nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante attaquant tes reſſorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.

Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'âme.
On la perd quelquefois ; la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un déſir curieux les trompeuſes ſaillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs aſſauts tu ſeras raffermi ;
Prends ce livre ſenſé, conſulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, eſt le vrai bien du ſage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, (*e*)
Que le Dieu des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'âme inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Entends comme il conſulte, approuve, délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adverſaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, et le veut corriger.
Il le croyait donc libre ? oui, ſans doute, et lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtème.
Il mentait à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le ſentiment qu'il brave ;
Il agit comme libre, et parle comme eſclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à ſon auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.

Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles; (*f*)
Ferme en tes ſentiments, et ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frère:
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui;
Fais ton bonheur enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainſi parlait la voix de ce ſage ſuprême:
Ses diſcours m'élevaient au-deſſus de moi-même.
J'allais lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples des cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le temps, le reſſort, la lumière;
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond (*g*) s'Graveſande et le ſubtil (*h*) Mairan,
Et qu'expliquait en vain dans ſes doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au ſéjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-Haut que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit aſſez. (*i*)

Fin du deuxième Diſcours.

NOTES ET VARIANTES

DU DEUXIEME DISCOURS.

(*a*) *Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des cieux.*

Tel du ſein du ſoleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'inſtant, et couvre l'hémiſphère.
Il avait pris un corps, ainſi que l'un d'entr'eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, ſous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

(*b*) L'abbé *Pucelle*, célèbre conſeiller au parlement. L'abbé *Desfontaines*, homme ſouvent repris de juſtice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges et des ſatires.

(*c*) On liſait dans les premières éditions :

Caton fut ſans vertu, Catilina ſans vice.

(*d*) Traduction de ce vers d'*Ovide :*

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.

(*e*) Fameux médecins de Paris.

(*f*) Epargne à ta raiſon ces diſputes frivoles,
Ce poiſon de l'eſprit, né du ſein des écoles.

(*g*) M. *s'Graveſande*, profeſſeur à Leyde, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de *Newton*.

(*h*) M. *Dortous de Mairan*, ſecrétaire de l'académie des ſciences de Paris.

(*i*) Et s'il a daigné dire à mes vœux empreſſés
Le ſecret d'être heureux, il en a dit aſſez.

(1) L'abbé *Pucelle* était neveu de M. de *Catinat*. Sa mère accordait à ſon frère aîné une préférence que les premières années de la jeuneſſe du cadet ſemblaient excuſer, et qui cependant était la ſeule cauſe de ces erreurs, dans un homme qui était né avec un caractère très-ferme, et une âme ardente. Elle le déshérita; il n'avait encore aucun état, quoiqu'il eût été tonſuré dans ſon enfance. Son frère vint le trouver quelques jours après, lui remit la fortune dont ſa mère l'avait privé, et lui annonça en même temps qu'il avait acheté pour lui une charge de conſeiller-clerc au parlement de Paris, et obtenu ſa nomination à une abbaye, en ajoutant qu'il ne lui demandait d'autres preuves de reconnaiſſance que d'oublier l'injuſtice de ſa mère. Le frère de l'abbé *Pucelle* mourut, peu de temps après, premier préſident du parlement de Grenoble.

Le conſeiller au parlement de Paris ſe fit une grande réputation par ſon intégrité, par le courage avec lequel il défendit la liberté des citoyens contre les prétentions de la cour de Rome, et du clergé. Comme le janſéniſme était alors le prétexte de ſes entrepriſes, les Pariſiens le prirent pour un janſéniſte: mais ſa véritable religion était l'amour des lois, et la haine de la tyrannie ſacerdotale: il n'en eut jamais d'autre.

TROISIEME

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner ;
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le fait que trop, ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? c'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des dieux, par les dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé ;
Il blaſphème, il s'agite en ſa priſon profonde ;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé,
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé. (*a*)

J'ai vu des courtiſans, ivres de fauſſe gloire,
Déteſter dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïſſaient le bras qui feſait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.

Ce héros eut raiſon, quand cherchant les batailles
Il diſait à Louis : *Je ne crains que Verſailles ;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi ;
Défendez-moi des miens, ils ſont près de mon roi.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux
Aigri par votre bile eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

Lorſqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris,
Quand Dufreſne, (*b*) et Gauſſin, d'une voix attendrie,
Font parler Oroſmane, Alzire, Zénobie,
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfants de ſon plaiſir :
Rufus déſeſpéré que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin ; mais ſes pleurs ſont de rage.

Hé bien, pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.

Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Eſt-ce un affront pour toi ? courage, écris, fais mieux ;
Mais garde-toi ſurtout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes aïeux chimériques : (*c*)
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons groſſiers, pillés chez Rabelais.

Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatirique,
Dont la moderne muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot. (*d*)
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur ;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager ;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée ;
Mais pour ſifler Rameau, l'on doit être un Orphée.
Qu'un petit monſtre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan : (*e*)
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.

Qu'a ſervi contre Bayle une infame cabale ?
Par le fougueux Jurieu (*f*) Bayle perſécuté
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté ;

Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ſes chagrins un miſérable auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Neſtor, chez Narciſſe,
Il diſtille à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, et tout impiété.
Aſſurer que ce globe, en ſa courſe emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un raffinement d'erreur et de blaſphème.
Malbranche eſt ſpinoſiſte, et Locke en ſes écrits,
Du poiſon d'Epicure infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat, de qui la plume impie
Oſe vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que DIEU nous aime tous, et qu'ici tout eſt bien. (*g*)

Cent fois plus malheureux, et plus infame encore,
Eſt ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre et ſes fureurs,
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie;
Satirique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits. (*h*)

On peut à Deſpréaux pardonner la ſatire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.

Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de ſa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno ſemble encor reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (*i*)
Du Zeuxis des Français les ſavantes peintures!
L'honneur de ſon pinceau s'accrut par vos injures;
Ces lambeaux déchirés en ſont plus précieux;
Ces traits en ſont plus beaux, et vous plus odieux.
Déteſtons à jamais un ſi dangereux vice. (*k*)

Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juſtice,
D'un critique modeſte, et d'un vrai bel-eſprit,
Qui lorſque Richelieu follement entreprit
De rabaiſſer du Cid la naiſſante merveille;
Tandis que Chapelain oſait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement: Je voudrais l'avoir fait. (*l*)
C'eſt ainſi qu'un grand cœur ſait penſer d'un grand-homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De Perrault (*m*) dans le Louvre il admira la main.
Ah! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein

Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur ;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur. (*n*)

Qu'il eſt grand ! qu'il eſt doux, de ſe dire à ſoi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élèvent enſemble :
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux :
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps :
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpents
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

Fin du troiſième Diſcours.

NOTES ET VARIANTES

DU TROISIEME DISCOURS.

(*a*) L'AUTEUR a retranché les quatre vers suivants :

Quelle était la raison du magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide ?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans, &c.

(*b*) *Dufresne*, célèbre acteur de Paris. Mademoiselle *Gaussin* actrice pleine de grâces, qui joua Zaïre.

(*c*) Mauvaise comédie de *Rousseau*, qui n'a pu être jouée. (*N. B.* On trouvera dans la vie de M. de *Voltaire* les détails sur ses querelles avec *Rousseau*, *Desfontaines*, &c.)

(*d*) Il est à remarquer que M. de *Voltaire* s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue et de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

(*e*) Un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée ; un bon couplet contr'elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

Et dans l'édition in-4°, après ce vers :

Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée ;
Il faut être Psyché pour censurer Vénus.
Hé, pourquoi censurer ? quel triste et vain abus !
On ne s'embellit point, &c.

(*f*) *Jurieu* était un ministre protestant qui s'acharna contre *Bayle*, et contre le bon sens ; il écrivit en fou, et il fit le prophète : il prédit que le royaume de France éprouverait

des révolutions qui ne ſont jamais arrivées. Quant à *Bayle*, on ſait que c'eſt un des plus grands hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en feſant valoir ſon teſtament qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, ſelon la rigueur de la loi, et qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme qui avait éclairé le monde, et honoré ſa patrie. L'arrêt fut rendu ſur le rapport de M. de *Sénaux*, conſeiller.

(*g*) L'optimiſme de *Platon*, renouvelé par *Shaftesburi*, *Bolingbrocke*, *Leibnitz*, et chanté par *Pope* en beaux vers, eſt peut-être un ſyſtème faux; mais ce n'eſt pas aſſurément un ſyſtème impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

(*h*) Ces vers déſignent l'abbé *Desfontaines;* il a eu tant de ſucceſſeurs ſi dignes de lui qu'on pourrait s'y tromper.

(*i*) Quelques peintres jaloux de *le Sueur*, gâtèrent ſes tableaux qui ſont aux Chartreux.

(*j*) Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs,
Médiſant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché ſeulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel eſt le fruit de tes cris imbéciles?
La police eſt ſévère, on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris ſe détourne de toi;
Tout fuit, juſqu'aux enfants, et l'on ſait trop pourquoi.
Déteſtons, Hermotime, un ſi dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir, &c.

(*l*) *Habert de Ceriſi*, de l'académie.

(*m*) La belle façade du vieux louvre eſt de M. *Perrault.*

(*n*) Voilà le vrai mérite; il ſe peint dans ces traits:
C'eſt ainſi qu'en ſon âme on conſerve la paix.

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODERATION EN TOUT;

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaiſirs.

A M. HELVETIUS.

Tout vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage;
La modération eſt le tréſor du ſage :
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance;
La nature eſt ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit; avance à ſa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.
Réaumur, (1) dont la main ſi ſavante et ſi ſure
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles?

Pourquoi ce vers changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, et reſſuſcite avec un corps nouveau ;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage du Faï (*a*) parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains honteuſe et fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui ſe paſſe en moi,
Je m'en vais conſulter le médecin du roi :
Sans doute il en ſait plus que ſes doctes confrères.
Je veux ſavoir de lui par quels ſecrets myſtères (*b*)
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines, (2)
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penſer mon cerveau.
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.
Courriers de la phyſique, (*c*) Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois couronnes
Vos perches, vos ſecteurs, et ſurtout deux Laponnes : (*d*)
Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut ſans ſortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie.

Dévoilez ces reſſorts qui font la peſanteur :
Vous connaiſſez les lois qu'établit ſon auteur.
Parlez, enſeignez-moi comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ;
Pourquoi vers le ſoleil notre globe entraîné
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné,
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures ;
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures.
Vous ne le ſavez point : votre ſavant compas
Meſure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible ;
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous ſurtout dans notre ambition :
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion. (*e*)
L'empeſé magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitants des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe :

Platon va raiſonner à la cour de Denis :
Racine janſéniſte eſt auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins, (*f*)
J'ai vécu, je l'avoue, avec des ſouverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces ſirènes ;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes ;
On me dit, je vous aime, et je crus comme un ſot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain déſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et perdant la raiſon dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſière !
A peine de la cour j'entrai dans la carrière
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs beaux eſprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours ſans maître. (*g*)
O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs des Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre âme une éternelle ivreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaiſirs ſont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.

Chacune a ſa ſaiſon, et par des ſoins prudents
On peut en conſerver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légère;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagère.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture:
Tout veut des ſoins ſans doute, et tout eſt acheté.
Regardez (*h*) Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui. (*i*)
Son eſprit, offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encor quelques traits ſans force et ſans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de déſirer!
Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe;
La langueur l'accabla: plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour, et l'ennui détruiſait l'univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir le travail et la peine.

La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux, (*k*)
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah, pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, et ſurtout vertueux ;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié, félicité parfaite !
Seul mouvement de l'âme, où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons et dans toutes les heures :
Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut par ton appui
Multiplier ſon être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, et paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préſide à mes vers, comme il règne en mon cœur ;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

Fin du quatrième Diſcours.

NOTES ET VARIANTES

DU QUATRIEME DISCOURS.

(*a*) M. *du Faï* était directeur du jardin et du cabinet d'hiſtoire naturelle du roi, qui avaient été très-négligés juſqu'à lui, et qui ont été enſuite portés par M. de *Buffon* à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il exiſte en Europe des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en eſt aucun d'auſſi complet.

(*b*) On liſait dans les premières éditions, et dans l'in-4° :

Malade et dans un lit de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes conſolé ;
Il ſait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment, &c.

(*c*) Meſſieurs de *Maupertuis*, *Clairault*, *le Monnier*, &c. allèrent en 1736 à Tornéa meſurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Lapones. Les trois couronnes ſont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

(*d*) Revole, Maupertuis, de ces déſerts glacés,
Où les rayons du jour ſont ſix mois éclipſés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Dont le travail immenſe et l'exacte meſure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces reſſorts, &c.

Nota. Cette leçon eſt très-différente de la première édition. L'auteur qui avait à ſe plaindre de *Maupertuis*, a ſubſtitué des plaiſanteries à un éloge exagéré. La meſure d'un degré du méridien au pôle était une opération utile aux ſciences ; mais cette opération méritait moins de gloire que de reconnaiſſance. On en devait ſurtout à ceux qui, comme

MM. *Clairault*, *Bouguer*, *le Monnier*, pouvant s'illuſtrer *ſans ſortir de chez eux*, eurent le courage d'entreprendre des voyages auſſi pénibles. Le géomètre à qui un homme en place propoſait de paſſer avec eux, et qui répondit, *je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour faire des découvertes*, était injuſte ; auſſi les plaiſanteries de M. de *Voltaire* ne tombent-elles que ſur l'importance exceſſive que *Maupertuis* attachait à ce voyage. On ſait qu'il ſe fit peindre applatiſſant le globe : c'eſt tout au plus ce que *Newton* aurait pu faire, ſi *Newton* avait eu de la vanité.

On trouvera dans les mélanges de poëſies les vers que M. de *Voltaire* a faits pour ce portrait, dans le temps de ſes liaiſons avec *Maupertuis*. Il ramena réellement deux ſuédoiſes. Elles s'appelaient *Plaiſcom :* il ne manqua pas de les convertir. Une d'elles ſe fit religieuſe ; l'autre épouſa un gentilhomme de Normandie qui lui intenta, en 1762, un de ces procès que les hommes raiſonnables entreprennent rarement, parce qu'ils ne peuvent y gagner que la confirmation juridique d'un titre qu'on eſt toujours humilié de porter, quoique l'exemple de *Silla*, de *Pompée*, de *Céſar*, et de *Marc-Aurèle*, pût conſoler l'amour-propre.

(*e*) Après ce vers :

C'eſt du cœur des humains la grande paſſion,

on liſait dans les premières éditions les quatre ſuivants que l'auteur a retranchés :

Sans doute elle eſt utile, et ſon ſouffle rapide
Sur la mer de ce monde eſt le vent qui nous guide :
Il faut des paſſions ; mais retenez, grands Dieux,
De ces vents déchaînés le cours impétueux.

(*f*) Dans une édition poſtérieure, le morceau qui remplace celui qu'on vient de lire était terminé par les quatre vers ſuivants :

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire ;
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers ;
Mais leur ſageſſe au moins les a rendus légers.
Horace modéré vécut riche et tranquille.
Qui veut tout, n'obtient rien, le diſcret eſt l'habile.
O vous qui ramenez, &c.

L'auteur

L'auteur ajouta ces vers après ſon départ de Berlin. Un philoſophe doit à l'humanité de donner aux rois les leçons ou les conſeils dont ils ont beſoin, et qu'ils lui demandent. Il eſt au-deſſous de lui de ſe charger de les amuſer, et dangereux de vouloir être leur ami.

(*g*) *C'eſt du cœur des humains la grande paſſion :*
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'inſtruire ;
Vingt ſavants qu'Apollon prenait ſoin de conduire
De l'éclat des grandeurs n'ont pu ſe détromper :
Au Parnaſſe ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour eſt de Circé le palais redoutable ;
La fortune y préſide, enchantereſſe aimable,
Qui, des mains des plaiſirs préparant ſon poiſon,
Par un filtre invincible aſſoupit la raiſon.
Qui la voit eſt changé, c'eſt en vain qu'on la brave ;
On eſt arrivé libre, on ſe retrouve eſclave.
Le guerrier tout couvert du ſang des ennemis,
Le magiſtrat auſtère, et le groſſier commis,
Et la dévote adroite, et le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent et l'eſclavage.
Laiſſons ces inſenſés que leur eſpoir ſéduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie ;
La ſeule adverſité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaiſirs ; ce ſujet plein d'apas
Eſt bien moins dangereux, et ne s'épuiſe pas ;
De nos réflexions c'eſt la ſource féconde ;
Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde :
Que m'importe leur trône, et quel ſuprême honneur,
Quel éclat peut valoir un ſentiment du cœur ?
Les plaiſirs ſont les fleurs, &c.

(*h*) C'était un conſeiller au parlement, fort riche, homme voluptueux, et qui feſait excellente chère.

(*i*) *Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui,*
Sans appétit il mange, il parle ſans rien dire ;
Il cherche le plaiſir qui de lui ſe retire.

Le nectar d'Epernai, ſi pétillant, ſi frais,
Pour ſon goût dédaigneux a perdu ſes attraits.

Ces vers ont été retranchés.

(*k*) Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure:
Tout renaît au printemps, tout mûrit dans l'été;
Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère;
Touché de ſes appas, vous avez ſu lui plaire:
Vous penſez ſur la foi de vos emportements,
De vos jours à ſes pieds couler tous les moments;
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture,
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture;
Votre bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux.

Dans la ſeconde édition, au lieu de

Climène a peu d'eſprit, &c.,

on liſait:

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importante langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur:
D'un ſéducteur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu follet, &c.

(1) *Réaumur*, de l'académie des ſciences. On lui doit les mémoires ſur l'hiſtoire des inſectes, ouvrage d'un obſervateur exact et patient. C'eſt lui qui a formé le projet de la deſcription des arts, collection immenſe, et qui, malgré les défauts inévitables dans toute grande entrepriſe, fait honneur à l'académie des ſciences, et à la nation. Si la poſtérité ne trouve dans ſes ouvrages ni les découvertes, ni les vues ingénieuſes et nouvelles qui ont illuſtré d'autres naturaliſtes, elle ne pourra lui refuſer l'eſtime due à un ſavant laborieux, qui a fait de ſon temps et de ſes travaux un uſage utile.

(2) Nous avons ſu marquer juſqu'aux routes certaines
Du Méandre vivant qui coule dans nos veines.

PERRAULT, *Poëme ſur le ſiècle de Louis le Grand.*

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, et d'un ton deſpotique
Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ? (*a*)
Sur les pas de Calvin, ce fou ſombre et ſévère
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres.
Je cherche un roi plus doux, et de plus doux miniſtres.
(*b*) Timon ſe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien ; (*c*)
Il faut que l'on ſoit homme, afin d'être chrétien.
Je ſuis homme, et d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui, mais par reconnaiſſance.
La nature attentive à remplir vos déſirs
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaiſirs.
Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entière ;
Par le ſeul mouvement il conduit la matière :
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux ;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux ;

Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature;
Ou que l'amour vous force en des moments plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un Dieu clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût ſubi l'eſclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?

Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnaiſſez un DIEU.
Que dis-je? à vos plaiſirs! c'eſt à la douleur même
Que je connais de DIEU la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie:
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.

Chez de ſombres dévots l'amour propre eſt damné;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eſt un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel; DIEU nous chérit, il s'aime. (*d*)

Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis :
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme ;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.

Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions. (*e*)
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour DIEU qui nous fit naître ;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, et la société ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs.

Des stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,

Qui n'admet près de lui que ces monſtres d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie.
Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?
Ne connaiſſez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ſes ans :
Leurs mains par piété dans ſon ſein ſe plongèrent;
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, ſtoïques abuſés; (*f*)
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruiſez. (*g*)
Uſez, n'abuſez point; le ſage ainſi l'ordonne.
Je ſuis également Epictète et Pétrone.
L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines;
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.
Vents, épurez les airs, et ſoufflez ſans tempêtes;
Soleil, ſans nous brûler, marche et luis ſur nos têtes.
DIEU des êtres penſants, DIEU des cœurs fortunés,
Conſervez les déſirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts et de la ſolitude :
Voilà mes paſſions ; mon âme en tous les temps (*h*)
Goûta de leurs attraits les plaiſirs conſolants.

Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuiſaient contre moi leur lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'aſile.
Ainſi le dieu des bois enflait ſes chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux:
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.
Heureux qui juſqu'au temps du terme de ſa vie,
Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa lyre. (*i*)

Fin du cinquième Diſcours.

NOTES ET VARIANTES

DU CINQUIEME DISCOURS.

(*a*) DANS la Mort de Céſar, *Antoine* dit à *Brutus :*

Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu pour les faire haïr.

(*b*) Cette pièce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations ſur lui-même. Tout ſentiment prouve un Dieu, et tout ſentiment agréable prouve un Dieu bienfeſant.

(*c*) Paſcal ſe crut parfait alors qu'il n'aima rien.

(*d*) O moitié de notre être ! amour-propre enchanteur,
Sans nous tyranniſer, règne dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer ſoi-même.
Que Dieu ſoit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

(*e*) Comme preſque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *paſſions* des déſirs vifs et continus de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *pâtir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance ; déſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *pâtir ;* c'eſt avoir une paſſion ; et le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs et continus appelés *paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférents, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables ; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées ; et on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

(*f*)

(*f*) M. de *Voltaire* combat ici, comme dans le discours septième, la morale fausse et outrée des jansénistes, qui était alors encore à la mode, et en général la morale chrétienne. Il est un des premiers, parmi nos philosophes, qui ait fait voir qu'il vaut mieux diriger nos passions naturelles vers un but utile, que de chercher à les détruire; qu'un homme qui passerait sa vie à combattre en lui la nature serait fort inutile à ses semblables. Ce sont les mêmes principes exagérés depuis dans le livre de l'*Esprit* qui ont excité, avec si peu de raison, tant de scandale et d'enthousiasme.

(*g*) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentiments.

Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde, honnête homme, et peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi rompus, et des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage;
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'applaudit, on vanta sa justice;
Mais bientôt triste roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, et bien plus sage prince,
Conquit en peu de temps sa stérile province;
Il rendit la mer libre, et l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut &c.

(*h*) Voici la fin de ce discours dans les premières éditions:

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle et généreuse
Est d'éclairer la terre, et de la rendre heureuse;

Grand prince, eſprit ſublime, heureux préſent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel?
Aidez ma voix tremblante, et ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand ſur la vie.
Qu'un autre en frémiſſant craigne ſes cruautés:
Un cœur aimé de vous ne ſent que ſes bontés.

(*i*) Dans les premières éditions, ce diſcours était terminé par un envoi au roi de Pruſſe, alors prince royal. (Voyez la note (*h*) M. de *Voltaire* changea ces vers; et, au témoignage de ſa reconnaiſſance pour le prince royal, il ſubſtitua le tableau des violences exercées contre lui à Francfort au nom du roi, et les traça avec ce burin qui, pour emprunter une de ſes expreſſions, *gravait pour l'immortalité*. C'était la vengeance la plus grande et la plus noble qu'un particulier pût exercer contre un ſouverain.

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préſide à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Deſpréaux et Paſcal en ont fait la ſatire.
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu ;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU :
Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la nature ?
Sur l'Oedipe nouveau de cette énigme obſcure
Chacun a dit ſon mot ; on a long-temps rêvé ;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé ?

Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là, pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude ; et la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.

Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage ;
Sa voix trouble et ſéduit : eſt-on ſeul ? on eſt ſage.
Je veux l'être ; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de ſon roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaîne inviſible
Du monde des eſprits, et du monde ſenſible ;
Cet ordre ſi caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me preſſez en vain. Cette vaſte ſcience,
Ou paſſe ma portée, ou me force au ſilence.
Mon eſprit reſſerré ſous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire, et moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce myſtère.
Je n'ai point mes degrés, et je ne prétends pas
Haſarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez ſeulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (*a*) prendra pour une fable ;
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jéſuite à Pékin traduiſit autrefois.
Un jour quelques ſouris ſe diſaient l'une à l'autre :
Que ce monde eſt charmant ! quel empire eſt le nôtre !
Ce palais ſi ſuperbe eſt élevé pour nous ;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons ſous cette voûte obſcure ?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels aliments,
Sont pour nous en ces lieux juſqu'à la fin des temps.

Oui, nous ſommes, grand DIEU, ſi l'on en croit nos ſages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats ſont dangereux, et prompts à nous manger ;
Mais c'eſt pour nous inſtruire, et pour nous corriger.
Plus loin ſur le duvet d'une herbe renaiſſante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naſillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants, que leur laine a chargés,
Diſaient : tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le Ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'âne paſſait auprès, et ſe mirant dans l'eau,
Il rendait grâce au Ciel en ſe trouvant ſi beau ;
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre :
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes déſirs,
Il bâtit mon ſérail, il conduit mes plaiſirs :
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amène une âneſſe ;
Et je ris, quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.
L'homme vint et cria : Je ſuis puiſſant et ſage ;
Cieux, terres, éléments, tout eſt pour mon uſage ;
L'Océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux ;
Les vents ſont mes courriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, et préſide aux étoiles;
Moi, je préſide à tout ; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ſerré :

Mais enfin de ce monde et l'oracle et le maître,
Je ne ſuis point encor ce que je devrais être.
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvements imparfaits à nos yeux,
En feſant tournoyer ces immenſes planètes,
Diſaient : Pour nos plaiſirs ſans doute elles ſont faites.
Puis de-là ſur la terre ils jetaient un coup d'œil,
Ils ſe moquaient de l'homme, et de ſon ſot orgueil.
Le Tien (*b*) les entendit ; il voulut que ſur l'heure
On les fît aſſembler dans ſa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaſte univers.
Ouvrage de mes mains, enfants du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je ſuis le centre unique où vous répondez tous.
Des deſtins et des temps connaiſſez le ſeul maître.
Rien n'eſt grand, ni petit, tout eſt ce qu'il doit être.
D'un parfait aſſemblage inſtruments imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez ſatisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile eſpèce
Sera-t-elle occupée à murmurer ſans ceſſe ?
Un vieux lettré chinois, qui toujours ſur les bancs
Combattit la raiſon par de beaux arguments,
Plein de Confucius, et ſa logique en tête,
Diſtinguant, concluant, préſenta ſa requête.
Pourquoi ſuis-je en un point reſſerré par le temps ?
Mes jours devraient aller par de-là vingt mille ans ;

Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer ſon cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour ſi las de ſes attraits?
Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais:
Bientôt tes queſtions vont être décidées:
Va chercher ta réponſe au pays des idées;
Pars. Un ange auſſitôt l'emporte dans les airs,
Au ſein du vide immenſe où ſe meut l'univers,
A travers cent ſoleils entourés de planètes,
De lunes et d'anneaux, et de longues comètes:
Il entre dans un globe où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les deſſeins,
Où l'œil peut contempler les images viſibles,
Et des mondes réels et des mondes poſſibles.
Mon vieux lettré chercha, d'eſpérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé:
Il cherchait vainement; l'ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que ſi l'homme eût été tel qu'on feint les géants,
Feſant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon ſens,
S'il eût à vingt mille ans étendu ſa carrière,
Ce petit amas d'eau, de ſable, et de pouſſière,
N'eût jamais pu ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfants d'un autre genre humain.

Le chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a ſa meſure ;
Que l'homme n'eſt point fait pour ſes vaſtes déſirs ;
Que ſa vie eſt bornée ainſi que ſes plaiſirs ;
Que le travail, les maux, la mort, ſont néceſſaires ;
Et que ſans fatiguer par de lâches prières,
La volonté d'un Dieu qui ne ſaurait changer,
On doit ſubir la loi qu'on ne peut corriger ;
Voir la mort d'un œil ferme et d'une âme ſoumiſe.
Le lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe, (*c*)
S'en retourne ici-bas ayant tout approuvé ;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu (*d*) Garo chez nous eut l'eſprit plus flexible :
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois ;
La lune était plus grande, et la nuit moins obſcure ;
L'hiver ſe couronnait de fleurs et de verdure :
L'homme, ce roi du monde, et roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant ;
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous et comme nous bornés :
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, et recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme et des biens qu'il produit.

Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours, au plus, borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grâce, il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer :
Le temps eſt aſſez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille et qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter long-temps :
Et je vais te prouver par mes raiſonnements....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours inſtruire !
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
C'eſt ainſi que ma muſe avec ſimplicité,
Sur des tons différents chantait la vérité,
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que d'une main ſtérilement vantée, (1)
Le hardi Vaucanſon, rival de Prométhée,
Semblait de la nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.
Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivais la nature, et cherchais la ſageſſe ;
Et des bords de la ſphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie ;
Amant de tous les arts et de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde et du vil délateur ;

Ami ſans artifice, auteur ſans jalouſie ;
Adorateur d'un Dieu, mais ſans hypocriſie ;
Dans un corps languiſſant de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué ; (2)
Et ſachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

Fin du ſixième Diſcours.

NOTES ET VARIANTES

DU SIXIEME DISCOURS.

(*a*) HOMME très-ſavant dans l'hiſtoire des Chinois, et même dans leur langue.

(*b*) Dieu des Chinois.

(*c*) Que ſa vie eſt bornée ainſi que ſes plaiſirs ;
Que DIEU ſeul a raiſon, ſans qu'il nous en informe.
Le lettré convaincu de ſa ſottiſe énorme
S'en retourne ici-bas, &c.

(*d*) Voyez la fable de *la Fontaine :*

En louant DIEU de toute choſe,
Garo retourne à la maiſon.

Cependant on a répondu à *Matthieu Garo*, dans le *Dictionnaire philoſophique*.

(1) M. de *Vaucanſon* n'était encore connu que par ſon flûteur, ſon joueur de tambourin, ſes canards. Il s'eſt illuſtré depuis en appliquant ſon génie pour la mécanique à la perfection des arts, et il en a été récompenſé comme il méritait de l'être. Lui-même ne regardait ſes automates que comme *des jeux d'enfants ;* mais on avait tort de ne pas ſentir que ces jeux d'enfants annonçaient un génie qu'il ne fallait qu'employer pour le rendre utile.

(2) Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que nous avons vu M. de *Voltaire* à quatre vingts ans tel que lui-même ſe peignait ici à quarante.

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU. (*a*)

LE nom de la vertu retentit ſur la terre ;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire ;
Juſqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les traités des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, et qu'on ſe plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués, par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfants du ſyſtème
De ce fou d'écoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la vertu ? le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme de bien :
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance. (*b*)
L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, et l'eſprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières ;
En tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux, mis en mauvais latin.

Le ciel puiſſe bénir ſa piété profonde !
Mais quel en eſt le fruit ? quel bien fait-il au monde ?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des ſcribes et des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air inſolent qu'on nomme dignité,
Le romain demanda, *qu'eſt-ce que vérité ?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, et quel eſt ſon devoir ;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout, ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels,
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme et ſa loi, c'eſt aſſez ; le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux ;
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs, et ces pas égarés ? (*c*)

Contre un ſiècle indévot plein d'une ſainte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquième étage ;
Quelques ſaints poſſédés en cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles :
L'aveugle y vient pour voir, et des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-vingts marmotant ſon *Ave*.
Le boiteux ſaute, et tombe ; et ſa ſainte famille
Le ramène en chantant, porté ſur ſa béquille.
Le ſourd au front ſtupide écoute et n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, et qu'un fourbe ſeconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je ſais que ce myſtère a de nobles appas.
Les ſaints ont des plaiſirs que je ne connais pas.
Les miracles ſont bons ; mais ſoulager ſon frère,
Mais tirer ſon ami du ſein de la misère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, et qui ne ſe fait plus. (*d*)
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, inflexible ;
Rien n'amollit jamais ſa grande âme inſenſible ;
J'entends : il fait haïr ſa place et ſon pouvoir ;
Il fait des malheureux par zèle et par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, ſans qu'on le ſollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, et donner ſon appui
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui ?

De quelques criminels il aura fait juſtice !
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice :
Le juſte eſt bienfeſant. On conte qu'autrefois
Le miniſtre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui diſait en ces mots ſon avis deſpotique :
Timante eſt en ſecret bien mauvais catholique ;
On a trouvé chez lui la bible de Calvin,
A ce funeſte excès vous devez mettre un frein ;
Il faut qu'on l'empriſonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le roi, Timante m'eſt utile ;
Vous m'apprenez aſſez quels ſont ſes attentats ;
Il m'a donné ſon ſang, et vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfeſant la prudence équitable
Peint mieux que vingt ſermons la vertu véritable. (*e*)
Du nom de vertueux ſeriez-vous honoré,
Doux et diſcret Cyrus, en vous ſeul concentré,
Prêchant le ſentiment, vous bornant à ſéduire,
Trop faible pour ſervir, trop pareſſeux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loiſir,
Loin du mal et du bien, vivez pour le plaiſir ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et ſublime
Qui ſoutient hardiment ſon ami qu'on opprime.
Il t'était dû ſans doute, éloquent Péliſſon,
Qui défendis Fouquet du fond de ta priſon.
Je te rends grâce, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injuſtice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur.

Du fanatiſme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle, et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
Certain légiſlateur, (*f*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot eſt *bienfeſance*, il me plaît, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole, et meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble haſardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

Fin du ſeptième Diſcours.

NOTES

NOTES ET VARIANTES

DU SEPTIEME DISCOURS.

(*a*) CE diſcours fut d'abord adreſſé à *Racine* le fils, auteur d'un poëme janſéniſte ſur la grâce.

Il commençait alors de la manière ſuivante :

J'ai lu les quatre points des ſermons poëtiques
Qu'a débités ta muſe en ſes vers didactiques ;
Peut-être il ſerait mieux de prêcher un peu moins,
Et d'imiter Greſſet, qui ſans art et ſans ſoins,
Dans un ſtyle rapide et vif, avec molleſſe
Peint les plaiſirs du ſage, et chante la pareſſe.
Mais j'aime mieux cent fois ta mâle auſtérité,
Et de tes vers hardis la pénible beauté,
Qu'un écrit bigarré de grave et de comique,
Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Veut couvrir la raiſon du maſque de Marot.
Il faut parler français ; Boileau n'a qu'un langage ;
Son ſtyle eſt clair et pur ; il prouve un eſprit ſage.
Suis cet exemple heureux, laiſſe aux eſprits mal faits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Inſtruis-moi donc, pourſuis, parle, et dans tes diſcours
Définis la vertu que tu chantas toujours.
C'eſt un beau mot ſans doute, &c.

On retrouve quelques-uns des derniers vers dans le diſcours ſur l'*ENVIE*.

(*b*) Après ce vers :

La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance,

il y avait :

Hermotime, il eſt temps de rompre le ſilence ;
Il eſt temps que ma voix défende en liberté
La cauſe de DIEU même et de l'humanité.
Qui ſe tait la trahit ; l'intérêt de la terre
Force encore un profane à remonter en chaire.
Le bonheur des humains, ce grand but où tu cours,
Eſt le texte, la fin, l'âme de mes diſcours. (*)
Quand l'ennemi divin &c.

(*c*) Les convulſionnaires.

(*d*) Premières éditions.

Je ſais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſants :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſants ?
D'où vient que ton ami languit dans la miſère ?
Pourquoi lui refuſer le plus vil néceſſaire,
Tandis qu'entouré d'or, et même de Cloris,
Tu vis dans la molleſſe en damnant tout Paris ?
„ Sur mon ami, dis-tu, j'exerce la juſtice ;
„ C'eſt un homme incrédule, et qu'il faut qu'on puniſſe :
„ Ce n'eſt pas aux élus, par la grâce éprouvés,
„ A faire aveuglément l'aumône aux réprouvés. „
Voilà donc ta réponſe, âme farouche et dure ?
Quelle vertu, grand Dieu, dont frémit la nature !
Et puiſque par ſon nom tout doit être nommé,
Quel déteſtable vice en vertu transformé !
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, &c.

Dans les éditions ſuivantes on liſait :

Je ſais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſants :
Mais dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſants ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuſer le plus vil néceſſaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le ſeul riche eſt ſauvé,
Et le pauvre inutile eſt le ſeul réprouvé.
Ce magiſtrat, &c.

(*) Et cela a été vrai ſoixante ans.

(*e*) Premières éditions.

Alors d'un ton de père, et d'un regard tranquille,
Le roi lui répondit : modérons nos rigueurs;
Je ſais quel eſt Timante et je hais ſes erreurs;
L'eſprit de l'héréſie infecta ſa province;
Mais ſon cœur eſt français, ſon bras eſt à ſon prince:
Vous groſſiſſez ici ſes faibles attentats,
Il m'a donné ſon ſang, et vous n'en parlez pas!
Je le fais à l'inſtant gouverneur de la ville
Où vos ſévérités conſeillent qu'on l'exile:
Allez de mes bienfaits l'aſſurer aujourd'hui,
Et ſans plus l'accuſer ſervez-moi comme lui.
Ce roi, je l'avoûrai, tendre, ferme, équitable,
Peint mieux que vingt ſermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu ſera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié diſcrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète;
Au faible et doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, et des ſoins d'un ſoupé?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et ſublime
Qui prévient les beſoins d'un ami qu'on opprime;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin:
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
Toi, qui vas nous quitter, magiſtrat plein de zèle,
Parlant comme de Thou, jugeant comme Pucelle,
Tendre et fidèle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuſer le nom de vertueux?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la ſageſſe
N'eſt point le triſte fruit d'une auſtère rudeſſe;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu bleſſes les yeux,
Peut compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain législateur, &c.

Dans quelques autres éditions on liſait :

Au cœur ferme et ſublime
Qui ſut gagner mon cœur en forçant mon eſtime ;
A ce ſage guerrier, conſidéré des rois,
Eloquent pour autrui, muet ſur ſes exploits ;
Je le donne à Normand..... (*)

(*f*) L'abbé de *Saint-Pierre*. C'eſt lui qui a mis le mot de *bienfeſance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle légiſlateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'eſt rendu un peu ridicule en France par l'excès de ſes bonnes intentions.

(*) *Normand* et *Cochin* étaient des avocats célèbres alors. Par *ce ſage guerrier*, M. de *Voltaire* déſigne le maréchal d'*Etrées*, doyen de l'académie françaiſe. Il s'était rendu cher aux gens de lettres, en s'opoſant à une cabale de prêtres qui voulaient faire exclure de l'académie l'auteur des *Lettres perſanes*.

Le magiſtrat dont parle l'auteur eſt M. le comte d'*Argental*, miniſtre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, alors conſeiller au parlement. Il avait été nommé intendant d'une des îles de l'Amérique ; mais il n'accepta point cette place. Il quitta ſa charge de conſeiller au parlement, parce que l'abſurdité et la barbarie de notre juriſprudence criminelle le révoltaient. Il a été l'ami conſtant de M. de *Voltaire* depuis ſa jeuneſſe juſqu'à la mort de ce grand homme, et l'a ſoutenu dans tous les temps de tout le crédit que des amis puiſſants pouvaient lui donner. Cette amitié ſi conſtante eſt une des meilleures réponſes qu'on puiſſe faire ici à cette foule de détracteurs de M. de *Voltaire*, qui, bien ſûrs que ſon génie eſt au-deſſus de leurs atteintes, ont recours à la honteuſe reſſource de calomnier ſa perſonne.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.

Et c'eſt ſurtout pour les amitiés longues et inaltérables que ce vers eſt vrai.

LE POUR

ET

LE CONTRE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LE POUR ET LE CONTRE.

CE petit poëme eſt un des premiers ouvrages où M. de *Voltaire* ait fait connaître ouvertement ſes opinions ſur la religion et la morale. Nous ignorons quelle eſt la femme à qui l'auteur l'avait adreſſé. Il eſt du temps de ſa jeuneſſe, et antérieur à ſes querelles avec *J. B. Rouſſeau*, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raiſons qui l'ont éloigné de M. de *Voltaire;* délicateſſe bien ſingulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion eſt tournée en ridicule. *Rouſſeau* croyait apparemment qu'il n'y avait de ſcandale que dans les raiſonnements philoſophiques ; et que pourvu qu'un conte irréligieux fût obſcène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au reſte cet ouvrage a le mérite ſingulier de renfermer dans quelques pages, et en très-beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponſes que font à ces objections les dévots perſuadés et les dévots politiques,

et enfin le plus ſage conſeil qu'on puiſſe donner à un homme raiſonnable, qui ne veut connaître ſur ces objets que ce qui eſt néceſſaire pour ſe bien conduire. La fameuſe profeſſion de foi du *vicaire ſavoyard* n'eſt preſque qu'un commentaire éloquent de cette épître, et de quelques morceaux du poëme de la Loi naturelle.

LE

LE POUR

ET

LE CONTRE. (*a*)

A MADAME....,

TU veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi d'une main hardie
Aux ſuperſtitions j'arrache le bandeau ;
Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés dont la terre eſt remplie,
Et que ma philoſophie
T'apprenne à mépriſer les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes ſens,
De ma religion blaſphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne.

(*a*) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de *Chaulieu*, parce qu'il y a en effet quelque reſſemblance entre cette pièce et celle du *Déiſte*, qui commence par ces mots :

J'ai vu de près le Stix, j'ai vu les Euménides.
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts, &c.

Viens, pénètre avec moi, d'un pas reſpectueux,
Les profondeurs du ſanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père ;
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa des humains à lui-même ſemblables,
Afin de les mieux avilir ;
Il nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir.
Il nous fit aimer le plaiſir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à ſon image,
On l'en voit ſoudain repentir,
Comme ſi l'ouvrier n'avait pas dû ſentir
Les défauts de ſon propre ouvrage.
Aveugle en ſes bienfaits, aveugle en ſon courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous !
Il ordonne à la mer de ſubmerger le monde ;
Ce monde qu'en ſix jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra ſa ſageſſe profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent :
Non ; il tire de la pouſſière
Une race d'affreux brigands,
D'eſclaves ſans honneur, et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que ſera-t-il enfin, quels foudres dévorants
Vont ſur ces malheureux lancer ſes mains ſévères ?

Va-t-il dans le chaos plonger les éléments ?
Ecoutez, ô prodige ! ô tendreſſe ! ô myſtères !
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.

Il eſt un peuple obſcur, imbécile, volage,
Amateur inſenſé des ſuperſtitions,
Vaincu par ſes voiſins, rampant dans l'eſclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.
Le fils de DIEU, DIEU même oubliant ſa puiſſance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux ;
Dans les flancs d'une juive il vient prendre naiſſance :
Il rampe ſous ſa mère, il ſouffre ſous ſes yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-temps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours ſont perdus dans ce lâche exercice ;
Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier ſupplice.
Son ſang du moins, le ſang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix aſſez noble, aſſez rare
Pour ſuffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare ?
Quoi ! DIEU voulut mourir pour le ſalut de tous,
Et ſon trépas eſt inutile !
Quoi ! l'on me vantera ſa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend ſon courroux ;
Quand ſa main nous replonge aux éternels abymes ;

Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits !
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père ;
Il en demande compte à cent peuples divers,
Assis dans la nuit du mensonge ;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers !
Amérique, vastes contrées,
Peuples que DIEU fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix ?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer ;
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte, et par un tel hommage.

Entends, DIEU que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive et sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire ;
Mon cœur est ouvert à tes yeux ;

L'insensé te blasphème, et moi je te révère :
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Cependant quel objet se présente à ma vue !
Le voilà, c'est le CHRIST puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendard de sa mort, la croix brille à mes yeux.
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue ;
Des portes de l'enfer il sort victorieux :
Son règne est annoncé par la voix des oracles ;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs ;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles ;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs ;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine ;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine ;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi que la nature honora d'un génie,
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle.
Crois que de ton esprit la naïve candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle ;

Crois que devant ſon trône en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juſte eſt précieux ;
Crois qu'un bonze modeſte, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grâce à ſes yeux
Qu'un janſéniſte impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore ?
Tout hommage eſt reçu ; mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas beſoin de nos ſoins aſſidus ;
Si l'on peut l'offenſer, c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos vertus,
Et non pas ſur nos ſacrifices.

FIN.

POEME

SUR

LA LOI NATURELLE.

EN QUATRE PARTIES.

AU ROI DE PRUSSE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LES DEUX POEMES SUIVANTS.

L'OBJET du poëme ſur la loi naturelle eſt d'établir l'exiſtence d'une morale univerſelle et indépendante, non-ſeulement de toute religion révélée, mais de tout ſyſtème particulier ſur la nature de l'Etre ſuprême.

La tolérance des religions, et l'abſurdité de l'opinion qu'il peut exiſter une puiſſance ſpirituelle, indépendante de la puiſſance civile, ſont des conſéquences néceſſaires de ce premier principe; conſéquences que M. de *Voltaire* développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il exiſte une morale indépendante de toute opinion ſpéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès-lors ceſſent de pouvoir être l'objet de la légiſlation. Ce n'eſt pas pour être inſtruits ſur la métaphyſique, mais pour s'aſſurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes ſe ſont réunis en ſociété; et le droit de penſer ce qu'on veut, et de faire tout ce qui n'eſt pas contraire au droit

d'autrui eſt auſſi réel, auſſi ſacré que le droit de propriété.

Dans le poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, M. de *Voltaire* attaque l'opinion que *tout eſt bien;* opinion très-répandue au commencement de ce ſiècle parmi les philoſophes d'Angleterre et d'Allemagne. La queſtion de l'origine du mal a été inſoluble juſqu'ici, et le ſera toujours. En effet le mal, tel qu'il exiſte à notre égard, eſt une ſuite néceſſaire de l'ordre du monde; mais pour ſavoir ſi un autre ordre était poſſible, il faudrait connaître le ſyſtème entier de celui qui exiſte. D'ailleurs, en réfléchiſſant ſur la manière dont nous acquérons nos idées, il eſt aiſé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la poſſibilité priſe en général, puiſque notre idée de poſſibilité, relative à des objets réels, ne ſe forme que d'après l'obſervation des faits exiſtants.

M. *Rouſſeau* a publié une lettre adreſſée à M. de *Voltaire*, à l'occaſion du poëme ſur la deſtruction de Lisbonne; elle contient quelques objections ſur leſquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal; et il ajoute qu'il ne croit le ſyſtème de

l'optimiſme que parce qu'il trouve ce ſyſtème très-conſolant, et qu'il penſe qu'on doit déduire de l'exiſtence d'un Dieu juſte que tout eſt bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'exiſtence d'un Dieu juſte.

Nous obſerverons 1°. que l'on ne doit croire une choſe que parce qu'elle eſt prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur eſt plus agréable; d'autres ſont au contraire plus portés à croire les événements fâcheux. La conſtitution des premiers eſt plus heureuſe, mais le doute ſur ce qui n'eſt pas prouvé, eſt le ſeul parti raiſonnable.

2°. En ſuppoſant que l'ordre du monde, tel que nous le connaiſſons, nous conduiſe à l'exiſtence d'un Etre ſuprême, il eſt évident que nous ne pouvons nous former une idée de ſa juſtice ou de ſa bonté que par la manière dont nous le voyons agir. Chercher *à priori* à ſe faire une idée des attributs de DIEU, eſt une méthode de philoſopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaiſſance. Des métaphyſiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait ſe former une idée de DIEU; cette aſſertion eſt trop abſolue; il fallait ajouter, en ſuivant la méthode des théologiens et des métaphy-

ſiciens de l'école. Mais on ne peut ſe former de DIEU, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, et ſeulement d'après des faits obſervés. Voyez *Locke* et l'article *exiſtence* dans l'Encyclopédie.

M. de *Voltaire* avait dit dans ſes notes que rien dans l'univers n'eſt aſſujetti à des lois rigoureuſement mathématiques, et qu'il peut y avoir des événements indifférents à l'ordre du monde. M. *Rouſſeau* combat ces aſſertions; mais nous répondrons, 1°. qu'il ne peut être queſtion que des lois mathématiques connues de nous: car dire qu'il exiſte peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'eſt apporter non une preuve que cet ordre exiſte, mais un motif de ne pas en nier l'exiſtence.

2°. En ſuppoſant un ordre d'événements quelconques, ils ſuivront toujours entre eux une certaine loi générale. Suppoſez deux mille boules placées ſur une table; quel que ſoit leur ordre, vous pourrez toujours faire paſſer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules; en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées ſuivant un certain ordre? Ce mot d'ordre appliqué à la nature eſt vide de ſens, s'il ne

ſignifie un arrangement dont nous ſaiſiſſons la régularité et le deſſein.

Quant à l'exiſtence des événements indifférents, il eſt difficile d'en nier la poſſibilité, parce que l'on peut ſuppoſer que le petit dérangement qui réſulte de cet événement ſoit imperceptible pour la totalité du ſyſtème général. Suppoſons, par exemple, cent millions de planètes mues ſuivant certaines lois; il eſt évident que leur poſition peut être telle qu'un léger dérangement dans la vîteſſe de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière ſenſible dans un temps même infini: cela eſt encore plus vrai pour les ſyſtèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la ſeule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche, mais il peut auſſi ne pas l'être.

M. *Rouſſeau* propoſait dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance univerſelle toute opinion intolérante. Cette maxime ſéduit par un faux air de juſtice; mais M. de *Voltaire* n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que ſur les actions extérieures: elles doivent punir un homme pour avoir perſécuté, mais non pour avoir prétendu que la

perſécution eſt ordonnée par DIEU même. Ce n'eſt pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie, que la ſociété a droit de priver un homme de ſa liberté. Ainſi, ſous aucun point de vue, une opinion qui ne s'eſt manifeſtée que par des raiſonnements généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le ſeul reproche fondé qu'on puiſſe faire à M. de *Voltaire* ſerait d'avoir exagéré les maux de l'humanité ; mais il les a ſentis comme il les a peints dans l'inſtant où il a écrit ſon poëme ; il a eu raiſon. Le devoir d'un écrivain n'eſt pas de dire des choſes qu'il croit agréables ou conſolantes, mais de dire des choſes vraies : d'ailleurs, la doctrine que *tout eſt bien* eſt auſſi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ſes douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir ſes chagrins par des illuſions particulières : tel ſe conſole de mourir, parce qu'il ne laiſſe au monde que des mourants ; tel autre, parce que ſa mort eſt une ſuite néceſſaire de l'ordre de l'univers ; un troiſième, parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout eſt bien ; un autre enfin,

parce qu'il ſe réunira à l'âme univerſelle du monde. Des hommes d'une autre claſſe ſe conſoleront en ſongeant qu'ils vont entendre la muſique des eſprits bienheureux, ſe promener en cauſant dans de beaux jardins, careſſer des houris, boire la bierre céleſte, voir DIEU face à face, &c. &c.; mais il ſerait ridicule d'établir ſur aucune de ces opinions le bonheur général de l'eſpèce humaine.

N'eſt-il pas plus raiſonnable à la fois et plus utile de ſe dire: la nature a condamné les hommes à des maux cruels, et ceux qu'ils ſe font à eux-mêmes ſont encore ſon ouvrage, puiſque c'eſt d'elle qu'ils tiennent leurs penchants ? Quelle eſt la raiſon première de ces maux ? je l'ignore ; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner une partie des malheurs auxquels elle m'a ſoumis. L'homme doué de raiſon peut ſe flatter, par ſes progrès dans les ſciences et dans la légiſlation, de s'aſſurer une vie douce et une mort facile, de terminer un jour tranquille par un ſommeil paiſible. Travaillons ſans ceſſe à ce but, pour nous-mêmes comme pour les autres : la nature nous a donné des beſoins ; mais nous trouvons avec les arts les moyens de les ſatisfaire. Nous oppoſons aux douleurs

phyſiques la tempérance et les remèdes : nous avons appris à braver le tonnerre, cherchons à pénétrer la cauſe des volcans, et des tremblements de terre, à les prévoir, ſi nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchants, s'il en exiſte, par une bonne éducation ; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts ; accoutumons-les à ſe conduire d'après la raiſon. La nature leur a donné la pitié et un ſentiment d'affection pour leurs ſemblables ; avec ces moyens dirigés par une raiſon éclairée, nous détournerons loin de nous le vice et le crime.

Qu'importe que tout ſoit bien, pourvu que nous faſſions en ſorte que tout ſoit mieux qu'il n'était avant nous ?

PREFACE.

PREFACE.

ON ſait aſſez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public ; c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret, tiré de l'obſcurité où ſon auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encore juſte de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèſe de théologie. Ces deux poëmes (*) ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, et pluſieurs peuvent être ſalutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentiments.

(*) L'auteur parle ici du poëme ſur le *déſaſtre de Lisbonne*, qui parut avec celui de la *Loi naturelle*.

La plupart des livres reſſemblent à ces converſations générales et gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un prince philoſophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des eſprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le poëme ſur la Loi naturelle eſt une préparation à des vérités plus ſublimes. Cela ſeul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, ſi ſes infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de ſe borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent ſurprendre perſonne ; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'eſt pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puiſſance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui diſait dans cet ouvrage. Les changements ſurvenus depuis, dans un commerce ſi honorable pour la littérature, n'ont point altéré les ſentiments qu'il avait fait naître.

Enfin, puiſqu'on a arraché au ſecret et à l'obſcurité un écrit deſtiné à ne point paraître, il ſubſiſtera chez quelques ſages comme un monument d'une correſpondance philoſophique qui ne devait point finir ; et l'on ajoute que ſi la faibleſſe humaine ſe fait ſentir par-tout, la vraie philoſophie dompte toujours cette faibleſſe.

Au reſte ce faible eſſai fut compoſé à l'occaſion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *Du ſouverain bien*, et elle devait l'être *Du ſouverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords ſont une faibleſſe d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de notre âme. Si la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, ſent cette faute. La fille ſauvage, trouvée près de Châlons, avoua que dans la colère elle avait donné à ſa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler, elle ſe repentit, elle pleura, elle étancha ce ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de notre amour-propre, font bien de l'honneur

à l'amour-propre. Qu'on appelle la raiſon et les remords comme on voudra, ils exiſtent, et ils ſont les fondements de la loi naturelle. (*)

(*) Dans une édition précédente on liſait ici en note :

Nous ſavons que ce poëme qu'on regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, chez madame la Margrave de *Bareith*, ſœur du roi de Pruſſe. Je ne ſais quels pédants eurent depuis l'atrocité de le condamner.

LA LOI NATURELLE.

POEME.

EXORDE.

O Vous dont les exploits, le règne et les ouvrages
Deviendront la leçon des héros et des ſages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du ſort,
Le trône et la cabane, et la vie et la mort ;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon âme,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme
Qu'allume la raiſon, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde eſt plongé,
Apportons, s'il ſe peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en ſouviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau :*
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle ;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connaître.

L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers eſt dans Pope utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa Glycère, ou de Ligurinus,
En proſe meſurée inſulte à Criſpinus?
Que Boileau, répandant plus de ſel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, penſe avilir le Taſſe?
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'eſprit qui vous meut vous recherchez l'eſſence.
Son principe, ſa fin, et ſurtout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pu ſavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inſpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits:
Si DIEU n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obſcur de la théologie?
Origène et Jean Scot ſont chez vous ſans crédit:
La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle ſyſtèmes;
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes. (a)

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la juſtice, et la conſcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eſt néceſſaire. C'eſt-là cette loi naturelle ſur laquelle la religion eſt fondée; c'eſt le ſeul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ſes auguſtes myſtères.*

SOIT qu'un Etre inconnu par lui ſeul exiſtant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en ſon ſein, ou qu'il règne loin d'elle; (*b*)
Que l'âme, ce flambeau ſouvent ſi ténébreux,
Ou ſoit un de nos ſens ou ſubſiſte ſans eux:
Vous êtes ſous la main de ce maître inviſible.
Mais du haut de ſon trône, obſcur, inacceſſible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De ſa grandeur ſuprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux flattent-ils ſa puiſſance?
Eſt-ce le peuple altier conquérant de Byſance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît ſon eſſence, et ſuit ſa volonté?
Différents dans leurs mœurs, ainſi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.

Tous ſe ſont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'impoſteurs odieux ; (*c*)
Et ſans vouloir ſonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable myſtère ;
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raiſon ſi DIEU n'a point parlé.
La nature a fourni d'une main ſalutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les reſſorts de ſon âme et l'inſtinct de ſes ſens.
Le ciel à ſes beſoins ſoumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ſes ſens prévient la volonté.
Le ſon dans ſon oreille eſt par l'air apporté.
Sans efforts et ſans ſoins ſon œil voit la lumière.
Sur ſon Dieu, ſur ſa fin, ſur ſa cauſe première,
L'homme eſt-il ſans ſecours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le monde eſt viſible, et DIEU ſerait caché ?
Quoi ! le plus grand beſoin que j'aie en ma misère
Eſt le ſeul qu'en effet je ne puis ſatisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain :
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers :
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts ;
Delphes, Délos, Ammon, ne ſont pas ſes aſiles :
Il ne ſe cacha point aux antres des ſibylles.

La

La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix par-tout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi;
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie;
Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie.
Ainsi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
„ Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
„ De déchirer le sein qui nous donna naissance!

„ Dieu juſte, Dieu parfait ! que le crime a d'appas ! „
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentiments ?
Avons-nous fait notre âme ? avons-nous fait nos ſens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature, et la même origine :
L'artiſan les façonne, et ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture et d'erreur ;
Il ne peut la changer ; ſon juge eſt dans ſon cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponſes aux objections contre les principes d'une morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS avec Cardan Spinoſa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne ſont que l'habitude, et les illuſions
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux nations.
Raiſonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin ? pourquoi l'Etre ſuprême

Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté,
Un inſtinct qui nous lie à la ſociété ?
Les lois que nous feſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont par-tout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouſer deux ſœurs ;
David, ſans offenſer la décence et les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendreſſe importune,
Le pape au vatican n'en peut poſſéder une.
Là, le père à ſon gré choiſit ſon ſucceſſeur ;
Ici, l'heureux ainé de tout eſt poſſeſſeur.
Un Polaque à mouſtache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot ſa république entière.
L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.
L'anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Uſages, intérêts, cultes, lois, tout diffère.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. (*d*)
Mais tandis qu'on admire et ce juſte et ce beau,
Londre immole ſon roi par la main d'un bourreau.
Du pape Borgia le bâtard ſanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là, le froid hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon père en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'eſt point de vertu ?
Quand des vents du midi les funeſtes haleines
De ſemence de mort ont inondé nos plaines,

Universitas

Direz-vous que jamais le ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout eſt paſſager, le crime, et le malheur.
De nos déſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'eſt une ſource pure : en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain ſur ſa ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuſte, et le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice, et de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, auſſitôt elle inſtruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de déſirs, aſſervi, mais né libre ;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. (*e*)
De Socrate en un mot c'eſt-là l'heureux génie ;
C'eſt-là ce Dieu ſecret qui dirigeait ſa vie,
Ce Dieu qui juſqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet eſprit divin n'eſt-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.

Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes lois ;
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle appuyé ſur la philoſophie
Porta ce joug heureux tout le temps de ſa vie.
Julien s'égarant dans ſa religion,
Infidelle à la foi, fidelle à la raiſon,
Scandale de l'Egliſe, et des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
On inſiſte, on me dit : L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau ;
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées ;
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées ;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de juſtice ;
Il agit en machine ; et c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt juif ou païen, fidelle ou muſulman,
Vêtu d'un juſtaucorps, ou bien d'un doliman.
Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentiments que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode, et les opinions,
Tous les dehors de l'âme, et ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos pères ;
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.

Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeants qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnants de ces filles du ciel,
Qui pétriſſent la cire, et compoſent le miel,
Si tôt qu'ils ſont éclos, forment-ils leur ouvrage ?
Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, et dans l'inſtant marqué,
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout temps quel cœur eſt ſatisfait ?
L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure.
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature ?
Avez-vous pénétré, philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct ſûr et prompt qui ſert les animaux ?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître ?
Sur ce vaſte univers un grand voile eſt jeté ;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immenſité DIEU peupla les déſerts,
Alluma des ſoleils, et ſouleva des mers ;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les mondes naiſſants connurent leurs limites.

Il impoſa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux ſeize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux éléments unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal qui penſe, et né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles ? (*f*)
Hélas ! ſerait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre ? (*g*)

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.

L'UNIVERS eſt un temple où ſiége l'Eternel.
Là (*h*) chaque homme à ſon gré veut bâtir un autel.
Chacun vante ſa foi, ſes ſaints, et ſes miracles,
Le ſang de ſes martyrs, la voix de ſes oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour,

Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire;
L'autre a du Dieu Brama désarmé la colère,
Et pour s'être abstenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidelles.
Des chrétiens divisés les infâmes querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France.
Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grâce ardent à se toucher,
Le peuple, en louant DIEU, danse autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *meurs*, *impie*, *ou pense comme moi*.
Calvin et ses suppôts, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût, pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.

D'où vient que deux cents ans cette pieuſe rage
De nos aïeux groſſiers fut l'horrible partage ?
C'eſt que de la nature on étouffa la voix ;
C'eſt qu'à ſa loi ſacrée on ajouta des lois ;
C'eſt que l'homme amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit dans ſes préjugés DIEU même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
Enfin, grâce en nos jours à la philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits en ſont moins inhumains :
Le fer eſt émouſſé, les bûchers ſont éteints.
Mais ſi le fanatiſme était encor le maître,
Que ces feux étouffés ſeraient prompts à renaître !
On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes frères à la mort ;
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ; (*i*)
Et même le mouphti qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le ſultan ſoumet :
Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce mouphti nous honore ; (*k*)
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londre, Berlin, Stockholm et Genève ; et vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi ! compris dans l'anathème.
En vain par des bienfaits ſignalant vos beaux jours,
A l'humaine raiſon vous donnez des ſecours,

Aux beaux arts des palais, aux pauvres des aſiles,
Vous peuplez les déſerts, vous les rendez fertiles ;
De ſort ſavants eſprits jurent ſur leur ſalut (*l*)
Que vous êtes ſur terre un fils de Belzébut. (*m*)
Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable ! odieuſes maximes !
Gazetier clandeſtin, dont la platte âcreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes ſemblables,
Pétris des mains de DIEU pour le plaiſir des diables.
N'es-tu pas ſatisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne, et Monteſquieu ?
Penſes-tu que Socrate et le juſte Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide ;
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons ſont livrés en partage
Par le Dieu bienfeſant dont ils étaient l'image ?
Et que tu feras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une beſace,
Dormi dans l'ignorance, et croupi dans la craſſe ?
Sois ſauvé, j'y conſens : mais l'immortel Newton,
Mais le ſavant Leibnitz, et le ſage Addiſſon,
Et ce Locke en un mot, dont la main courageuſe (*n*)
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe ;
Ces eſprits qui ſemblaient de DIEU même éclairés,
Dans des feux éternels ſeront-ils dévorés ?

Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeſte,
Ami, ne préviens point le jugement céleſte ;
Reſpecte ces mortels, pardonne à leur vertu :
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu ?
A la religion diſcrètement fidelle,
Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle ;
Et ſans noyer autrui ſonge à gagner le port :
La clémence a raiſon, et la colère a tort.
Dans nos jours paſſagers de peines, de misères,
Enfants du même Dieu, vivons du moins en frères :
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux ;
Nous marchons tous courbés ſous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours ſi chérie :
Notre cœur égaré, ſans guide et ſans appui,
Eſt brûlé de déſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtants :
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtants.
Ah ! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'Ecole qui troublent la ſociété.

Oui, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différents que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix ſi conſtante?
D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther,
Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer,
Le grec, et le romain, l'empeſé quiétiſte,
Le quakre au grand chapeau, le ſimple anabaptiſte,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu ſe réunir,
Sont tous, ſans diſputer, d'accord pour vous bénir?
C'eſt que vous êtes ſage, et que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait ſu l'être,
Jamais un jacobin, guidé par ſon prieur,
De Judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud ſa funeſte entrepriſe:
Mais Valois aiguiſa le poignard de l'Egliſe, (*o*)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ſes ſujets le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuſes querelles.
Toutes les factions à la fin ſont cruelles;

Pour peu qu'on les ſoutienne, on les voit tout oſer;
Pour les anéantir il les faut mépriſer.
Qui conduit des ſoldats, peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipſa ſes ancêtres,
Crut pourtant, ſur la foi d'un confeſſeur normand,
Janſénius à craindre, et Queſnel important;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jéſuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'Etat par leurs doctes ſcrupules:
Le régent plus ſenſé les rendit ridicules; (*p*)
Dans la pouſſière alors on les vit tous rentrer.
L'œil du maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſents de Pomone,
Des filles du printemps, des tréſors de l'automne,
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre et des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſève affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture.
Miniſtre induſtrieux des lois de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile;
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,

Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendants aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne et ſes figuiers.
Malheur aux nations dont les lois oppoſées
Embrouillent de l'Etat les rènes diviſées !
Le ſénat des Romains, ce conſeil de vainqueurs,
Préſidait aux autels, et gouvernait les mœurs ;
Reſtreignait ſagement le nombre des veſtales ;
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle et Trajan mêlaient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des céſars :
L'univers, repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands législateurs, d'un ſaint zèle enivrés
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome, encore aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes :
Ses citoyens en paix ſagement gouvernés
Ne ſont plus conquérants, et ſont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans ſa capitale,
Un roi portant en main la croſſe épiſcopale,
Au ſortir du conſeil allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction ;
Toute égliſe a ſes lois, tout peuple a ſon uſage :
Mais je prétends qu'un roi, que ſon devoir engage

A maintenir la paix, l'ordre, la ſureté,
Ait ſur tous ſes ſujets égale autorité : (*q*)
Ils ſont tous ſes enfants ; cette famille immenſe
Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le ſoldat,
Sont tous également les membres de l'Etat.
De la religion l'appareil néceſſaire
Confond aux yeux de DIEU le grand et le vulgaire ;
Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout Etat doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats ;
Le ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages ;
Mais du port où je ſuis contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, et plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, et ma voix vous répète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots ;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix, enfin la paix, que l'on trouble et qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnaît, ô DIEU que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'alarmer l'éternité paraître ;
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

FIN.

NOTES

NOTES ET VARIANTES

SUR LA LOI NATURELLE.

Il paraît que ce poëme fut d'abord adreſſé à Madame la Margrave de *Bareith*. L'exorde commence ainſi dans une ancienne copie :

Souveraine ſans faſte, et femme ſans faibleſſe,
Vous dont la raiſon mâle, et la ferme ſageſſe
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux
Que ces feux ſéduiſants qui brillent dans vos yeux ;
Digne ouvrage d'un Dieu, connaiſſez votre maître ;
La main des préjugés défigura ſon être.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits :
Si DIEU n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais, &c.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Je n'irai point d'abord, philoſophe orgueilleux,
Sur l'aile de Platon me perdre dans les cieux ;
Ecartons ces romans qu'on appelle ſyſtèmes,
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes.
Soit qu'un être inconnu, &c.

(*b*) DIEU étant un être infini, ſa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage eſt tout philoſophique, il a fallu rapporter les ſentiments des philoſophes. Tous les anciens, ſans exception, ont cru l'éternité de la matière ; c'eſt preſque le ſeul point ſur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde ; nul ne croyait que DIEU l'eût tiré du néant. Ils diſaient que l'intelligence céleſte avait, par ſa propre nature, le pouvoir de diſpoſer de la matière, et que la matière exiſtait par ſa propre nature.

Selon preſque tous les philoſophes et les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre : l'âme de l'homme, ſelon pluſieurs, était un feu céleſte ; ſelon d'autres une harmonie réſultante de ſes organes : les uns en feſaient une partie de la

Divinité, *Divinæ particulam auræ;* les autres une matière épurée, une quinteſſence; les plus ſages un être immatériel: mais quelque ſecte qu'ils aient embraſſée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme eſt entièrement ſoumis à la Divinité.

(*c*) Il faut diſtinguer *Confutzé*, qui s'en eſt tenu à la religion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire ſans révélation.

(*d*) Il eſt évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les lois civiles, la diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin.

(*e*) Pilote qui s'oppoſe aux vents toujours contraires
De tant de paſſions qui nous ſont néceſſaires.
On inſiſte, &c.

(*f*) On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions paſſagères des hommes qui veulent donner leurs ſentiments particuliers pour des lois générales.

(*g*) Et vous avez l'audace en vos viſions folles,
Orgueilleux excréments du bourbier des écoles,
D'ajouter vos décrets aux volontés des Cieux!
Imbécilles tyrans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois proſternés dans la poudre,
Ah! l'inſecte rampant doit-il lancer la foudre?

(*h*) *Chaque homme* ſignifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en légiſlateur; et il n'eſt ici queſtion que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

(*i*) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuſe, dans laquelle on alluma trop ſouvent des bûchers.

(*h*) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidelles* et *chiens*.

(*l*) On reſpecte cette maxime, *hors de l'Egliſe point de ſalut ;* mais tous les hommes ſenſés trouvent ridicule et abominable que des particuliers oſent employer cette ſentence générale et comminatoire contre des hommes qui ſont leurs ſupérieurs et leurs maîtres en tout genre : les hommes raiſonnables n'en uſent point ainſi. L'archevêque *Tillotſon* aurait-il jamais écrit à l'archevêque *Fénélon*, *vous êtes damné ?* et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des ſecours, *mon frère, vous irez à tous les diables ?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne penſent pas comme nous eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, et dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir.

(*m*) Boyer et Tamponet jurent ſur leur ſalut
Que vous êtes ſur terre un fils de Belzébut ;
Ils ont des partiſans ; et l'on honore en France
De ces ânes fourrés l'imbécille inſolence.

Çà, dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc
Des arguments en forme as ſoutenu le choc,
Penſes-tu que Socrate, et le juſte Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide ;
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par des diables ?
Et que tu ſeras, toi, &c.

(*n*) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuſe*
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe.

Le modeſte et ſage *Locke* eſt connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, et pour avoir montré les limites de ſon pouvoir. Convaincu de la faibleſſe humaine, et pénétré de la puiſſance infinie du créateur, il dit que nous ne connaiſſons la nature de notre âme que par la foi ; il dit que l'homme n'a point par lui-même aſſez de lumières pour aſſurer que DIEU ne peut pas communiquer la penſée à tout être auquel il daignera faire ce préſent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartéſianiſme auſſi faux en tout que le péripatétiſme, ils croyaient que la matière n'eſt autre choſe que l'étendue en longueur, largeur, et profondeur : ils ne ſavaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie, et d'autres propriétés ; que ſes éléments ſont indiviſibles, tandis que ſes compoſés ſe diviſent ſans ceſſe. Ils bornaient la puiſſance de l'Etre tout-puiſſant; ils ne feſaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes ſur la matière, nous ne connaiſſons point le fond de cet être. Ils devaient ſonger que l'on a long-temps agité ſi l'entendement humain eſt une faculté ou une ſubſtance ; ils devaient s'interroger eux-mêmes, et ſentir que nos connaiſſances ſont trop bornées pour ſonder cet abyme.

La faculté que les animaux ont de ſe mouvoir n'eſt point une ſubſtance, un être à part ; il paraît que c'eſt un don du créateur. *Locke* dit que ce même créateur peut faire ainſi un don de la penſée à tel être qu'il daignera choiſir. Dans cette hypothèſe qui nous ſoumet plus que toute autre à l'Etre ſuprême, la penſée accordée à un élément de matière n'en eſt pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèſe. Cet élément indiviſible eſt impériſſable : la penſée peut aſſurément ſubſiſter à jamais avec lui, quand le corps eſt diſſous. Voilà ce que *Locke* propoſe ſans rien affirmer. Il dit ce que DIEU eût pu faire, et non ce que DIEU a fait. Il ne connaît point ce que c'eſt que la matière : il avoue qu'entre elle et DIEU il peut y avoir une infinité de ſubſtances créées, abſolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les éléments de *Newton*, une ſubſtance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable ; auſſi *Newton* dit ſouvent dans ſon *Optique : Je n'examine pas ſi les rayons de lumière ſont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de ſubſtances, et que DIEU eſt le maître d'accorder des idées à ces ſubſtances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être quel qu'il ſoit a des idées ; nous en ſommes bien loin : nous ne ſaurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de ſe remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à DIEU, et ſentir ſon néant. Telle eſt la philoſophie de cet homme d'autant plus grand qu'il eſt plus ſimple; et c'eſt cette ſoumiſſion à DIEU qu'on a oſé appeler impiété ; et ce ſont

ſes ſectateurs convaincus de l'immortalité de l'âme qu'on a nommé matérialiſtes ; et c'eſt un homme tel que *Locke* à qui un compilateur de quelque phyſique a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même *Locke* ſe ſerait trompé ſur ce point, (ſi l'on peut pourtant ſe tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il eſt le premier, ce me ſemble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières ; il eſt le premier qui ait fait voir ce que c'eſt que l'identité, et ce que c'eſt que d'être la même perſonne, le même *ſoi ;* il eſt le premier qui ait prouvé la fauſſeté du ſyſtème des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématiſèrent les idées innées, quand *Deſcartes* les établit, et qui anathématiſèrent enſuite les adverſaires des idées innées, quand *Locke* les eut détruites. C'eſt ainſi que jugent les hommes qui ne ſont pas philoſophes.

N. B. *Le lecteur curieux peut conſulter l'article* Locke *dans le Dictionnaire philoſophique.*

(*o*) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Egliſe catholique, mais le poignard d'un eccléſiaſtique, le fanatiſme abominable de quelques gens d'égliſe de ce temps-là, déteſté par l'Egliſe de tous les temps.

(*p*) Ce ridicule ſi univerſellement ſenti par toutes les nations tombe ſur les grandes intrigues pour de petites choſes, ſur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre ſur plus de quatre mille volumes imprimés.

(*q*) Ce n'eſt pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ſes diſtinctions, ſes priviléges indiſpenſablement attachés à ſes fonctions. Ils jouiſſent de ces priviléges dans tout pays ; mais la loi générale lie également tout le monde.

POEME

SUR

LE DESASTRE

DE LISBONNE,

EN 1755.

PREFACE

PREFACE.

SI jamais la queſtion du mal phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événements funeſtes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature; comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cents mille perſonnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Callao, et en dernier lieu celui du Portugal, et du royaume de Fez. L'axiome *tout eſt bien* paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la Providence; mais il n'eſt que trop ſenſible que tout depuis long-temps n'eſt pas arrangé pour notre bien-être préſent.

(*a*) Lorſque l'illuſtre *Pope* donna ſon *Eſſai ſur l'homme*, et qu'il développa dans

(*a*) C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que le ſyſtème de *Pope* était celui du lord *Shaftesburi*; c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé *Les Moraliſtes*, ſection 3. MUCH IS ALLEDGED IN ANSWER TO SHOW, &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante, et ſi défectueuſe des mains d'un être parfait?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe. . . . Sa beauté réſulte des contrarietés, et la concorde univerſelle naît d'un combat*

ſes vers immortels les ſyſtèmes de *Leibnitz*, du lord *Shaftesburi*, et du lord *Bolingbroke*,

perpétuel..... il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.... et les lois du pouvoir central et de la gravitation, qui donnent aux corps céleſtes leur poids et leur mouvement, ne ſeront point dérangées pour l'amour d'un chétif et faible animal qui, tout protégé qu'il eſt par ces mêmes lois, ſera bientôt par elles réduit en pouſſière.

Cela eſt admirablement dit : et cela n'empêche pas que l'illuſtre docteur *Clarke*, dans ſon Traité de l'exiſtence de DIEU, ne diſe que le *genre humain ſe trouve dans un état où l'ordre naturel des choſes de ce monde eſt manifeſtement renverſé*, page 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. *Ricotier :* cela n'empêche pas que l'homme ne puiſſe dire : Je dois être auſſi cher à mon maître, moi, être penſant et ſentant, que les planètes qui probablement ne ſentent point : cela n'empêche pas que les choſes de ce monde ne puiſſent être autrement, puiſqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, et qu'il ſera rétabli : cela n'empêche pas que le mal phyſique, et le mal moral ne ſoient une choſe incompréhenſible à l'eſprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe révoquer en doute le *tout eſt bien*, en reſpectant *Shaftesburi* et *Pope*, dont le ſyſtème a d'abord été attaqué comme ſuſpect d'athéiſme, et aujourd'hui canoniſé.

La partie morale de l'*Eſſai ſur l'homme* de *Pope* eſt auſſi toute entière dans *Shaftesburi*, à l'article de la recherche ſur la vertu, au ſecond volume des *Caractériſtics*. C'eſt là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public et le nôtre, eſt non-ſeulement poſſible, mais inſéparable : *To be well affected towards the publick intereſt and ones own, is not only conſiſtent, but inſeparable.* C'eſt là ce qu'il prouve dans tout ce livre, et c'eſt la baſe de toute la partie morale de l'*Eſſai de Pope ſur l'homme*. C'eſt par là qu'il finit.

That reaſon and paſſion anſwer one great aim,
That true ſelf love and ſocial be the ſame.

une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce ſyſtème. On ſe

La raiſon et les paſſions répondent au grand but de DIEU. Le véritable amour-propre et l'amour ſocial ſont le même.

Une ſi belle morale, bien mieux développée encore dans *Pope* que dans *Shaftesburi*, a toujours charmé l'auteur des poëmes ſur Lisbonne, et ſur la loi naturelle : voilà pourquoi il a dit :

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui ſeul apprend à ſe connaître.

Le lord *Shaftesburi* prouve encore que la perfection de la vertu eſt due néceſſairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue muſt be owing to the belief of a God.*

C'eſt apparemment ſur ces paroles que quelques perſonnes ont traité *Shaftersburi* d'athée. S'ils avaient bien lu ſon livre, ils n'auraient pas fait cet inſâme reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philoſophe élevé par le ſage *Locke*.

C'eſt ainſi que le père *Hardouin* traita d'athées *Paſcal*, *Mallebranche*, et *Arnaud ;* c'eſt ainſi que le docteur *Lange* traita d'athée le reſpectable *Wolf*, pour avoir loué la morale des Chinois : et *Wolf* s'étant appuyé du témoignage des jéſuites miſſionnaires à la Chine, le docteur répondit : *Ne ſait-on pas que les jéſuites ſont des athées ?* Ceux qui gémirent ſur l'aventure des diables de Loudun, ſi humiliante pour la raiſon humaine ; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduiſant *Urbain Grandier* au ſupplice, le frappât au viſage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulſionnaires ont imprimé que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des athées ; et les moliniſtes ont cent fois baptiſé de ce nom les janſéniſtes.

Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a plus de trente ans ſur l'inoculation de la petite vérole,

révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout eſt bien*, que *l'homme jouit de la ſeule meſure de bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible*, &c.... Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, et un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un ſens odieux : mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.

un auteur inconnu écrivit : *Il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre nation de faire un mal certain pour un bien incertain.*

L'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques, qui écrit tranquillement depuis ſi long-temps contre les lois, et contre la raiſon, a employé une feuille à prouver que M. de *Monteſquieu* était athée, et une autre feuille à prouver qu'il était déiſte.

Saint-Sorlin des Marets, connu en ſon temps par le poëme de *Clovis*, et par ſon fanatiſme, voyant un jour dans la galerie du Louvre *la Mothe-le-Vayer*, conſeiller d'Etat, et précepteur de *Monſieur ; Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion : la Mothe-le-Vayer* ſe retourna vers lui, et daigna lui dire : *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne ſuis point de ta religion.*

En général, cette ridicule et abominable démence d'accuſer d'athéiſme à tort et à travers tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverſe.

On crut donc voir dans cette propoſition, *tout eſt bien*, le renverſement du fondement des idées reçues. Si tout eſt bien, diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompue ; elle n'a donc pas eu beſoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes et contribue à l'ordre du monde ; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général et néceſſaire, nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande machine ; nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les concluſions qu'on tirait du poëme de M. *Pope ;* et ces concluſions mêmes augmentaient encore la célébrité et le ſuccès de l'ouvrage. Mais on devait l'enviſager ſous un autre aſpect. Il fallait

conſidérer le reſpect pour la Divinité, la réſignation qu'on doit à ſes ordres ſuprêmes, la ſaine morale, la tolérance, qui ſont l'âme de cet excellent écrit. C'eſt ce que le public a fait; et l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient ſur des matières plus délicates.

C'eſt le propre des cenſures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réuſſit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il? les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La cenſure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embraſſent ces fantômes.

Les critiques ont dit : *Leibnitz*, *Pope*, *enſeignent le fataliſme ;* et les partiſans de *Leibnitz* et de *Pope* ont dit : *Si Leibnitz et Pope enſeignent le fataliſme, ils ont donc raiſon ; et c'eſt à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit *tout eſt bien*, en un ſens qui était très-recevable; et ils le diſent aujourd'hui en un ſens qui peut être combattu.

L'auteur du Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne ne combat point l'illuſtre *Pope*,

qu'il a toujours admiré et aimé; il penſe comme lui ſur preſque tous les points : mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *tout eſt bien.* Il adopte cette triſte et plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, *qu'il y a du mal ſur la terre;* il avoue que le mot *tout eſt bien*, pris dans un ſens abſolu, et ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.

Si lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philoſophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : *Tout eſt bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes; les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons; les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans les débris; c'eſt l'effet néceſſaire des cauſes néceſſaires; votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien général :* un tel diſcours certainement eût été auſſi cruel que le tremblement de terre a été funeſte : et voilà ce que dit l'auteur du Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal ſur la terre, ainſi que du bien;

il avoue qu'aucun philoſophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal phyſique ; il avoue que *Bayle*, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il ſe combat lui-même ; il avoue qu'il y a autant de faibleſſes dans les lumières de l'homme que de miſères dans ſa vie. Il expoſe tous les ſyſtèmes en peu de mots. Il dit que la révélation ſeule peut dénouer ce grand nœud que tous les philoſophes ont embrouillé ; il dit que l'eſpérance d'un développement de notre être, dans un nouvel ordre de choſes, peut ſeule conſoler des malheurs préſents, et que la bonté de la Providence eſt le ſeul aſile auquel l'homme puiſſe recourir dans les ténèbres de ſa raiſon, et dans les calamités de ſa nature faible et mortelle.

P. S. Il eſt toujours malheureuſement néceſſaire d'avertir qu'il faut diſtinguer les objections que ſe fait un auteur de ſes réponſes aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

POEME

SUR

LE DESASTRE DE LISBONNE,

OU

EXAMEN DE CET AXIOME

TOUT EST BIEN.

O malheureux mortels, ô terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés, qui criez *tout est bien ;*
Accourez, contemplez ces ruines affreuses, (5)
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui sanglants, déchirés, et palpitants encore, (10)
Enterrés sous leurs toits terminent sans secours,
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'est l'effet des éternelles lois, (15)
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
DIEU s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ?

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants,
Sur le ſein maternel écraſés et ſanglants ?
Lisbonne qui n'eſt plus eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne eſt abymée, et l'on danſe à Paris.
Tranquilles ſpectateurs, intrépides eſprits, (1)
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les cauſes des orages ;
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ſes abymes,
Ma plainte eſt innocente, et mes cris légitimes.
Par-tout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les éléments éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eſt l'orgueil, dites-vous, l'orgueil ſéditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage ;
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage ;
Demandez aux mourants dans ce ſéjour d'effroi,
Si c'eſt l'orgueil qui crie : *O Ciel, ſecourez-moi,*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère.
Tout eſt bien, dites-vous, et tout eſt *néceſſaire.*
Quoi ? l'univers entier, ſans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
Etes-vous aſſurés que la cauſe éternelle,
Qui fait tout, qui ſait tout, qui créa tout pour elle,

Ne pouvait nous jeter dans ces triſtes climats,
Sans former des volcans allumés ſous nos pas ?
Borneriez-vous ainſi la ſuprême puiſſance ?
Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence ?
L'éternel artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prêts pour ſes deſſeins ?
Je déſire humblement, ſans offenſer mon maître,
Que ce gouffre enflammé de ſoufre et de ſalpêtre
Eût allumé ces feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux, hélas ! il eſt ſenſible.
Les triſtes habitants de ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourments ſeraient-ils conſolés,
Si quelqu'un leur diſait : *Tombez, mourez tranquiles ;*
Pour le bonheur du monde on détruit vos aſiles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embraſés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écraſés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux ſont un bien dans les lois générales ;
DIEU *vous voit du même œil que les vils vermiſſeaux,*
Dont vous ſerez la proie au fond de vos tombeaux ?
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
Non, ne préſentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la néceſſité,
Cette chaîne des corps, des eſprits, et des mondes.
O rêves de ſavants ! ô chimères profondes !

DIEU tient en main la chaîne, et n'eſt point enchaîné; (a)
Par ſon choix bienfeſant tout eſt déterminé :
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un maître équitable ? (b)
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en oſant les nier ?
Tous les peuples tremblants ſous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les éléments,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents;
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au Dieu qui l'a formé.
Enfants du Tout-puiſſant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vaſe, on le fait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, et ſi groſſier ?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée ;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur
Qui déſirât les biens, et ſentît ſon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers !
Triſtes calculateurs des misères humaines,
Ne me conſolez point, vous aigriſſez mes peines ;

Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres ſentants nés ſous la même loi,
Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.
Le vautour acharné ſur ſa timide proie,
De ſes membres ſanglants ſe repaît avec joie :
Tout ſemble bien pour lui ; mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſière,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorants.
Ainſi du monde entier tous les membres gémiſſent ;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périſſent,
Et vous compoſerez dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel, et faible, et miſérable !
Vous criez *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable :
L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.
Eléments, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la terre :
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'auteur de tout bien le mal eſt-il venu ?
Eſt-ce le noir Typhon, (*c*) le barbare Arimane (*d*)
Dont la loi tyrannique à ſouffrir nous condamne ?

Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
De l'Etre tout parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui (*e*) puisque DIEU seul est maître.
Il existe pourtant. O tristes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés!
Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
Il visita la terre, et ne l'a point changée ! (*f*)
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu :
Il le voudra, sans doute ; et tandis qu'on raisonne,
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente cités dispersent les débris,
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.
Ou l'homme est né coupable, et DIEU punit sa race,
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent ;
Ou la matière informe, à son maître rebelle,
Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle ;
Ou bien DIEU nous éprouve, et ce séjour mortel (*g*)
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
Nous essuyons ici des douleurs passagères.
Le trépas est un bien qui finit nos misères.

Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, et rien qu'on ne redoute.
La nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu qui parle au genre-humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, et d'éclairer le ſage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,
Dans le mieux ordonné des univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable.
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien :*
Je ſuis comme un docteur; hélas ! je ne ſais rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui :
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il ſouffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la deſtruction la nature eſt l'empire.
Un faible compoſé de nerfs et d'oſſements
Ne peut être inſenſible au choc des éléments;
Ce mélange de ſang, de liqueurs et de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre;

Et le ſentiment prompt de ces nerfs délicats,
Fut ſoumis aux douleurs, miniſtres du trépas :
C'eſt-là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
Bayle en ſait plus qu'eux tous ; je vais le conſulter :
La balance à la main, Bayle enſeigne à douter. (*h*)
Aſſez ſage, aſſez grand pour être ſans ſyſtème,
Il les a tous détruits, et ſe combat lui-même :
Semblable à cet aveugle en butte aux Philiſtins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.
Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte étendue ?
Rien : le livre du ſort ſe ferme à notre vue.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſuis-je, où ſuis-je, où vais-je, et d'où ſuis-je tiré ? (*i*)
Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſants, atomes dont les yeux,
Guidés par la penſée, ont meſuré les cieux ;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre, et d'orgueil, et d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître. (*k*)
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, et paſſe comme une ombre :
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.

Le

Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et DIEU seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne fais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux, & l'ignorance ;
(*l*) Mais il pouvait encore ajouter l'*espérance*. (2)

F I N.

NOTES.

(*a*) DIEU *tient en main la chaîne, et n'eſt point enchaîné.*

LA chaîne univerſelle n'eſt point, comme on l'a dit, une gradation ſuivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une diſtance immenſe entre l'homme et la brute, entre l'homme et les ſubſtances ſupérieures; il y a l'infini entre DIEU et toutes les ſubſtances. Les globes qui roulent autour de notre ſoleil n'ont rien de ces gradations inſenſibles, ni dans leur groſſeur, ni dans leurs diſtances, ni dans leurs ſatellites.

Pope dit que l'homme ne peut ſavoir pourquoi les lunes de Jupiter ſont moins grandes que Jupiter: il ſe trompe en cela; c'eſt une erreur pardonnable qui a pu échapper à ſon beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord *Bolingbroke*, et à M. *Pope*, que ſi Jupiter était plus petit que ſes ſatellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation ſuivie dans les corps du ſyſtème ſolaire.

Il n'eſt pas vrai que, ſi on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait ſubſiſter; et c'eſt ce que M. de *Crouzas*, ſavant géomètre, remarqua très-bien dans ſon livre contre M. *Pope*. Il paraît qu'il avait raiſon en ce point, quoique ſur d'autres il ait été invinciblement réfuté par MM. *Warburton*, et *Silhouette*.

Cette chaîne des événements a été admiſe, et très-ingénieuſement défendue par le grand philoſophe *Leibnitz*: elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements dépendent d'autres corps, et d'autres événements. Cela eſt vrai; mais tous les corps ne ſont pas néceſſaires à l'ordre et à la conſervation de l'univers, et tous les événements ne ſont pas eſſentiels à la ſérie des événements. Une goutte d'eau, un grain de ſable de plus ou de moins ne peuvent rien changer à la conſtitution générale. La nature n'eſt aſſervie ni à aucune quantité préciſe, ni à aucune forme préciſe. Nulle planète ne ſe meut dans une courbe abſolument régulière; nul être connu n'eſt d'une figure préciſément mathématique; nulle quantité préciſe n'eſt requiſe pour nulle opération; la nature n'agit jamais rigoureuſement. Ainſi on n'a aucune raiſon d'aſſurer qu'un atome de moins ſur la terre ſerait la cauſe de la deſtruction de la terre.

Il en eſt de même des événements: chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précède; c'eſt une choſe dont aucun

philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération céſarienne à la mère de *Céſar*, *Céſar* n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté *Octave*, et *Octave* n'eût pas laiſſé l'empire à *Tibère*. *Maximilien* épouſe l'héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas, et ce mariage devient la ſource de deux cents ans de guerre. Mais que *Céſar* ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé ſa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au ſyſtème général.

Il y a donc des événements qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont pas. Il en eſt de leur chaîne comme d'un arbre généalogique ; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, et d'autres qui continuent la race. Pluſieurs événements reſtent ſans filiation. C'eſt ainſi que dans toute machine il y a des effets néceſſaires au mouvement, et d'autres effets indifférents, qui ſont la ſuite des premiers, et qui ne produiſent rien.

Les roues d'un carroſſe ſervent à le faire marcher ; mais qu'elles faſſent voler un peu plus ou moins de pouſſière, le voyage ſe fait également. Tel eſt donc l'ordre général du monde que les chaînons de la chaîne ne ſeraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'eſt pas dans un plein abſolu ; il eſt démontré que les corps céleſtes font leurs révolutions dans l'eſpace non réſiſtant. Tout l'eſpace n'eſt pas rempli. Il n'y a donc pas une ſuite de corps depuis un atome juſqu'à la plus reculée des étoiles ; il peut donc y avoir des intervalles immenſes entre les êtres ſenſibles, comme entre les inſenſibles. On ne peut donc aſſurer que l'homme ſoit néceſſairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une ſuite non interrompue. *Tout eſt enchaîné*, ne veut dire autre choſe ſinon que tout eſt arrangé. DIEU eſt la cauſe et le maître de cet arrangement. Le *Jupiter* d'*Homère* était l'eſclave des deſtins ; mais dans une philoſophie plus épurée, DIEU eſt le maître des deſtins. Voyez *Clarke*, *Traité de l'exiſtence de* DIEU.

(*b*) *Sub Deo juſto nemo miſer niſi mereatur.* Saint Auguſtin.

(*c*) Principe du mal chez les Egyptiens.

(*d*) Principe du mal chez les Perſes.

(*e*) C'eſt-à-dire d'un autre principe.

(*f*) Un philoſophe anglais a prétendu que le monde phyſique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

(*g*) Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes les ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans cette grande difficulté; et la révélation ſeule peut enſeigner ce que l'eſprit humain ne ſaurait comprendre.

(*h*) *La balance à la main, Bayle enſeigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de *Bayle* lui ont fait une réputation immortelle. Il a laiſſé la diſpute ſur l'*origine du mal* indéciſe. Chez lui toutes les opinions ſont expoſées; toutes les raiſons qui les ébranlent, toutes les raiſons qui les ſoutiennent ſont également approfondies: c'eſt l'avocat général des philoſophes; mais il ne donne point ſes concluſions. Il eſt comme *Cicéron* qui ſouvent, dans ſes ouvrages philoſophiques, ſoutient ſon caractère d'académicien indécis, ainſi que l'a remarqué le ſavant et judicieux abbé d'*Olivet*.

Je crois devoir eſſayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence, et ſi vainement contre *Bayle*: j'ai tort de dire vainement, car ils ne ſervent qu'à le faire lire avec plus d'avidité. Ils devraient apprendre de lui à raiſonner, et à être modérés; jamais d'ailleurs le philoſophe *Bayle* n'a nié ni la Providence, ni l'immortalité de l'ame. On traduit *Cicéron*, on le commente, on le fait ſervir à l'éducation des princes: mais que trouve-t-on preſqu'à chaque page dans *Cicéron*, parmi pluſieurs choſes admirables? on y trouve que *s'il eſt une Providence, elle eſt blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle ſavait qu'ils devaient abuſer.* „ Sic veſtra iſta providentia reprehendenda, quæ rationem „ dederit eis quos ſciret perverſè uſuros. (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais perſonne n'a cru que la vertu vînt des Dieux, et on a eu raiſon. „ Virtutem nunquam Deo acceptam nemo retulit, nimirùm rectè. *Idem.*

Qu'un criminel demeure impuni, vous dites que les Dieux le frappent dans ſa poſtérité. Une ville ſouffrirait-elle un légiſlateur qui condamnerait les petits enfants pour les crimes de leur grand-père? „ Ferret-ne ulla „ civitas latorem legis ut condemnaretur nepos ſi avus deli- „ quiſſet? „

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que *Cicéron* finit ſon livre de la *nature des Dieux* ſans réfuter de telles aſſertions. Il ſoutient

en cent endroits la mortalité de l'âme dans ſes Tuſculanes, après avoir ſoutenu ſon immortalité.

Il y a bien plus : c'eſt à tout le ſénat de Rome qu'il dit, dans ſon plaidoyer pour *Cluentius : Quel mal lui a fait la mort ? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers ; qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté, ſinon le ſentiment des douleurs ?* „ Quid illi mors attulit „ mali, niſi fortè ineptiis ac fabulis ducimur ut exiſtimemus „ illum apud inferos ſupplicia perferre ? quæ ſi falſa ſunt, „ quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit præter ſenſum „ doloris ? „

Enfin, dans ſes lettres où le cœur parle, ne dit-il pas : *Quand je ne ſerai plus, tout ſentiment périra avec moi :* „ Cum non ero, „ ſenſu omni carebo. „

Jamais *Bayle* n'a rien dit d'approchant. Cependant on met *Cicéron* entre les mains de la jeuneſſe ; on ſe déchaîne contre *Bayle :* pourquoi ? c'eſt que les hommes ſont inconſéquents, c'eſt qu'ils ſont injuſtes.

(*i*) *Que ſuis-je, où ſuis-je, où vais-je, et d'où ſuis-je tiré ?*

Il eſt clair que l'homme ne peut par lui-même être inſtruit de tout cela. L'eſprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre exiſtence, ni ce qui eſt après, ni ce qui anime notre exiſtence préſente. Comment avons-nous reçu la vie ? quel reſſort la ſoutient ? comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire ? comment nos membres obéiſſent-ils incontinent à notre volonté ? &c. nous n'en ſavons rien. Ce globe eſt-il ſeul habité, a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même inſtant ? chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante ? chaque genre d'animaux eſt-il produit ou non par deux premiers animaux ? les plus grands philoſophes n'en ſavent pas plus ſur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule ?* Le proverbe eſt bas, mais il confond la plus haute ſageſſe, qui ne ſait rien ſur les premiers principes des choſes ſans un ſecours ſurnaturel.

(*k*) On trouve difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, et repaſſer par les mêmes événements.

(*l*) *Mais il pouvait encore ajouter l'eſpérance.*

La plupart des hommes ont eu cette eſpérance, avant même qu'ils euſſent le ſecours de la révélation. L'eſpoir d'être après

la mort eſt fondé ſur l'amour de l'être pendant la vie; il eſt fondé ſur la probabilité que ce qui penſe penſera. On n'en a point de démonſtration, parce qu'une choſe démontrée eſt une choſe dont le contraire eſt une contradiction, et parce qu'il n'y a jamais eu de diſputes ſur les vérités démontrées. *Lucrèce* pour détruire cette eſpérance, apporte, dans ſon troiſième livre, des arguments dont la force afflige. Mais il n'oppoſe que des vraiſemblances à des vraiſemblances encore plus fortes. Pluſieurs Romains penſaient comme *Lucrèce;* et on chantait ſur le théâtre de Rome: *Poſt mortem nihil eſt; il n'eſt rien après la mort.* Mais l'inſtinct, la raiſon, le beſoin d'être conſolé, le bien de la ſociété prévalurent; et les hommes ont toujours eu l'eſpérance d'une vie à venir; eſpérance, à la vérité, ſouvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, et met la certitude à la place: mais qu'il eſt affreux d'avoir encore à diſputer tous les jours ſur la révélation; de voir la ſociété chrétienne inſociable, diviſée en cent ſectes ſur la révélation; de ſe calomnier, de ſe perſécuter, de ſe détruire pour la révélation; de faire des Saint-Barthelemi pour la révélation; d'aſſaſſiner *Henri III* et *Henri IV* pour la révélation; de faire couper la tête au roi *Charles I* pour la révélation; de traîner un roi de Pologne tout ſanglant pour la révélation. O Dieu, révélez-nous donc qu'il faut être humain et tolérant!

VARIANTES.

(1) On lit dans quelques copies manuſcrites:

Tranquilles raiſonneurs, intrépides eſprits,
Si ſur vous votre ville eût été renverſée,
On vous entendrait dire en changeant de penſée,
En pleurant vos enfants, et vos femmes, et vous,
Le bien fut pour DIEU ſeul, et le mal eſt pour nous.
Quand la terre où je ſuis porte ſur des abymes,
Ma plainte eſt innocente, et mes cris légitimes, &c.

(2) Dans les premières éditions le poëme était terminé par ces deux vers:

Que faut-il? ô mortels, mortels il faut ſouffrir,
Se ſoumettre en ſilence, adorer, et mourir.

Auxquels l'auteur a ſubſtitué:

Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'horreur, &c.

LE
TEMPLE DU GOUT.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

LE Temple du Goût a fait à M. de *Voltaire* plus d'ennemis peut-être que ceux de ſes ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puiſſants et les plus funeſtes.

On ne pardonna point à l'auteur de la Henriade, d'Oedipe, de Brutus, et de Zaïre, d'oſer juger les poëtes du ſiècle paſſé, trouver des défauts dans *Corneille*, dans *Racine*, dans *Deſpréaux*, et apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-ſiècle s'eſt écoulé, et il n'y a peut-être pas un ſeul des jugements du Temple du Goût qui ne ſoit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poëme.

La critique conſeillait à M. de *Voltaire* de ne point faire de vers dans ſa vieilleſſe, et de ne pas aller en Allemagne : il n'a point profité de ces conſeils, et nous y aurions beaucoup perdu s'il avait ſuivi le premier. Il a laiſſé ſubſiſter ces vers pour

éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés : mais il a ſupprimé ,

> Donnez plus d'intrigue à Brutus ,
> Plus de vraiſemblance à Zaïre.

parce que ces conſeils de la critique étaient moins l'expreſſion de ſon jugement qu'un ſacrifice qu'il feſait à l'opinion publique du moment.

Il a ſupprimé également quelques louanges qui n'étaient que des compliments de ſociétés , et qui , dans un ouvrage lu par toute l'Europe , et deſtiné pour la poſtérité , auraient contraſté avec les jugements ſévères , mais juſtes , que contient le reſte du poëme.

Il n'a pas cru devoir conſerver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal de *Fleuri :* parce que le cardinal ſe rendit, peu de temps après , l'inſtrument de la haine des cagots contre M. de *Voltaire*, quoiqu'il les mépriſât autant que M. de *Voltaire* lui-même pouvait les mépriſer.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un miniſtre ou un prince , il conſerve le droit d'effacer ſes éloges , s'ils ceſſent de les mériter.

LETTRE

A M. DE CIDEVILLE,

SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, et vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue et exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; et je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de *** disait que c'était dommage que *Bayle* eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens ou calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne ; et qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait à la pluralité des voix, à réduire *Bayle* en un seul tome, dans la bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française ; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, et d'autres pareils grands-hommes ;

et je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que *Voiture;* on disait que *Saint-Evremont* n'aurait jamais dû faire des vers, et qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé; et moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, et surtout les miens, je réduisais aussitôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du Temple du Goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, et soutenir que *le Brun*, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, *Lucrèce*, et des docteurs de sorbonne, dans le Temple du Goût.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, et se plaignent que leurs défauts sont désignés, et leurs grandes beautés

paſſées ſous ſilence ; crime irrémiſſible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; et ils appellent le Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il eſt d'une âme noire de ne louer perſonne ſans un petit correctif ; et que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation. Qui loue tout n'eſt qu'un flatteur : celui-là ſeul fait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *critique*, la *ſatire*, et le *libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* eſt un livre à jamais utile, et que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, et quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *Mondes* eſt un livre charmant et unique, et qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde, et la nuit une beauté brune*, et d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que *Deſpréaux* ait écrit :

. . . . Pour trouver un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, et la rime Quinault.

c'eſt de la ſatire, et de la ſatire même aſſez injuſte en tous ſens (avec le reſpect que je lui

dois) car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinault* ; et il eſt auſſi peu vrai de dire que *Virgile* eſt ſans défaut que de dire que *Quinault* eſt ſans naturel et ſans grâces.

Les *couplets* de *Rouſſeau*, le *maſque de Laverne*, et telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon ;* voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire.*

Tous les honnêtes gens qui penſent ſont *critiques ;* les malins ſont *ſatiriques ;* les pervers font des *libelles :* et ceux qui ont fait, avec moi, le Temple du Goût ne ſont aſſurément ni malins ni méchants.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres ; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, et cela nous a produit ſept ou huit Temples du goût, abſolument différents.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les français. Les *Maffei*, les *Popes*, les *Bononcini* ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes et des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde,

a été imprimée ſans mon aveu ; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour confident de ſes amuſements ; mais la ſottiſe eſt faite, et c'eſt un des cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; et le public aura une petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatire, et où l'on ſavait louer ſans flatterie.

S'il avait été queſtion de faire un Traité du Goût, on aurait prié les de *Côtes* et les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec eſprit, les *Deſtouches* de dire quelles ſont les grâces de la muſique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il ſait, cela aurait fait un gros in-folio ; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentiments du public dans un petit écrit ſans conſéquence, et je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune nobleſſe qui emploie l'heureux loiſir de la

paix à cultiver les lettres et les arts ; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encore dans notre nation ſi polie quelques barbares et quelques mauvais plaiſants qui oſent déſapprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers, s'il était né poëte ; et de la muſique, s'il était né muſicien.

Il faut ſeulement que les graves critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le lanſquenet et le biribi, ſachent que les courtiſans de *Louis XIV*, au retour de la conquête de Hollande, en 1672, danſèrent à Paris ſur le théâtre de *Lulli*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danſeurs de l'opéra, et que l'on n'oſa pas en murmurer : à plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT
UTILE DULCI.

Je ſuis, &c.

LE

TEMPLE DU GOUT. (1)

LE cardinal, oracle de la France, (*a*)
Non ce mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des ſavants a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, et qui règne ſur nous
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce cardinal qui ſur un nouveau ton
En vers latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel, et vainqueur de Lucrèce. (2)

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allaſſe avec lui au Temple du Goût. C'eſt un ſéjour, me dit-il, qui reſſemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont preſque jamais bien examiné.

Je répondis, avec franchiſe:
Hélas! je connais aſſez peu
Les lois de cet aimable dieu;
Mais je ſais qu'il vous favoriſe.

Entre vos mains il a remis
Les clefs de ſon beau paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette égliſe.
Mais de l'autre pape et de vous
(Dût Rome ſe mettre en courroux)
La différence eſt bien viſible ;
Car la ſorbonne oſe aſſurer
Que le ſaint père peut errer,
Choſe à mon ſens aſſez poſſible :
Mais pour moi, quand je vous entends
D'un ton ſi doux, et ſi plauſible
Débiter vos diſcours brillants,
Je vous croirais preſque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité eſt à Rome pour les choſes qu'on ne comprend point, et dans le Temple du Goût pour les choſes que tout le monde croit entendre. Il faut abſolument que vous veniez avec moi. (*b*) Mais, inſiſtai-je encore, ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Auſſitôt on demandera
Que je compoſe un gros ouvrage :
Voltaire ſimplement fera
Un récit court qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.

Mais ſon récit on frondera ;
A la cour on murmurera ;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage ,
Qui vous dit d'un air ingénu ,
Ce qu'il n'a ni vu , ni connu ,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant , comme il ne faut jamais ſe refuſer un plaiſir honnête , dans la crainte de ce que les autres en pourront penſer , je ſuivis le guide qui me feſait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin , (3) vous fûtes du voyage ,
Vous que le goût ne ceſſe d'inſpirer ;
Vous dont l'eſprit ſi délicat , ſi ſage ,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut , ſans s'égarer ,
Chercher ce goût , ce dieu que dans cet âge
Maints beaux eſprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obſtacles. D'abord nous trouvâmes MM. *Baldus*, *Scioppius* , *Lexicocraſſus* , *Scriblerius* ; une nuée de commentateurs qui reſtituaient des paſſages , et qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Dacier, (4) les Saumaiſes, (5)
Gens hériſſés de ſavantes fadaiſes ,

Le teint jauni, les yeux rouges et fecs,
Le dos courbé fous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre, et coiffés de pouffière.
Je leur criai de loin par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décraffer ? Nous, Meffieurs ? point du tout ;
Ce n'eft pas là, grâce au ciel, notre étude ;
Le goût n'eft rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long de point en point,
Ce qu'on penfa ; mais nous ne penfons point.

Après cet aveu ingénu, ces meffieurs voulurent abfolument nous faire lire certains paffages de *Dictys de Crète*, et de *Métrodore de Lampfaque*, que *Scaliger* avait eftropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoifie, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de fculpteurs, de doreurs, de faux connaiffeurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil fe repofait,
Se pavanait fur fon large vifage,
Et mon Craffus tout en ronflant difait :
J'ai beaucoup d'or, de l'efprit davantage ;
Du goût, Meffieurs, j'en fuis pourvu furtout ;
Je n'appris rien, je me connais à tout ;

Je ſuis un aigle en conſeil, en affaires ;
Malgré les vents, les rocs, et les corſaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtiſſe en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'eſt tout dire,
Où tous les arts ſoient en foule entaſſés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent eſt prêt, je parle, obéiſſez.
Il dit, et dort. Auſſitôt la canaille
Autour de lui s'évertue et travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornements ſurchargé ;
Nul veſtibule, encor moins de façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs ſeront de deux doigts d'épaiſſeur ;
Grands cabinets, ſallon ſans profondeur ;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guiſe,
Que l'on prendra pour des portes d'égliſe,
Le tout boiſé, verni, blanchi, doré,
Et des badauds à coup ſûr admiré.
Réveillez-vous, Monſeigneur, je vous prie,
Criait un peintre, admirez l'induſtrie
De mes talents ; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'eſt moi qui fais ennoblir la nature,
Je couvrirai plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.

Craſſus s'éveille ; il regarde, il rédige ;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige,
A ſes côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, diſait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'eſt DIEU le père, en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vateau. (6)
Et cependant un fripon de libraire, (*c*)
Des beaux eſprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ſes yeux étalait,
Gacon, le Noble, et juſqu'à Desfontaines ;
Recueils nouveaux, et journaux à centaines :
Et Monſeigneur voulait lire, et bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous allions arriver au Temple ſans autre mauvaiſe fortune ; mais la route eſt plus dangereuſe que je ne penſais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuſcade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du ſalut,
Eſt cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à ſon but. (*d*)

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la muſique qu'il n'avait jamais appriſe, et encore plus fou de la muſique

italienne, qu'il ne connaiſſait que par de mauvais airs inconnus à Rome, et eſtropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il feſait exécuter alors un long récitatif français, mis en muſique par un italien qui ne ſavait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette eſpèce de muſique, qui n'eſt qu'une déclamation notée, eſt néceſſairement aſſervie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de ſi ridicule que des ſcènes françaiſes chantées à l'italienne, ſi ce n'eſt de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieuſe, et ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit tout peuple a ſon langage,
Ses ſons et ſes accents, à ſa voix ajuſtés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureuſe et fine en ſent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux lois de notre goût Lully ſut ſe ranger ;
Il embellit notre art au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit en ſecouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, et voilà ſon concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art et du bon ſens,
Défiguraient ſur des tons glapiſſants,
Des vers français en frédons italiques.
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait;
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, frédonnait;
Et de l'index battant faux la meſure,
Criait *bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme et durable :
Puis juſqu'au ciel on exhauſſa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encenſa.
Le Romain long-temps intraitable
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le muſulman, plus implacable,
Conquit le Temple, et le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris que l'infidelle
Avec fureur en diſperſa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER oſa
En bâtir un ſur ce modèle.

Sa

Sa poſtérité mépriſa
Cette architecture ſi belle.

Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora :
Colbert, ſon miniſtre fidelle,
Dans ce ſanctuaire attira
Des beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouſe admira
Ce Temple en ſa beauté nouvelle ;
Mais je ne ſais s'il durera. (*e*)

Je pourrais décrire ce temple,
Et détailler les ornements
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abuſons point de l'exemple
De tant de feſeurs de romans.
Surtout fuyons le verbiage
De monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eſt point chargé des antiquailles
Que nos très-gothiques aïeux
Entaſſaient autour des murailles
De leurs temples, groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux

De la chapelle de Verſailles,
Ce colifichet faſtueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaiſſeur ſe raille. (*f*)

Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt pas que de faire connaître ce qu'il eſt. J'ajouterai ſeulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement à ſa place arrêté,
Y ſemblait mis par la néceſſité :
L'art s'y cachait ſous l'air de la nature ;
L'œil ſatisfait embraſſait ſa ſtructure,
Jamais ſurpris, et toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de virtuoſes, d'artiſtes et de juges de toute eſpèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la critique, à l'œil ſévère et juſte,
Gardant les clefs de cette porte auguſte,
D'un bras d'airain fiérement repouſſait
Le peuple goth qui ſans ceſſe avançait.

(*g*) Oh ! que d'hommes conſidérables, que de gens du bel air, qui préſident ſi impérieuſement à de petites ſociétés, ne ſont point

reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux eſprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ces pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux eſprits,
Qu'on vit ſoutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris (7)
Contre les immortels écrits
Des Corneilles, et des Racines.

(*h*) On repouſſait auſſi rudement ces ennemis obſcurs de tout mérite éclatant, ces inſectes de la ſociété, qui ne ſont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand *Condé*, Denain à *Villars*, et Polyeucte à *Corneille*. Ils auraient exterminé *le Brun*, pour avoir fait le tableau de la famille de *Darius*. Ils ont forcé le célèbre *le Moine* à ſe tuer, pour avoir fait l'admirable ſallon d'*Hercule*. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à *Socrate*.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le ſoupçon, l'infame calomnie,
Et ſouvent les dévots monſtres plus odieux,
Entr'ouvrent en ſecret d'un air myſtérieux,
Les portes des palais à leurs cabales impie.

C'eſt-là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le temps ſeul eſſuie. (*i*)

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout âge, qui grattaient à la porte, et qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venait de compoſer une comédie métaphyſique; celui-là tenait un petit recueil de ſes poëſies, imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation (8) et un privilége. Cet autre venait préſenter un mandement en ſtyle précieux, et était tout ſurpris qu'on ſe mît à rire au lieu de lui demander ſa bénédiction. » Je ſuis le révérend père *Albertus* » *Garaſſus*, diſait un moine noir; je prêche » mieux que *Bourdaloue;* car jamais *Bourdaloue* » ne fit brûler de livres; et moi j'ai déclamé » avec tant d'éloquence contre *Pierre Bayle*, » dans une petite province toute pleine » d'eſprit; j'ai touché tellement les auditeurs » qu'il y en eût ſix qui brûlèrent chacun » leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un

„ ſi beau triomphe. —Allez, frère *Garaſſus*,
„ lui dit la Critique, allez, barbare; ſortez
„ du Temple du Goût, ſortez de ma préſence,
„ viſigoth moderne qui avez inſulté celui que
„ j'ai inſpiré. — J'apporte ici *Marie à la*
„ *Coque*, diſait un homme fort grave. — Allez
„ ſouper avec elle, répondit la déeſſe. „

Un raiſonneur avec un fauſſet aigre
Criait : Meſſieurs, je ſuis ce juge intègre,
Qui toujours parle, argue et contredit ;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, et lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
Vous y venez pour fronder notre dieu ;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. *Bardou* ſe mit alors à crier : Tout le monde eſt trompé et le ſera. Il n'y a point de Dieu du Goût ; et voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma ; perſonne ne l'écouta, et l'on s'empreſſait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule inſenſée,
De ce parvis obſtinément chaſſée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Lequel diſait d'un ton de papelard :

Ouvrez , Meſſieurs , c'eſt mon Oedipe en proſe ; (9)
Mes vers ſont durs , d'accord , mais forts de choſe :
De grâce ouvrez ; je veux à Deſpréaux ,
Contre les vers , dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de ſon maintien et à la dureté de ſes derniers vers, et elle le laiſſa quelque temps entre *Perrault* et *Chapelain* qui aſſiégeaient la porte depuis cinquante ans , en criant contre *Virgile.*

Dans le moment arriva un autre verſificateur, (*k*) ſoutenu par deux petits ſatyres , et couvert de lauriers et de chardons.

Je viens, dit-il , (10) pour rire et pour m'ébattre ,
Me rigolant , menant joyeux déduit ,
Et juſqu'au jour feſant le diable à quatre.

Qu'eſt-ce que j'entends-là ? dit la Critique. C'eſt moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la ſaiſon du printemps :

Car les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux. (11)

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi ! l'on me prend donc, dit-il ,

Pour (12) une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax
Va chantant, pour toute muſique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax ?

(*l*) Ah ! bon Dieu, s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainſi. On lui dit que c'était *Rouſſeau*, dont les muſes avaient changé la voix en punition de ſes méchancetés : elle ne pouvait le croire, et refuſait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ſes premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous, meſſieurs les beaux eſprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me feſant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connais ; il fut ton ennemi, et tu lui rends juſtice.

Tu vis ſa muſe indifférente,
Entre l'autel, et le fagot,
Manier d'une main ſavante

De David la harpe impoſante
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faibleſſe
Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps ;
Et la froide et triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida que *Rouſſeau* paſſerait devant *la Motte* en qualité de verſificateur, mais que *la Motte* aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'eſprit et de raiſon.

Ces deux hommes ſi différents n'avaient pas fait quatre pas que l'un pâlit de colère et l'autre treſſaillit de joie à l'aſpect d'un homme qui était depuis long-temps dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le diſcret (*m*) Fontenelle,
Qui par les beaux arts entouré,
Répandait ſur eux à ſon gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le ſiége heureux de ſon empire.

Avec

Avec Quinault il badinait ;
Avec Mairan il raiſonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Eh quoi, cria *Rouſſeau*, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ! Quoi ! le bon Goût ſouffrira dans ſon Temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Her...*, d'une *Paſſion d'automne*, d'un *Clair de lune*, d'un *Ruiſſeau amant de la prairie*, de la *Tragédie d'Aſpar*, d'*Endymion*, &c ! Hé non, dit la Critique ; ce n'eſt pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'eſt celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'inſtruire ; de *Thétis* et de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Hiſtoire de l'académie des ſciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rouſſeau alla faire une épigramme ; et *Fontenelle* le regarda avec cette compaſſion philoſophique qu'un eſprit éclairé et entendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, et il alla prendre tranquillement ſa place entre *Lucrèce* et *Leibnitz*. (13) Je demandai pourquoi *Leibnitz* était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'aſſez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphyſicien et géomètre ; et que la Critique le ſouffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir,

par cet exemple, l'eſprit dur de la plupart de ſes confrères.

Cependant la Critique, ſe tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeuneſſe, comme font ces cyniques jaloux ; mais je ſuis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût ; et voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public et de la mienne ; car nous ſommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre muſe ſage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard ;
Sa couleur eſt aſſez brillante.

(*n*) A l'égard de *Lucrèce*, il rougit d'abord en voyant le cardinal ſon ennemi ; mais à peine l'eût-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers latins ce que je traduis ici en aſſez mauvais vers français :

Aveugle que j'étais! je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure ;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au ciel, et détrôna les dieux.

L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'inſtant du trépas diſſipe dans les airs.
Tu m'as vaincu ! je cède ; et l'ame eſt immortelle,
Auſſi bien que ton nom, mes écrits et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de *Lucrèce*. Tous les poëtes latins qui étaient là le prirent pour un ancien romain, à ſon air et à ſon ſtyle : mais les poëtes français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, et diſent que, puiſque *Lucrèce*, né à Rome, embelliſſait *Epicure* en latin, ſon adverſaire, né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'autel et juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne fait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore ;
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces graces ſimples et naïves,
Dont la France doit ſe vanter ;
Ces graces piquantes et vives

Que les nations attentives
Voulurent ſouvent imiter ;
Qui de l'art ne ſont point captives ;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre et légère ;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné ;
C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire :
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.

Sur ſon front règne la ſageſſe ; (o)
Le ſentiment et la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux ;
Son air eſt vif, ingénieux :
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris et des éclats
De cent beautés que vos appas
Font deſſécher de jalouſie.

Non loin de lui Rollin dictait (14)
Quelques leçons à la jeuneſſe,

Et quoiqu'en robe on l'écoutait ; (*p*)
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.
Près de là, dans un cabinet
Que Girardon (15) et le Puget
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait ; (16)
Le Brun fièrement deſſinait ; (17)
Le Sueur entre eux ſe plaçait : (18)
On l'y regardait ſans murmure ;
Et le Dieu, qui de l'œil ſuivait
Les traits de leur main libre et ſure,
En les admirant ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature :
Sous ſes yeux des amours badins
Ranimaient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette (19) de Rubens. (*q*)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le ſanctuaire bien des gens qui paſſaient, il y a ſoixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillons*, les *Benſerades*, les *Peliſſons*, les *Segrais*, (20) les *Saint-Evremonts*, les *Balzacs*, les *Voitures*, ne me parurent pas occuper les

premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides ; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fuſſent arrivés ; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une aſſez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'eſprit de leur temps, et non cet eſprit qui paſſe à la dernière poſtérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces ſont ternies :
Ils ſont comptés encore au rang des beaux-eſprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le ſanctuaire, en récitant ce vers de *Deſpréaux :*

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de ſon Enéide en vers français, le renvoya aſſez durement, et laiſſa venir à ſa place madame de *la Fayette*, (21) qui avait mis, ſous le nom de *Segrais*, le roman aimable de Zaïde et celui de la princeſſe de Clèves.

On ne pardonne pas à *Peliſſon* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans ſon hiſtoire de l'académie françaiſe, & d'avoir rapporté,

comme des bons mots, des choſes aſſez groſſières. (22) Le doux, mais faible *Pavillon* fait ſa cour humblement à madame *Deshoulières*, qui eſt placée fort au-deſſus de lui. L'inégal (23) *Saint-Evremont* n'oſe parler de vers à perſonne. *Balzac* aſſomme de longues phraſes hyperboliques (24) *Voiture* et *Benſerade*, qui lui répondent par des pointes et par des jeux de mots dont ils rougiſſent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de *Buſſi*. Madame de *Sévigné*, qui eſt aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que ſon cher couſin, homme de beaucoup d'eſprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réuſſir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le comte de *Buſſi* avait de meſſire *Roger de Rabutin*.

Buſſi, qui s'eſtime, et qui s'aime,
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Eſt cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop ſouvent de lui-même. (25)
Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le temple eſt toujours admis,
Lui qui, ſans flatter, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en ſortant de table.
Il oſait careſſer le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait, dans ſa douce ivreſſe,
Des beautés ſans correction, (26)
Qui choquaient un peu la juſteſſe,
Mais reſpiraient la paſſion.

(27) La Fare, avec plus de molleſſe,
En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantait auprès de ſa maîtreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir et la pareſſe
Dictaient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton, (28)
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

L'aiſé, le tendre Saint-Aulaire, (29)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère;
On voyait les fleurs de Cythère
Et celles du ſacré vallon
Orner ſa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces meſſieurs, et ſurtout ceux qui ne ſe piquaient de rien; il avertiſſait *Chaulieu* de ne ſe croire que le premier des poëtes négligés, et non pas le premier des bons poëtes.

Ils feſaient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet, (30) ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſillogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt-là qu'avec grace on allie
Le vrai ſavoir à l'enjoûment,
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie;
On ſait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie. (*r*)

Là ſe trouvait *Chapelle*, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ſes vers, incorrect dans ſon ſtyle, libre dans ſes idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût ſur les mêmes

rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre paſſion
Pour ces ſyllabes enfilées,
Qui, chez Richelet étalées,
Quelquefois ſans invention,
Diſent avec profuſion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le préſident de *Maiſons*, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable et ſolide, qui avait aimé tous les arts.

O tranſports ! ô plaiſirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maiſons, m'écriai-je, en l'arroſant de larmes,
C'eſt toi que j'ai perdu, c'eſt toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuſe mort fut ſourde à ma prière !
Ah ! puiſque le deſtin nous voulait ſéparer,
C'était à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choiſi les douleurs ;
Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
La tienne était brillante, et couverte de fleurs.
Dans le ſein des plaiſirs, des arts et des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe ;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faibleſſe ;

Je ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins ſouple, et moins docile
Que l'ame n'eſt flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible univers.
Tu bravas leur empire, et tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié;
Et dans toi la nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques jéſuites. Un janſéniſte dira que les jéſuites ſe fourrent par-tout; mais le Dieu du Goût reçoit auſſi leurs ennemis, et il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce temple *Bourdaloue* qui s'entretient avec *Paſcal* ſur le grand art de joindre l'éloquence au raiſonnement. Le père *Bouhours* eſt derrière eux, marquant ſur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père *Bouhours :*

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence;
Aimons juſqu'aux défauts heureux
De leur mâle et libre éloquence.

J'aime mieux errer avec eux
Que d'aller, cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politeſſe que je ne le rapporte ; mais nous autres poëtes, nous ſommes ſouvent très-impolis pour la commodité de la rime. (*s*)

(*t*) Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les ſeuls beaux eſprits.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous,
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe :
Beaux arts, je vous invoque tous !
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs !
Beaux arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je vis les Muſes préſenter tour à tour ſur l'autel du Dieu des livres, des deſſins et des plans de toute eſpèce. On voit ſur cet autel le plan de cette belle façade du louvre, dont on n'eſt point redevable au cavalier *Bernini*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut conſtruite par *Perrault*

et par *Louis le Vau*, grands artiſtes trop peu connus. Là eſt le deſſin de la porte Saint-Denis, dont la plupart des Pariſiens ne connaiſſent pas plus la beauté, que le nom de *François Blondel* qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine, (31) qu'on regarde ſi peu, et qui eſt ornée des précieuſes ſculptures de *Jean Goujon*, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de *Bouchardon*, et qui ſemble accuſer la groſſière ruſticité de toutes les autres. Le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une égliſe, une place et des admirateurs, et qui devrait immortaliſer le nom de *Desbroſſes*, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a auſſi bâti. Tous ces monumens, négligés par un vulgaire toujours barbare & par les gens du monde toujours légers, attirent ſouvent les regards du Dieu.

On nous fit voir enſuite la bibliothèque de ce palais enchanté ; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuſcrits vermoulus,
Et la ſuite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de ſa main même
En leur rang placer ces auteurs,

Qu'on lit, qu'on eſtime et qu'on aime,
Et dont la ſageſſe ſuprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

Preſque tous les livres y ſont corrigés et retranchés de la main des Muſes. On y voit entre autres l'ouvrage de *Rabelais*, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un ſtyle et qui chante du même ton les pſaumes de *David* et les merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* et *Sarrazin* n'ont pas, à eux deux, plus de ſoixante pages.

Tout l'eſprit de *Bayle* ſe trouve dans un ſeul tome, de ſon propre aveu ; car ce judicieux philoſophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de ſectes, diſait ſouvent qu'il n'aurait pas compoſé plus d'un in-folio, s'il n'avait écrit que pour lui et non pour les libraires. (32)

Enfin, on nous fit paſſer dans l'intérieur du ſanctuaire. Là, les myſtères du Dieu furent dévoilés ; là, je vis ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité : un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupait à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans ſon

roman moral, et rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indiſcrets lui donnent; car il avoue ſincèrement qu'il n'y a point de poëme en proſe.

L'éloquent *Boſſuet* voulait bien rayer quelques familiarités échappées à ſon génie vaſte, impétueux et facile, leſquelles déparent un peu la ſublimité de ſes oraiſons funèbres; et il eſt à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue ſageſſe des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre eſprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna (33)
L'ame d'Auguſte et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu ſa Pulchérie,
Agéſilas et Suréna,
Et ſacrifiait, ſans faibleſſe,
Tous ſes enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſuſpendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits

De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il diſtingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite ;
Tendres, galants, doux et diſcrets ;
Et l'amour, qui marche à leur ſuite,
Les croit des courtiſans français.

Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et meſure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel eſt ton ſentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes, et ſur tes fables.

La Fontaine, qui avait conſervé la naïveté de ſon caractère, et qui dans le temple du Goût joignait un ſentiment éclairé à cet heureux et ſingulier inſtinct qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres poſthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des ſottiſes des morts.

Là régnait Deſpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raiſon des traits de la ſatire,

Qui

Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuſes lois.
Il revoit ſes enfans avec un œil ſévère ;
De la triſte *Equivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface, et ſemble encor nous dire :
Ou ſachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Deſpréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, ſe réconciliait avec *Quinault*, qui eſt le poëte des graces, comme *Deſpréaux* eſt le poëte de la raiſon.

Mais le ſévère ſatirique
Embraſſait encore, en grondant,
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, diſait *Deſpréaux*, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéra ſi agréables. Cela peut bien être, dit *Quinault ;* mais avouez auſſi que vous n'euſſiez jamais fait Atys ni Armide :

Dans vos ſcrupuleuſes beautés,
Soyez vrai, précis, raiſonnable,
Que vos écrits ſoient reſpectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir ſalué *Deſpréaux*, et embraſſé tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Molière*, et j'oſai lui dire :

Le ſage, le diſcret Térence
Eſt le premier des traducteurs :
Jamais dans ſa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à ſots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient ſe reconnaître ;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'eſprit humain pouvait l'être.

Ah ! diſait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ! Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ! j'aurais trouvé des dénouemens plus heureux ; j'aurais moins fait deſcendre mon génie au bas comique.

C'eſt ainſi que tous ces maîtres de l'art montraient leur ſupériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité eſt ſoumiſe, et dont nul grand-homme n'eſt exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût eſt très-difficile à ſatisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il

critique le plus en détail ſont ceux qui en tout lui plaiſent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort
Quand il a trouvé l'art de plaire ;
Il le critique ſans colère,
Il l'applaudit avec tranſport.
Melpomène étalant ſes charmes,
Vient lui préſenter ſes héros ;
Et c'eſt en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais !
Dieu du Goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à peu près dans ce ſens ; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe ;
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.

Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage ;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.

Il prend mon nom, mon étendard ;
Mais on voit aſſez l'impoſture,
Car il n'eſt que le fils de l'art ;
Moi, je le ſuis de la nature.

F I N.

NOTES.

(1) Cet ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample, et la plus correcte.

(2) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé ; mais on en connaissait quelques morceaux, et cet ouvrage avait une très-grande réputation.

(3) L'abbé de *Rothelin*, de l'académie française.

(4) *Dacier* avait une littérature fort grande ; il connaissait tout des anciens, hors la grace et la finesse : ses commentaires ont par-tout de l'érudition, et jamais de goût ; il traduit grossièrement les délicatesses d'*Horace*.

Si *Horace* dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites : Dacier* dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus : C'est à présent qu'il faut boire, et que sans rien craindre, il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros : elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de nouveaux galants.* Mais quoiqu'il défigure *Horace*, et que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, et on loue son travail en voyant son peu de génie.

(5) *Saumaise* est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre *Charles I :* „ Anglais, qui vous envoyez les têtes des rois comme des „ *balles de paume*, qui jouez à la *boule* avec des *couronnes*, et qui „ vous servez de *sceptres comme de marottes*. „

(6) *Vateau* est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, et qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

(7) *Scudéri* était, comme de raison, ennemi déclaré de *Corneille*. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de

Sarrazin, fait pour prouver que je ne ſais quelle pièce de *Scudéri*, nommée *l'amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la ſcène françaiſe. Ce *Scudéri* ſe vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ſes pièces, et il diſait qu'il ne céderait à *Corneille* qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au Cid, et aux Horaces.

A l'égard de *Pradon*, on ſait que ſa Phèdre fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, et qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

(8) Beaucoup de mauvais livres ſont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(9) *Houdart de la Motte* fit en 1728 un Oedipe en proſe, et un Oedipe en vers. A l'égard de ſon Oedipe en proſe, perſonne, que je ſache, n'a pu le lire. Son Oedipe en vers fut joué trois fois. Il eſt imprimé avec ſes autres œuvres dramatiques, et l'auteur a eu ſoin de mettre dans un avertiſſement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand ſuccès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages eſtimés, quelques odes très-belles, de jolis opéra, et des diſſertations très-bien écrites.

(10) Vers de *Rouſſeau*.

(11) Vers du même.

(12) Vers du même.

(13) *Leibnitz*, né à Leipſick le 23 juin 1664, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus univerſel que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été ſi grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la phyſique un grand goût pour les belles-lettres ; il feſait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphyſique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des ſyſtèmes. Au reſte, il dut ſa fortune à ſa réputation. Il jouiſſait de groſſes penſions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moſcovie, du roi d'Angleterre, et de pluſieurs autres ſouverains.

(14) *Charles Rollin*, ancien recteur de l'univerſité et profeſſeur royal, eſt le premier homme de l'univerſité qui ait écrit purement en français pour l'inſtruction de la jeuneſſe, et qui ait recommandé l'étude de notre langue, ſi néceſſaire et cependant ſi négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des études* reſpire le bon goût et la ſaine littérature preſque par-tout. On lui reproche ſeulement de deſcendre dans des minuties. Il ne s'eſt guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaiſanter, *Tome III, page 305*, en parlant de *Cyrus: Auſſitôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanſon;* il s'avance *gravement, la ſerviette ſur l'épaule*, et tenant *la coupe délicatement entre trois doigts: J'ai appréhendé*, dit le petit *Cyrus, que cette liqueur ne fût du poiſon.* Comment cela? *Oui, mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans: *Une balle, un ballon, un ſabot, ſont fort de leur goût. Depuis le toit juſqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne.* Il ſerait à ſouhaiter qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaiſanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, ſi eſtimable d'ailleurs.

(15) *Girardon* mettait dans ſes ſtatues plus de graces, et *le Puget* plus d'expreſſion. Les bains d'*Apollon* ſont de *Girardon*, ainſi que le mauſolée du cardinal de *Richelieu* en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvres de la ſculpture moderne. Le Milon et l'Andromède ſont du *Puget*.

(16) *Le Pouſſin*, né aux Andelis en 1595, n'eut de maître que ſon génie et quelques eſtampes de *Raphaël* qui lui tombèrent entre les mains. Le déſir de conſulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvres, qu'il ne vendait que ſept écus pièce. Appelé en France par le ſecrétaire d'Etat *Deſnoyers*, il y établit le bon goût de la peinture: mais perſécuté par ſes envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation et ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses ſacremens ſont trop gris: cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'*Orléans* un raviſſement de *ſaint Paul*, du *Pouſſin*, qui fait pendant avec la viſion d'*Ezéchiel*, de *Raphaël*, et qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce tableau n'eſt point déparé du tout par celui de *Raphaël;* et on les voit tous deux avec un égal plaiſir.

(17) *Le Brun*, diſciple de *Vouet*, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'*Alexandre* eſt beaucoup

mieux colorié que ſes batailles. Ce peintre n'a pas eu un ſi grand goût de l'antique que *le Pouſſin* et *Raphaël ;* mais il a autant d'invention que *Raphaël*, et plus de vivacité que *le Pouſſin*. Les eſtampes des batailles d'*Alexandre* ſont plus recherchées que celles des batailles de *Conſtantin* par *Raphaël* et par *Jules Romain*.

(18) *Euſtache le Sueur* était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût ; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres ſont à la tête de l'école françaiſe.

(19) *Rubens* égale le *Titien* pour le coloris ; mais il eſt fort au deſſous de nos peintres français pour la correction du deſſin.

(20) *Segrais* eſt un poëte très-faible ; on ne lit point ſes églogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son Enéide eſt du ſtyle de *Chapelain*. Il y a un opéra de lui ; c'eſt *Roland* et *Angélique*, ſous le titre de l'*Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Aſſembler les jaſmins
Qui parfument l'Eſpagne.

La Zaïde eſt un roman purement écrit et entre les mains de tout le monde ; mais il n'eſt pas de lui.

(21) Voici ce que M. *Huet*, évêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ſes Commentaires, édition d'Amſterdam : „ Madame de *la Fayette* négligea ſi fort la gloire qu'elle „ méritait, qu'elle laiſſa ſa Zaïde paraître ſous le nom de „ *Segrais :* et lorſque j'eus rapporté cette anecdote, quelques „ amis de *Segrais*, qui ne ſavaient pas la vérité, ſe plaignirent „ de ce trait, comme d'un outrage fait à ſa mémoire. Mais „ c'était un fait dont j'avais long-temps été témoin oculaire, „ et c'eſt ce que je ſuis en état de prouver par pluſieurs

„ lettres

„ lettres de madame de *la Fayette*, et par l'original du „ manuſcrit de la Zaïde, dont elle m'envoyait les feuilles „ à meſure qu'elle les compoſait. „

(22) Voici ce que *Péliſſon* rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier *Voiture*, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi:

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices ſeront grandes !
Ils ſeront toujours en feſtin;
Car ſi *la Prou* fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute que madame *Desloges*, jouant au jeu des proverbes, dit à *Voiture*: „ Celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un „ autre. „ Son hiſtoire de l'académie eſt remplie de pareilles minuties, écrites languiſſamment: et ceux qui liſent ce livre ſans prévention ſont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante perſonnes intéreſſées à le louer.

(23) On ſait à quel point *Saint-Evremont* était mauvais poëte. Ses comédies ſont encore plus mauvaiſes. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer ſa comédie de Sir Politik.

(24) *Voiture* eſt celui de tous ces illuſtres du temps paſſé, qui eut le plus de gloire, et celui dont les ouvrages le méritent le moins, ſi vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, et peut-être autant de lettres. Il paſſait pour écrire des lettres mieux que *Pline*, et ſes lettres ne valent guère mieux que celles de *le Pays* et de *Bourſault*. Voici quelques-uns de ſes traits: „ Lorſque vous me déchirez „ le cœur et que vous le mettez en mille pièces, il n'y en „ a pas une qui ne ſoit à vous, et un de vos ſouris confit mes „ plus amères douleurs. Le regret de ne vous plus voir me „ coûte, ſans mentir plus de cent mille larmes. Sans mentir „ je vous conſeille de vous faire roi de Madère. Imaginez- „ vous le plaiſir d'avoir un royaume tout de ſucre. A dire „ le vrai, nous y vivrions avec beaucoup de douceur. „

Il écrit à *Chapelain:* „ Et notez quand il me vient en la „ penſée que c'eſt au plus judicieux homme de notre ſiècle, „ au père de *la Lionne* et de *la Pucelle* que j'écris, les cheveux „ me dreſſent ſi fort à la tête qu'ils ſemblent d'un hériſſon. „ Souvent rien n'eſt ſi plat que ſa poëſie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, et vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il eſt venu dans un temps où l'on commençait à ſortir de la barbarie, et où l'on courait après l'eſprit ſans le connaître. Il eſt vrai que *Deſpréaux* l'a comparé à *Horace :* mais *Deſpréaux* était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture* pour attaquer celle de *Chapelain*, qui paſſait alors pour le plus grand génie de l'Europe; et *Deſpréaux* a rétracté depuis ces éloges.

(25) Il écrit au roi: Sire, un homme comme moi qui a de la naiſſance, de l'eſprit et du courage.... J'ai de la naiſſance, et l'on dit que j'ai de l'eſprit pour faire eſtimer ce que je dis.

(26) L'abbé de *Chaulieu*, dans une épître au marquis de *la Fare*, connue dans le public ſous le titre du *Déiſte*, dit:

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides,
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confeſſeur, et parle d'un Dieu d'Iſraël.

Lorſqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète laſſante.

Voilà bien le confeſſeur. Dans une autre pièce ſur la Divinité, il dit:

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'exiſtence,
Ainſi l'on doit paſſer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'*aveugle deſtinée*.

Ces remarques ſont exactes, et M. de *Saint-Marc* s'eſt trompé en diſant dans ſon édition de *Chaulieu* qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ſes poëſies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue; mais les beautés de ſentiment et d'imagination qui y ſont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de *Chaulieu* mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'eſprit.

(27) Le marquis de *la Fare*, auteur des mémoires qui portent ſon nom, et de quelques pièces de poëſie qui reſpirent la douceur de ſes mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poëte. Il eſt mort en 1718. Ses poëſies ſont imprimées à la ſuite des œuvres de l'abbé de *Chaulieu*, ſon intime ami, avec une préface très-partiale et pleine de défauts.

(28) Le comte *Antoine Hamilton*, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu et de légéreté. Il était fort ſatirique.

(29) M. de *Saint-Aulaire*, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, feſait encore des chanſons aimables.

(30) *Deſpréaux* alla réciter ſes ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cotin* et quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(31) La fontaine Saint-Innocent; l'architecture eſt de *Leſcot*, abbé de Claigni, et les ſculptures de *Jean Gougeon*.

(32) C'eſt ce que *Bayle* lui-même écrivit au ſieur *des Maizeaux*.

(33) Terme dont *Corneille* ſe ſert dans une de ſes épîtres.

VARIANTES

DU TEMPLE DU GOUT.

(*a*) Premieres éditions :

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce *Mentor* qui gouverne aujourd'hui,
Juſte à la cour, humble dans ſa puiſſance,
Maître de tout, et plus maître de lui ;
Mais ce Neſtor, &c.

(*b*) Premières éditions :

Il eſt bon que vous obſerviez de près un Dieu que vous voulez ſervir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'eſt, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encenſez de trop loin,
Et nous allons prendre le ſoin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai ſon éminence de ſa bonté, et je lui dis : Monſeigneur, je ſuis extrêmement indiſcret, ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Et ſi, dans ſon malin vouloir,
Quelque critique veut ſavoir
En quels lieux, en quels coins du monde
Eſt bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me répliqua que le Temple était dans le pays des beaux arts, qu'il voulait abſolument que je l'y ſuiviſſe, et que je fiſſe ma relation avec

ſincérité ; que s'il arrivait qu'on ſe moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, et que je le rendrais bien, ſi je voulais. J'obéis, et nous partîmes.

(*c*) Edition de 1733 :

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux eſprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de ſottiſe et de vent,
En ſouriant d'une mine matoiſe,
Lui meſurait des livres à la toiſe ;
Car Monſeigneur eſt ſurtout fort ſavant.

(*d*) C'était un concert que l'on donnait dans une maiſon de campagne bizarrement ſituée, et bâtie de même. Le maître de la maiſon voyant de loin le carroſſe du cardinal, et ſachant que ſon éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de *Lulli*, de *Deſtouches* et de *Campra*, et l'aſſura qu'à ſon concert il n'y aurait point de muſique françaiſe. Le cardinal lui remontra en vain que la muſique italienne, la françaiſe et la latine étaient fort bonnes, chacune dans leur genre ; qu'il n'y a rien de ſi ridicule que de l'italien chanté à la françaiſe, ſi ce n'eſt peut-être le français chanté à l'italienne ; car, lui dit-il, avec ce ton de voix aimable, fait pour orner la raiſon :

La nature féconde, ingénieuſe et ſage, &c.

(*e*) C'eſt cela même, dit le cardinal ; mais puiſqu'il eſt queſtion de goût, défiez-vous un peu des rimes

redoublées : elles ont l'air de la facilité, elles soutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille ; mais il faut qu'elles disent quelque chose à l'esprit, sans quoi ce n'est plus qu'un abus de la rime ; c'est un arbre couvert de feuilles, qui n'aurait point de fruits. L'aimable *Chapelle* est tombé lui-même quelquefois dans ce défaut ; et plusieurs de ses petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, et du retour des mêmes sons

Qui chez Richelet étalées,
Et des esprits sages sifflées,
Bien souvent sans invention, &c.

(*f*) Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est pas que de faire connaître ce qu'il est. Je n'ose en faire une longue description, et épuiser les termes d'architecture : car c'est surtout en parlant du Temple du Goût qu'il ne faut pas ennuyer :

Dieu nous garde du verbiage
De monsieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail qui serait ici très-hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire :

Simple en était la noble architecture, &c.

(*g*) Là ne sont point reçus les petits-maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites

ſociétés, qui ont régné chez certaines femmes, et qui ſe ſont fait appeler grands-hommes, ſont tout ſurpris d'être refuſés : ils reſtent à la porte, et adreſſent en vain leurs plaintes à quelques ſeigneurs, ou ſoi-diſant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, et protecteurs ardens des eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits ſatiriques obſcurs qui, dans la démangeaiſon de ſe faire connaître, inſultent les auteurs connus ; qui font ſecrètement une mauvaiſe critique d'un bon ouvrage ; petits inſectes dont on ne ſoupçonne l'exiſtence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance ! mais à la honte de la littérature et de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réuſſit ; qui s'acharnent à le décrier et à le perdre ; qui vont dans les lieux publics, dans les maiſons des particuliers, dans les palais des princes, ſemer les rumeurs les plus fauſſes avec l'air de vérité, calomniateurs de profeſſion, monſtres ennemis des arts et de la ſociété. Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac*, et l'abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits, et pour les eſprits juſtes.

(*h*) Premières éditions :

On repouſſait plus fiérement ces hommes injuſtes et dangereux, ennemis de tout mérite, qui haïſſent

ſincérement ce qui réuſſit, de quelque nature qu'il puiſſe être. Leurs bouches diſtillent la médiſance et la calomnie. (*) ils diſent que Télémaque eſt un libelle contre *Louis XIV*, et Eſther une ſatire contre le miniſtère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

(*i*) Un fat leur applaudit, un méchant les appuie ;
Et le mérite en pleurs, perſécuté par eux,
Renonce en ſoupirant aux beaux arts qu'on décrie.

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac*, et l'abbé de *Rothelin :* ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits, et pour les eſprits juſtes. Leur fuite précipitée, &c.

(*k*) Edition de 1733.

Rouſſeau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple, mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau triſtement redire
Ses vers durement façonnés,
Hériſſés de traits de ſatire,
On lui ferma la porte au nez.

(*) On a fait réellement ces reproches à *Fénélon* et à *Racine*, dans de miſérables libelles que perſonne ne lit plus aujourd'hui, et auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

Rouſſeau ſe fâcha d'autant plus que la déeſſe avait raiſon : elle lui diſait des vérités ; il répondit par des injures, et lui cria :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Reſpect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et reſſemblez à l'œuf cuit dans ſa coque ;
Plus on l'échauffe, et plus il ſe durcit.

Il vomit pluſieurs de ſes nouvelles épigrammes qui ſont toutes dans ce goût. *La Motte* les entendit, il en rit, mais point trop fort, et avec diſcrétion. *Rouſſeau* furieux lui reprocha tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en ſa vie ; et cette diſpute aurait duré long-temps entr'eux ſi la critique ne leur avait impoſé ſilence, et ne leur avait dit : Ecoutez, vous *la Motte*, brûlez votre Iliade, vos tragédies, et toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables et de vos opéra ; prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de proſe dans leſquels vous avez preſque toujours raiſon, hors quand vous parlez de vous et de vos vers. Je vous demande ſurtout une demi-douzaine de vos fables, l'Europe galante ; avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rouſſeau*, brûlez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, ſonnets ; jurez de ne plus écrire, et venez vous mettre au-deſſus de *la Motte* en qualité de verſificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'eſprit et de raiſonnement, vous vous placerez fort au-deſſous de lui. *La Motte* fit la révérence, *Rouſſeau* tourna la bouche, et tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition, après ce vers :

En lui fermant la porte au nez,

on lisait :

Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain qu'il hait par représailles. Il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon ;
J'eus comme lui quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime est le seul Dieu qui m'aime :
Connaissez-moi, je suis toujours le même.
Voici des vers contre l'abbé Bignon ; (*)
J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Versailles ;
J'ai rétracté l'éloge de Noailles. (**)

(*) Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les œuvres de *Rousseau* une mauvaise épigramme contre M. l'abbé *Bignon*, qui est regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des lettres. *Rousseau* a tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu si respectable ; et voici comme il définit ce sage prélat, bibliothécaire du roi :

C'est celui qui sous Apollon
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré vallon.

(**) Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de *Noailles*, où il avait dit :

Oh, qu'il chansonne bien !
Serait-ce point Apollon Delphien ?
Venez, voyez : tant a beau le corsage, &c.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de *Noailles* qui songeait à lui faire avoir un emploi, ce seigneur lui retira sa protection. *Rousseau* étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula : *la Palinodie*, ouvrage généralement méprisé.

Du dieu Pluton liſez le jugement, (*)
Où j'ai *ſangle* Meſſieurs du parlement.
O vous, critique, ô vous, déeſſe utile,
C'était par vous que j'étais inſpiré :
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous deſormais pour aſile.

La critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, et parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la critique :
Je ſuis juſte, et ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon :
Par arrêt ta muſe eſt bannie
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.

(*) *Le jugement de Pluton*, allégorie de *Rouſſeau*, dans laquelle il ſe répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au banniſſement. Cette pièce eſt d'un ſtyle dur et rebutant. Il y a encore je ne ſais quelle épigramme de lui ſur cet auguſte corps.

Si de Noé l'un des enfans maudit
De ſon ſeigneur perdit la ſauve-garde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris ſon père en poſture gaillarde :
Mais c'eſt qu'ayant fait cacher ſa guimbarde
Au fond de l'arche, en guiſe de relais,
Il en tira cette eſpèce bâtarde,
Qu'on nomme gens de robe et de palais.

Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien mieux punie ;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie ,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la fureur et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.
O vous , Meſſieurs les beaux eſprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne ,
Et que dans vos galans écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne ,
Faites tous vos vers à Paris ,
Et n'allez point en Allemagne.

(*l*) Premières éditions :

Ah, bon Dieu ! s'écria la critique, quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri ſi ſingulier. Quel fut ſon étonnement quand tout le monde lui dit que c'était *Rouſſeau !* elle lui ferma la porte au plus vîte. Le rimeur déſeſpéré lui criait dans ſon ſtyle marotique :

Eh ! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai près de vous mérité d'être admis :
Reconnaiſſez mon humeur, et mon ſtyle ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous , Critique ! ô vous , Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré ;
En tout pays , en tout temps abhorré ,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

A ces paroles la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de juge, et parla ainſi au cynique :

Rouſſeau, tu m'as trop méconnue ;
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préſidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inſpire,
Quand ton eſprit n'eſt poſſédé
Que du démon de la ſatire.

Ah, bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! on lui dit que c'était *Rouſſeau*, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ſes méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain qu'il hait par repréſaille ; il s'écriait en rougiſſant :

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon :
J'eus comme lui quelque peu de guignon :
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même ;
Voici des vers contre l'abbé Bignon. (*)
O vous, Critique ! ô vous, Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

(*) Conſeiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, et protecteur des ſciences. *Rouſſeau* avait fait contre lui quelques mauvais vers.

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, et parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique ;
Je ſuis juſte, et ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta muſe eſt bannie (*)
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie ;
Il t'ôta le peu de genie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faibleſſe et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

(*m*) Dans les premières éditions il y avait :

C'était le ſage Fontenelle.

(*) *Rouſſeau* fut condamné à l'amende honorable, et au banniſſement perpétuel, pour des couplets infames faits contre ſes amis, et dont il accuſa M. *Saurin* de l'académie des ſciences d'être l'auteur. Le factum de *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit; celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre d'eſprit et d'éloquence. *Rouſſeau* banni de France s'eſt brouillé avec tous ſes protecteurs, et a continué de déclamer inutilement contre ceux qui feſaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme MM. de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Deſtouches*, *Dubos*, &c. &c.

(*n*) Edition de 1733.

A l'égard de *Lucrèce*, il fut embarraſſé en voyant ſon ennemi ; il le regarda d'un œil un peu fâché, ſurtout quand il vit combien il eſt aimable, et comme il paraît fait pour avoir raiſon.

Son rival charmant lui parla
Avec ſa grâce naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle :
Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature :
Mais ne me pouſſez point à bout ;
Que votre muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces meſſieurs n'argumentèrent donc point, et épargnèrent une diſpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs et les Latins qui étaient là, et qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des Français.

La Critique m'aperçut : Ah ! ah ! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement : Dangereuſe déeſſe, je ne ſuis ici que parce que ces meſſieurs l'ont voulu : je n'aurais jamais oſé y venir ſeul. Je veux bien, dit-elle, vous y ſouffrir à leur conſidération ; mais tâchez de profiter de tout ce qui ſe fait ici.

Surtout gardez-vous bien de rire
Des auteurs que vous avez vus ;
Cent petits rivaux inconnus
Crîraient bientôt à la ſatire.
Corrigez-vous ſans les inſtruire ;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraiſemblance à Zaïre ;
Et croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire. (*)

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage ; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctète :* je m'eſquivai, &c.

Après, *il n'eſt ici queſtion que des Français*, on liſait dans une autre édition :

Cependant le cardinal et l'abbé étaient arrivés à l'autel du Dieu, et je m'y gliſſai ſous leur protection.

Je vis ce Dieu tout à mon aiſe ;
Je vis ces naïves beautés.
Ses élégantes propretés,
Ses atours n'ont rien qui ne plaiſe ;
Mais s'il eſt mis à la françaiſe,

(*) Tragédie repréſentée huit fois en 1720. On en trouve des fragmens à la ſuite de Mariamne dans les œuvres dramatiques.

Si

Si par nos mains il eſt orné,
Ce Dieu toujours eſt couronné
D'un diadème qu'au Parnaſſe, &c.

(o) Premières éditions :

Sur ſon front règne la ſageſſe,
Son air eſt tendre, ingénieux :
Les amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment et la fineſſe.
Le More à ſes autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lulli toute la tendreſſe ;
Légère et forte en ſa ſoupleſſe,
La vive Camargo (*) ſautait
A ces ſons brillans d'alégreſſe
Et de Rebel et de Mouret.
Le Couvreur (**) plus loin récitait
Avec cette grace divine
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur et le protecteur de tous les arts, raſſemblait autour de lui les connaiſſeurs. Tous félicitaient le cardinal de *Polignac* (***) ſur ce ſallon de

(*) Mlle *Camargo*, la première qui ait danſé comme un homme.

(**) *Adrienne le Couvreur*, la meilleure actrice qu'ait jamais eue, avant elle, la comédie françaiſe, pour le tragique ; et la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

(***) M. de *Polignac* ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maiſon de *Marius*, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à pluſieurs pieds ſous terre, un ſallon entier, avec pluſieurs ſtatues très-bien

Marius, qu'il a déterré dans Rome, et dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait ſouvent ſa vue ſur cette belle façade du Louvre, dont *Perrault* et *le Vau* ſe diſputent encore l'invention. Il ſoupirait de ce qu'un ſi beau monument périſſait ſans être achevé. Ah ! diſait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Verſailles un favori ſans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne et moderne ?

On voyait ſur un autel le plan du Luxembourg ; de ce portail ſi noble, auquel il manque une place, une égliſe et des admirateurs ; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance ; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, et auquel le nom vulgaire de *la porte Saint-Denis* ôte tout ſon mérite auprès de la plupart des Pariſiens. Cependant le Dieu s'amuſait à faire conſtruire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maiſons au dedans de l'hôtel de Laſſay, dont il a conſeillé lui-même la ſituation, les proportions et les embelliſſemens au maître aimable de cet édifice, et auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de

conſervées. Parmi ces ſtatues, il y en a dix qui font une ſuite complète, et qui repréſentent *Achille* déguiſé en fille à la cour de *Lycomède*, et reconnu par l'artifice d'*Ulyſſe*. Cette collection eſt unique dans l'Europe par la rareté et la beauté. A la mort du cardinal de *Polignac*, le roi de Pruſſe en fit l'acquiſition.

bons ſculpteurs ? c'eſt que les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes ſont ſouvent gênés par le terrain, et encore plus par le caprice du maître. En ſecond lieu, les ſculpteurs et les peintres, feſant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occaſions de ſe corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Pouſſin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Vateau ;* et même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent preſque tous pour de ſimples citoyens ; mais il faut être roi ou ſurintendant pour exercer le génie d'un *Manſard* ou d'un *Desbroſſes :* enfin, le ſuccès du peintre eſt dans le deſſin de ſon tableau ; celui du ſculpteur eſt dans ſon modèle en terre : le modèle de l'architecte, au contraire, eſt trompeur ; parce que le bâtiment, regardé enſuite à une plus grande diſtance, fait un effet tout différent, et que la perſpective aërienne en change les proportions ; en un mot, il en eſt ſouvent du plan en relief d'un édifice comme de la plupart des machines qui ne réuſſiſſent qu'en petit.

(*p*) Edition de 1733.

Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait,
Péliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant, avec molleſſe,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

(*q*) Edition de 1733.

C'eſt ce Dieu qu'implore et révère
Toute la troupe des acteurs
Qui repréſentent ſur la terre ;

Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux ſifflets bruyans du parterre.

C'eſt-là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le ſouvenir règne encor ſur la ſcène,
Et dans tous les eſprits, et ſurtout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur ſans melange enivra tous mes ſens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!
Car il faut le redire à la race future,
Si les ſaintes fureurs d'un préjugé cruel
Vous ont pu dans Paris priver de ſépulture,
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides diſaient qu'ils ne pouvaient en conſcience donner à une actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de juſtice pour me déſapprouver.

(*r*) On y examine ſi les arts ſe plaiſent mieux dans une monarchie que dans une république ; ſi l'on peut ſe paſſer aujourd'hui du ſecours des anciens ; ſi les livres ne ſont point trop multipliés ; ſi la comédie et la tragédie ne ſont point épuiſées. On examine quelle eſt la vraie différence entre l'homme de talent, et l'homme d'eſprit, entre le critique et le ſatirique, entre l'imitateur et le plagiaire.

Quelquefois même on laiſſe parler long-temps la même perſonne ; mais ce cas arrive très-rarement ; heureuſement pour moi, on ſe raſſemblait en ce moment autour de la fameuſe *Ninon Lenclos*.

Ninon, cet objet ſi vanté,
Qui ſi long-temps ſut faire uſage
De ſon eſprit, de ſa beauté,
Et du talent d'être volage,
Feſait alors, avec gaîté,
A ce charmant aréopage,
Un diſcours ſur la volupté.
Dans cet art elle était maîtreſſe;
L'auditoire était enchanté,
Et tout reſpirait la tendreſſe.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté;
Mais, hélas! ils ſont d'une eſpèce
Qui leur ôte la liberté
Et les condamne à la ſageſſe.

Ils me laiſſèrent entendre le ſermon de *Ninon*. Je courus enſuite vers la *le Couvreur*, et mes conducteurs s'amuſèrent à parler de littérature avec quelques jéſuites qu'ils rencontrèrent. Un janſéniſte dira que les jéſuites ſe fourrent par-tout; mais la vérité eſt que de tous les religieux les jéſuites ſont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, et qu'ils ont toujours réuſſi dans l'éloquence et dans la poëſie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Deſpréaux*, et qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales ſont la plus ingénieuſe, auſſi bien que la plus cruelle, et en quelques endroits la plus injuſte ſatire qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable, mais croirait-on que *Colbert* y eſt mieux traité que le cardinal de *Richelieu*?

C'eſt que *Colbert* protégea tous les beaux arts ſans être jaloux des artiſtes ; et qu'il ne favoriſa que de grands hommes ; car il ſe dégoûta bien vîte de *Chapelain*, et encouragea *Deſpréaux*. Le cardinal de *Richelieu*, au contraire, fut jaloux du grand *Corneille ;* et au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais avec *Chapelain*, *Deſmarets*, et *Colletet*. (*) Je m'aperçus même que ce grand miniſtre était moins gracieuſement accueilli par le Dieu du Goût, qu'un certain duc ſon neveu, qui vient très-ſouvent dans le Temple. Les connaiſſeurs en belles-lettres diſent pour raiſon :

Que dans ce charmant ſanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère ;
L'autorité du miniſtère,

(*) Non-ſeulement le cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropria un mauvais prologue de ce *Chapelain ;* c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique, intitulé *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la ſalle du palais royal pour repréſenter la tragédie de Mirame, dont il avait donné le ſujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il ſe ſervait de *Deſmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour compoſer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand *Corneille* dans cette troupe ; mais le mérite de *Corneille* ſe trouva incompatible avec ces poëtes, et il fut auſſitôt exclus. Ce cardinal avait ſi peu de goût qu'il récompenſa ces vers impertinens de *Colletet :*

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait ſeulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

L'éclat, l'intrigue, et le crédit
Ne fauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoutent que ſon éminence (*) fit jadis l'amour en vrai pédant, et que ſon neveu s'y prend d'une manière aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitants qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage.

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter et d'écrire ils ont été capables;
Mais pour être en ce temple, et pour y réuſſir,
Qu'ont-ils fait? ils étaient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux et les artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable *la Faye :* heureux qui pourrait, comme lui, paſſer les dernières années de ſa vie, tantôt compoſant des vers aiſés, et pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres ſans envie et ſans mépris; ouvrant ſon cabinet à tous les arts, et ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui reſſembler dans l'uſage de leur fortune! mais le goût leur manque, ils jouiſſent inſipidement, ils ne ſavent qu'être riches.

(*) Le cardinal de *Richelieu* fit ſoutenir des thèſes ſur l'*amour* chez ſa nièce la ducheſſe d'*Aiguillon :* il y avait un préſident, un répondant et des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèſes chez un curieux : elles ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les thèſes de collége; la première poſition eſt qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

Devant le Dieu eſt un grand autel, où les *Muſes* viennent préſenter tour-à-tour des livres, des deſſins, et des ornemens de toute eſpèce : on y voyait tous les opéra de *Lulli*, et pluſieurs opéra de *Deſtouches* et de *Campra*. Le Dieu eût déſiré quelquefois, dans *Deſtouches*, une muſique plus forte ; ſouvent dans *Campra*, un récitatif mieux déclamé ; et de temps en temps, dans *Lulli*, quelques airs moins froids. Tantôt les Muſes, tantôt les *Péliſſiers*, tantôt les *le Mores* chantent ces opéra charmans. Le Temple réſonne de leurs voix touchantes : tout ce qui eſt dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le feraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs et leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques ſons, et ſifflent pour ſe venger.

Le deſſin de Verſailles ſe trouve à la vérité ſur l'autel : mais il eſt accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés, et très-cachés dans les boſquets de Verſailles ſoient tranſportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choſes que le Dieu aime davantage, c'eſt un recueil d'Eſtampes d'après les plus grands maîtres ; entrepriſe utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe

des

des beautés qui périraient ſans le ſecours de la gravure, et qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préſide à ce deſſin :
Il conduit le docte burin
De la gravure ſcrupuleuſe,
Qui, d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain,
Du Carache la touche heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amuſait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait, il joignait l'architecture extérieure du château de Maiſons avec le dedans de l'hôtel de Laſſay, lequel par ſa ſituation, ſes proportions, et ſes embelliſſemens, eſt digne du maître aimable qui l'occupe, et qui lui-même a conduit l'ouvrage.

(*s*) Permettez que je continue mes petites obſervations, répondit le père *Bouhours*. Ce ſont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne ſervent de règles aux petits écrivains. Ce ſont les défauts du *Pouſſin*, et de *le Sueur*, qu'il faut relever, et non ceux de *Rouet*, et de *Vignon ;* et dès que votre Anti-Lucrèce ſera imprimé, ſoyez ſûr de ma critique.

Hé bien ; examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune duc qui revenait du ſermon de *Ninon*, et qui en paraiſſait tout pénétré : pour moi, je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Cet homme que *Ninon* avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui, d'un eſprit vif, aimable, et facile,
D'un vol toujours brillant, ſut paſſer tour à tour
Du temple des Beaux Arts au temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſile.

Des mains des Grâces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encore mieux reçu dans le Temple du Goût, que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les beaux arts en France de la même main dont il abaiſſa ou perdit tous ſes ennemis. Ce terrible miniſtre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours, et de la ſienne, eſt redouté juſque dans le Temple du Goût, dont il eſt reſtaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret*, et *Deſmarets*, avec leſquels il feſait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : c'eſt donc ici comme ailleurs, et l'inclination l'emporte par-tout ſur les bienfaits ! alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir, conſerver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,
C'eſt ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

(*t*) Edition de 1733.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuſe, c'était de voir avec quelle heureuſe agilité l'eſprit ſe promène ſur différens plaiſirs, en parcourant de ſuite les arts, et careſſant tant de beautés diverſes.

On y paſſe facilement
De la muſique à la peinture,
De la phyſique au ſentiment,
Du tragique au ſimple agrément,
De la danſe à l'architecture.
Tel Homère peignait ſes dieux,
Planant ſur la terre et ſur l'onde;
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'elançant du centre des cieux
Juſqu'au bout de l'axe du monde.

Auſſi ſerais-je trop long, ſi je diſais tout ce que je vis dans ce Temple. Grâce au ſiècle de *Louis XIV*, une foule de grands-hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau ſiècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté, diſait ce miniſtre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que *Louis XIV* eût employé aux embelliſſemens néceſſaires de ſa capitale les tréſors enſevelis dans Verſailles, et prodigués pour forcer la nature. Si j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu ſurpaſſer Rome en magnificence, et en bon goût, comme il le ſurpaſſe en grandeur: ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai ſeulement imaginé; alors le royaume ſera rempli des monumens de tous les beaux-arts. Déjà les grands chemins qui conduiſent à la capitale ſont des promenades délicieuſes, ombragées de grands arbres, l'eſpace de pluſieurs milles, et ornées

même de (*) fontaines et de ſtatues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques ; les ſalles (**) de vos ſpectacles ſeront dignes des ouvrages immortels qu'on y repréſente ; de nouvelles places, et des marchés publics, conſtruits ſous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux ſeront diſtribuées dans toutes les maiſons comme à Londres ; les inſcriptions de *Santeuil* ne ſeront plus la ſeule choſe que l'on admirera dans vos fontaines ; la ſculpture étalera par-tout ſes beautés (***) durables, et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe et le goût de ſes conducteurs : ainſi parlait ce grand miniſtre.

(*) Sur le chemin de Juviſi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands baſſins. Des deux côtés du chemin ſont deux morceaux de ſculpture ; l'un eſt de *Couſtou*, et eſt fort eſtimé : il eſt triſte que ſon ouvrage ne ſoit pas de marbre, mais ſeulement de pierre.

(**) Les ſalles de tous les ſpectacles de Paris ſont ſans magnificence, ſans goût, ſans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs et pour les ſpectateurs : ce n'eſt qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(***) C'était en effet le deſſein de ce grand-homme. Un de ſes projets était de faire une grande place à l'hôtel de Soiſſons ; on aurait creuſé au milieu de la place un vaſte baſſin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs. Du milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un rocher ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baſſin, et qui de là ſe ſerait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce deſſein fut oublié avec M. *Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur français n'eût été ému à de tels diſcours ? On finit par donner de juſtes éloges, et par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le magiſtrat (*) de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

Enfin après une converſation utile, dans laquelle on louait avec juſtice ce que nous avons ; et dans laquelle on regrettait, avec non moins de juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer. J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie ;
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux eſprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me feſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes lois et mon culte
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ſes complimens à un jeune prince, qu'il aime tendrement ; et s'échauffant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme, que ce Dieu ne

(*) M. *Turgot*, préſident au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer juſqu'au pont de l'Ile, et joindre l'Ile au reſte de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs et à notre gloire.

dédaigne pas quelquefois, mais qu'il fait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours Clermont (*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi ;
Lui, sa sœur, les amours et moi
Nous sommes de même origine.
Conti, fachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi bien qu'au dieu de l'Amour.
J'aimai jadis votre grand'père ;
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros suivez l'exemple ;
Que vos beaux jours me soient soumis :
Croyez-moi, venez dans ce temple
Où peu de princes sont admis.
Vous, noble jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que dans ces fortunés loisirs,
L'esprit et la délicatesse,
Nouveaux guides de la jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie et Melpomène (**)

(*) M. le comte de *Clermont*, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes qui s'assemblent chez lui, et il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

(**) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies et des comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement qui demande beaucoup de soin et d'attention ; il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grâce au corps et à l'esprit, il

Vous ſuivre en ſecret quelquefois ,
Et quitter Gauſſin et Dufreſne
Pour venir entendre vos voix ,
Et vous applaudir ſur la ſcène.
Que des muſes à vos genoux
Les lauriers à jamais fleuriſſent ;
Que ces arbres s'enorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythère :
Braſſac , (*) chantez ; gravez , Cailus ; (**)
Ne craignez point , jeune Surgère , (***)
D'employer des ſoins aſſidus
Aux beaux vers que vous ſavez faire ;

contribue au talent de la parole , il retire les jeunes gens de la débauche , en les accoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

(*) M. le chevalier de *Braſſac* non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un opéra , mais il a le courage de le faire jouer , et de donner cet exemple à la jeune nobleſſe françaiſe. Il y a déjà long-temps que les Italiens , qui ont été nos maîtres en tout , ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis *Maffei* vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron d'*Aſtorga* , et le prélat qui eſt aujourd'hui archevêque de Piſe , ont fait pluſieurs opéra fort eſtimés.

(**) M. le comte de *Cailus* eſt célèbre par ſon goût pour les arts , et par la faveur qu'il donne à tous les bons artiſtes ; il grave lui-même , et met une expreſſion ſingulière dans ſes deſſins. Les cabinets des curieux ſont pleins de ſes eſtampes. M. de *Saint-Maurice* , officier des gardes , grave auſſi , et ſe ſert avec avantage du burin : il a fait une eſtampe d'après *le Nain* , qui eſt un chef-d'œuvre.

(***) M. de *la Rochefoucauld* , marquis de Surgère , a fait une comédie intitulée l'*Ecole du monde*. Cette pièce eſt ſans contredit bien écrite , et pleine de traits que le célèbre duc de *la Rochefoucauld* , auteur des *Maximes* , aurait approuvés.

Et que tous les ſots confondus
A la cour et ſur la frontière,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge, et qu'on dégénère
En ſuivant Minerve et Phébus.

Dans les premières éditions, mais poſtérieures à 1733, on liſait :

Et vous applaudir ſur la ſcène.
Braſſac, ſois toujours mon ſoutien ;
Sous tes doigts j'accordai ta lyre :
De l'Amour tu chantes l'empire,
Et tu compoſes dans le mien.
Cailus, tous les arts te chériſſent ;
Je conduis tes brillans deſſins,
Et les Raphaëls s'applaudiſſent
De ſe voir gravé par tes mains.
Ne craignez point, jeune Surgère, &c.

LE TEMPLE
DE
L'AMITIE.

LE TEMPLE
DE
L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux, de la cour ignoré,
S'élève un Temple, où l'art et ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges;
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple et fait pour les Dieux.

De bons gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pilade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.

Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée,

Car la Diſcorde eſt toujours avec eux :
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux. (*a*)

A ſes côtés ſa fidelle interprète,
La Vérité, charitable et diſcrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter :
Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'eſtime et de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure :
L'hiſtoire eſt courte, et le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.

Or des humains quelle eſt donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie ;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidelle ;
Ainſi qu'on voit devers l'Etat romain
Des indévots chapelet à la main. (*b*)

De leur propos la Déeſſe en colère
Voulut enfin que ſes mignons chéris,

Si contens d'elle, et ſi ſûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir en ſon ſacré pourpris ;
Fixa le jour, et promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, ſincère,
Tendre comme elle, et digne d'être admis,
S'il ſe pouvait, au rang des vrais amis.

Au jour nommé, viennent d'un vol rapide
Tous nos Français, que la nouveauté guide :
Un peuple immenſe inonde le parvis.
Le Temple s'ouvre : on vit d'abord paraître
Deux courtiſans par l'intérêt unis ;
Par l'Amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courrier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poſte d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-ſeigneur.
Nos deux amis poliment ſe quittèrent,
Déeſſe, et prix, et Temple abandonnèrent,
Chacun des deux en ſon ame jurant
D'anéantir ſon très-cher concurrent.

Quatre dévots à la mine diſcrète,
Dos en arcade, et miſſel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tout brûlant de l'amour du prochain,
Pſalmodiaient, et bâillaient en chemin ;
L'un riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,

Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion. (c)
On confeſſa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau bénite,
Dûment leſté par le curé du lieu,
Pour ſon voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus*, en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, et vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,
Les yeux baiſſés, va chez le cardinal (*)
De janſéniſme accuſer ſon confrère.

Gais et brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'Amitié l'autel enſanglantèrent:
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Chloé, qui dès leur tendre enfance

(*) Le cardinal de *Fleuri*.

Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant :
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine !
Liſe et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine. (*d*)

Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour !
Que fait ici cette triſte déeſſe ?
Tout y languit : je n'y vois point l'Amour.
Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent ;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU ſait alors où ma Zaïre alla. (*e*)

De l'Amitié le prix fut laiſſé là ;
Et la déeſſe en tous lieux célébrée,
Jamais connue et toujours déſirée,
Gela de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

Mon cœur, ami charmant et ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

FIN.

VARIANTES

VARIANTES

SUR LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

(*a*) *CES noms ſont beaux, mais ils ſont dans les fables.*
La déité de ce petit ſéjour,
Reine ſans faſte, et femme ſans intrigue,
Divinité ſans prêtres et ſans brigue,
Eſt peu fêtée au milieu de ſa cour.
A ſes côtés, &c.

(*b*) *En la fuyant, chacun s'y dit fidelle.*
Froid par dégoût, amant par vanité,
Chacun prétend en être bien traité.
De leurs propos, &c.

(*c*) *Au menton court, au col apoplectique*,
Sur le chemin de Conflans à Caillon, (*)
Fut pris en bref d'une indigeſtion.

(*d*) *Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.*
Elles s'aimaient, hélas! ſi tendrement.
Nos deux beautés en public s'embraſsèrent :
Un jeune amant paſſa dans le moment,
Liſe et Chloé pour lui ſe décoiffèrent.

Une autre édition porte :

Mais Richelieu paſſa dans le moment,
Liſe et Chloé, &c.

(*) Maiſons de campagne des archevêques de Paris et de Rouen. Ces deux prélats étaient alors des gourmands célèbres.

(*e*) Enfin Thémire à ſon tour y parut,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe ;
Mais l'Amitié ſoudain la reconnut.
Allez, allez, vous vous trompez, dit-elle,
Ce n'eſt pas moi qu'il vous faut aujo rd'hui ;
C'était l'Amour que vous cherchiez, ma belle :
Gardez-vous bien de me prendre pour lui.
L'autre deux fois ne ſe le fit redire;
Le dieu d'Amour eſt celui de Thémire :
Elle partit, aucun ne demeura.
De l'Amitié le prix fut laiſſé là, &c.

SUR

LES EVENEMENS

DE L'ANNÉE 1744.

SUR LES EVENEMENS

DE L'ANNÉE 1744.

Quoi, verrai-je toujours des ſottiſes en France ?
Diſait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du paſſé profond admirateur,
Du préſent qu'il ignore eſt l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu, qui s'obſtine à défendre
Les débris dangereux du trône des céſars,
Contre l'or des Anglais et le fer des houſſards !
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'eſcalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers Nice un roi victorieux,
Sur ces ſommets glacés dont le front touche aux cieux !
Pour franchir ces amas de neiges éternelles ;
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ſes ailes ?
A-t-il reçu du moins dans ſon deſſein fatal,
Pour briſer les rochers, le ſecret d'Annibal ?

Il parle et Conti vole. Une ardente jeuneſſe
Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleſſe,
Se précipite en foule autour de ſon héros :
Du Var qui s'épouvante on traverſe les flots ;
De torrens en rochers, de montagne en abyme,
Des Alpes en courroux on aſſiége la cime ;

On y brave la foudre ; on voit de tous côtés,
Et la nature et l'art, et l'ennemi domptés.
Conti qu'on cenſurait, et que l'univers loue,
Eſt un autre Annibal qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez ?
Avec Nice et Démont vous voilà terraſſés.

Mais tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête, et craint de le troubler.
Miniſtres, généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du conſeil au danger, leur prince et leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils ;
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la ſatire,
Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au palais royal Ypre, Furne et Menin.

Ainſi lorſqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir la ſcène,
En dépit des ſifflets de cent auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains :
Ainſi, malgré Buffi, ſes chanſons et ſa haine,
Nos aïeux admiraient Luxembourg et Turenne.
Le Français quelquefois eſt léger et moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits ſur ſon cœur : (*a*)

Son œil perçant et juſte eſt prompt à le connaître ;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon maître.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé, quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains, miniſtres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au ſortir des combats :
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes ;
L'univers éploré reſſentit moins d'alarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'Antonin mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur et de joie,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploie.
Paris n'a jamais vu de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, et tant de mauvais vers. (*b*)

Autrefois, ô grand Roi, les filles de mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce temps ſi chéri !
L'éclat du trône augmente, et le nôtre eſt flétri.
O ma proſe et mes vers, gardez-vous de paraître ;
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros et ſon maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité.
Nous nous trompons beaucoup ; un roi juſte et qu'on aime
Va ſans nous à la gloire, et doit tout à lui-même.

Chaque âge le bénit; le vieillard expirant
De ce prince, à ſon fils, fait l'éloge en pleurant;
Le fils éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiècles à venir.

Si pourtant, ô grand Roi, quelqu'eſprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flatter, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, ſéduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie:
Peut-être d'un regard le Parnaſſe excité,
De ſon luſtre terni reprendrait la beauté. (*c*)
L'œil du maître peut tout; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous la dent de l'envie;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent, dans la foule ignoré.
Un roi qui ſait régner nous fait ce que nous ſommes:
Les regards d'un héros produiſent les grands-hommes.

VARIANTES

VARIANTES.

(*a*) IL l'encourage, il l'aime, il en eſt idolâtre;
Et le premier acteur de ce vaſte theâtre,
Le roi le plus auguſte et le plus vertueux
Eſt de tous les humains le plus cher à nos yeux.
Nous l'avons bien prouvé, *&c.*

(*b*) Avec ſi peu d'eſprit et tant de méchans vers.
Vos ſujets, ô grand Roi, ſont de mauvais poëtes;
Et quand pour vous louer, embouchant nos trompettes,
Nous allons aſſourdir notre ſacré vallon
Par ce fratras de vers *approuvés* CREBILLON;
Quand ſur votre ſanté nous nous tuons d'écrire,
Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!
Cependant nous avons la noble vanité, *&c.*

(*c*) Ses lauriers renaîtraient dans ſes vallons ſtériles;
Louis fit des Boileaux, Auguſte des Virgiles.
Grand Roi, d'un tel honneur daignez être jaloux,
Et formez des eſprits qui ſoient dignes de vous.

POEME

DE

FONTENOI.

AU ROI

LOUIS XV.

Diſce, puer, virtutem ex me. Æneid. lib. XII.

SIRE,

JE n'avais oſé dédier à votre Majeſté les premiers eſſais de cet ouvrage ; je craignais ſurtout de déplaire au plus modeſte des vainqueurs : mais, Sire, ce n'eſt point ici un panégyrique, c'eſt une peinture fidelle d'une partie de la journée la plus glorieuſe depuis la bataille de Bovines ; ce ſont les ſentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés ; c'eſt un poëme ſans exagération, et de grandes vérités ſans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de votre Majeſté fera paſſer cette faible eſquiſſe à la poſtérité, comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre préſence à l'exemple des vôtres.

Daignez, Sire, ajouter à la bonté que votre Majeſté a eue de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds reſpects d'un de vos moindres ſujets, et du plus zélé de vos admirateurs. *V.*

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LE public ſait que cet ouvrage, compoſé d'abord avec la rapidité que le zèle inſpire, reçut des accroiſſemens à chaque édition qu'on en feſait. Toutes les circonſtances de la victoire de Fontenoi, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées; et ce qui n'était d'abord qu'une pièce de cent vers, eſt devenu un poëme qui en contient plus de trois cents cinquante : mais on y a gardé toujours le même ordre, qui conſiſte dans la préparation, dans l'action et dans ce qui la termine ; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était compoſée l'armée ennemie, et en ſpécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont *Louis XV* a triomphé ; par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois briſé *le joug de l'Autriche cruelle*, il eſt clair que c'eſt de l'Autriche alors cruelle envers eux que l'on

parle ; car aſſurément elle ne l'eſt pas aujourd'hui pour les Etats généraux ; et d'ailleurs la reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la maiſon d'*Autriche*, ſait combien les Français reſpectent ſa perſonne et ſes vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on dit des Anglais, *et la férocité le cède à la vertu*, on a eu ſoin d'avertir en notes, dans toutes les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que ſur le ſoldat.

En effet, il eſt très-véritable que, lorſque la colonne anglaiſe déborda Fontenoi, pluſieurs ſoldats de cette nation crièrent *no quarter*, point de quartier : on ſait encore que quand M. de *Sechelles* ſeconda les intentions du roi avec une prévoyance ſi ſingulière, et qu'il fit préparer autant de ſecours pour les priſonniers ennemis bleſſés que pour nos troupes, quelques fantaſſins anglais s'acharnèrent encore contre nos ſoldats, dans les chariots mêmes où l'on tranſportait les vainqueurs et les vaincus bleſſés. Les officiers, qui ont par-tout à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont auſſi la même généroſité ; mais il y a des pays où le peuple, abandonné à lui-même, eſt plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins

loué la valeur et la conduite de cette nation, et ſurtout on n'a cité le nom de M. le duc de *Cumberland* qu'avec l'éloge que ſa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu perſuader au public que l'illuſtre *Addiſſon*, dans ſon poëme de la campagne de Hochſtet, avait parlé plus honorablement de la maiſon du roi que l'auteur même du poëme de Fontenoi : ce reproche a été cauſe qu'on a cherché l'ouvrage de M. *Addiſſon* à la bibliothèque de ſa majeſté, et on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges ; c'eſt vers le trois centième vers. On ne les répétera point, et il eſt bien inutile d'y répondre ; la maiſon du roi leur a répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand poëte et à un grand philoſophe très-éclairé, tel que M. *Addiſſon*, les éloges qu'il mérite ; mais il en mériterait davantage, et il aurait plus honoré la philoſophie et la poëſie, s'il avait plus ménagé, dans ſon poëme, des têtes couronnées qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, et s'il avait ſongé que les louanges données aux vaincus ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que

quand M. *Addiſſon* fut ſecrétaire d'Etat, le miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité; on a ſongé, en célébrant une bataille, à inſpirer des ſentimens de bienfeſance: malheur à celui qui ne pourrait ſe plaire qu'aux peintures de la deſtruction, et aux images des malheurs des hommes!

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne ſe trouvent point dans les autres parties du monde; ils ſont plus liés entre eux, ils ont des lois qui leur ſont communes; toutes les maiſons des ſouverains ſont alliées; leurs ſujets voyagent continuellement et entretiennent une liaiſon réciproque. Les Européans chrétiens ſont ce qu'étaient les Grecs, ils ſe font la guerre entre eux; mais ils conſervent dans ces diſſentions tant de bienféance, et d'ordinaire de politeſſe, que ſouvent un français, un anglais, un allemand qui ſe rencontrent, paraiſſent être nés dans la même ville. Il eſt vrai que les Lacédémoniens et les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes; mais enfin toutes les nations de la Grèce ſe regardaient comme des alliées qui ne

ſe feſaient la guerre que dans l'eſpérance certaine d'avoir la paix : ils inſultaient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'eſt ſur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du roi, et non de la honte des nations dont il a triomphé : on ſerait fâché d'avoir écrit contre elles avec autant d'aigreur que quelques français en ont mis dans leurs ſatires contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes ; mais la jalouſie d'auteur à auteur eſt beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suiſſes qu'ils ſont *nos antiques amis et nos concitoyens*, parce qu'ils le ſont depuis deux cents cinquante ans. On a dit que les étrangers qui ſervent dans nos armées ont ſuivi l'exemple de la maiſon du roi et de nos autres troupes, parce qu'en effet c'eſt toujours à la nation qui combat pour ſon prince à donner cet exemple, et que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation françaiſe la gloire de la valeur et de la politeſſe. On a oſé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger, qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général, né en Saxe,

d'avoir l'air français. Il eſt bien queſtion ici d'air et de bonne grâce : quel eſt l'homme qui ne voit évidemment que ce vers ſignifie que le général étranger eſt auſſi attaché au roi que s'il était né ſon ſujet ?

Cette critique eſt auſſi judicieuſe que celle de quelques perſonnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereuſement malade, lorſqu'en effet ſon courage lui fit oublier l'état douloureux où il était réduit, et le fit triompher de la faibleſſe de ſon corps ainſi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienſéance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidellement ce qui était venu à ſa connaiſſance ; et ſon ſeul regret eſt de n'avoir pu, dans un ſi court eſpace de temps, et dans une joie de ſi peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvait dire tout ; mais du moins ce qu'il a dit eſt vrai : la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé ſur la gloire du roi et ſur celle de la nation.

Le plaiſir de dire la vérité l'occupait ſi entièrement, que ce ne fut qu'après ſix éditions qu'il envoya ſon ouvrage à la plupart de ceux qui y ſont célébrés.

Tous ceux qui ſont nommés n'ont pas eu les occaſions de ſe ſignaler également : celui qui, à la tête de ſon régiment, attendait l'ordre de marcher n'a pu rendre le même ſervice qu'un lieutenant-général qui était à portée de conſeiller de fondre ſur la colonne anglaiſe, et qui partit pour la charger avec la maiſon du roi. Mais ſi la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié : tel eſt loué en général ſur ſa valeur, tel autre ſur un ſervice rendu ; on a parlé des bleſſures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une juſtice que rendit le célèbre M. *Deſpréaux* à ceux qui avaient été de l'expédition du paſſage du Rhin : il cite près de vingt noms ; il y en a ici plus de ſoixante ; et on en trouverait quatre fois davantage, ſi la nature de l'ouvrage le comportait.

Il ſerait bien étrange qu'il eût été permis à *Homère*, à *Virgile*, au *Taſſe*, de décrire les bleſſures de mille guerriers imaginaires, et

qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur ſang, et parmi leſquels il y en a pluſieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, et qui lui ont laiſſé de ſincères regrets.

L'attention ſcrupuleuſe qu'on a apportée dans cette édition doit ſervir de garant de tous les faits qui ſont énoncés dans le poëme : il n'en eſt aucun qui ne doive être cher à la nation et à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'eſt touché ſenſiblement en liſant le nom de ſon fils, de ſon frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleſſé, ou expoſé dans cette bataille qui ſera célèbre à jamais; en liſant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, et que ſa majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié, que parce qu'elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu et vaincu ſous ſes ordres ?

C'eſt donc moins en poëte qu'en bon citoyen qu'on a travaillé : on n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, ſurtout dans la première chaleur du public, et dans un temps où l'Europe n'était occupée

que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand, ou moins intéreſſant, ou qui, placé plus loin de nous, laiſſe l'eſprit plus tranquille: ainſi, lorſque *Deſpréaux* s'égaya dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, c'était trois mois après l'action; et cette action, toute brillante qu'elle fut, n'eſt à comparer, ni pour l'importance, ni pour le danger, à une bataille rangée, gagnée ſur un ennemi habile, intrépide, et ſupérieur en nombre, par un roi expoſé, ainſi que ſon fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'eſt qu'après s'être laiſſé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont ſi bien ſervi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'eſt permis d'inférer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel ſujet, ſi on voulait les prodiguer; et on ne dit ici en proſe que ce que M. *Addiſſon* lui-même a dit en vers dans ſon fameux poëme de la campagne de Hochſtet.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troie, faire apporter par *Vénus* à *Enée*

des armes que *Vulcain* a forgées, et qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre ſon épée par une divinité, pour la plonger dans le ſein de ſon ennemi. Tout le conſeil des dieux peut s'aſſembler, tout l'enfer peut ſe déchaîner, *Alecton* peut enivrer tous les eſprits des venins de ſa rage; mais ni notre ſiècle, ni un événement ſi récent, ni un ouvrage ſi court ne permettent guère ces peintures devenues les lieux communs de la poëſie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré, de faire parler ſon cœur plus que ſon imagination, et l'auteur avoue qu'il s'eſt plus attendri en diſant :

Tu meurs, jeune Craon, que le ciel moins ſévère
Veille ſur les deſtins de ton généreux frère!

que s'il avait invoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des divinités dans un poëme épique, et ſurtout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici le vrai *Jupiter*, le vrai *Mars*, c'eſt un roi tranquille dans le plus grand danger, et qui haſarde ſa vie pour un peuple dont il eſt le père : c'eſt lui, c'eſt ſon fils, ce ſont ceux qui ont vaincu ſous lui, et non *Junon* et *Juturne*, qu'on a voulu et qu'on a dû peindre.

D'ailleurs, le petit nombre de ceux qui connaiſſent notre poëſie, fait qu'il eſt bien plus aiſé d'intéreſſer le ciel, les enfers et la terre à une bataille, que de faire reconnaître et de diſtinguer par des images propres et ſenſibles des carabiniers qui ont de gros fuſils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied et à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que ſentait M. *Addiſſon*, bon poëte et critique judicieux. Il employa dans ſon poëme, qui a immortaliſé la campagne de Hochſtet, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en eſt permis dans le poëme de Fontenoi. Il ſavait que le duc de *Marlborough* et le prince *Eugène* ſe feraient très-peu ſouciés de voir des dieux où il était queſtion des grandes actions des hommes ; il ſavait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, et qu'on court riſque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories : il a fait mieux, il a intéreſſé l'Europe entière à ſon action. Il en eſt à-peu-près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers ſur les affaires

préſentes comme d'une tragédie ; le fond doit être intéreſſant par lui-même, et les ornemens étrangers ſont preſque toujours ſuperflus.

On a dû ſpécifier les différens corps qui ont combattu, leurs armes, leur poſition, l'endroit où ils ont attaqué ; dire que la colonne anglaiſe a pénétré ; exprimer comment elle a été enfoncée par la maiſon du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond eſt ſi héroïque, et qui ſont cependant ſi difficiles à rendre, rien ne diſtinguerait la bataille de Fontenoi d'avec celle de Tolbiac. *Deſpréaux*, dans le paſſage du Rhin, a dit :

Revel les ſuit de près, ſous ce chef redouté
Marche des cuiraſſiers l'eſcadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au lieu de les appeler par leur nom, qui convient encore moins au vers que celui de cuiraſſiers. On a même mieux aimé, dans cette dernière édition, caractériſer la fonction de l'état-major, que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été bleſſés.

Cependant on a oſé appeler la maiſon du roi par ſon nom, ſans ſe ſervir d'aucune autre image.

image. Ce nom de *maiſon du roi*, qui contient tant de corps invincibles, imprime une aſſez grande idée, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre figure; M. *Addiſſon* même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raiſon de l'avoir nommé, c'eſt la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, ſon fils, l'Etat, l'Europe eſt en vos mains:
Maiſon du roi, marchez, &c.

Si on avait dit: *la maiſon du roi marche*, cette expreſſion eût été proſaïque et languiſſante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage de la gravité du ſujet. *Deſpréaux*, il eſt vrai, en traitant le paſſage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ſes épîtres, a joint le plaiſant à l'héroïque; car après avoir dit:

Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé ſont paſſés:
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons, et gagne les batailles:
Enguien, de ſon hymen le ſeul et digne fruit, &c.

Il s'exprime enſuite ainſi:

Bientôt... mais Vurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt temps; auſſi-bien ſi la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en ſais, pour ſortir, de porte qu'Hildesheim.

Les perſonnes qui ont paru ſouhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoi quelques traits de ce ſtyle familier de *Boileau*, n'ont pas, ce me ſemble, aſſez diſtingué les lieux et les temps, et n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître et un ouvrage d'un ton plus ſérieux et plus ſévère : ce qui a de la grâce dans le genre épiſtolaire n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage ſur ce qui regarde l'art et le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, et qui ne doit remplir l'eſprit que de la gloire du roi et du bonheur de la patrie.

POEME
DE FONTENOI.

QUOI! du siècle passé le fameux satirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage;
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang,
Tandis que de Tournai foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses lois, et grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence?

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, Déesses de mon roi,
Redoutable Bellone et Minerve chérie,
Passions des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.

Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.
C'est-là ce fier saxon, (*a*) qu'on croit né parmi nous,

Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon roi ſon âme fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes Cieux, ſes hautes deſtinées ;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ſes années.

Déjà de la tranchée (*b*) Harcourt eſt accouru :
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.
Noailles, (*c*) pour ſon roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en ſon maître, et ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu, (*d*) par qui des Français le tonnerre eſt guidé, (1)
Penthièvre, (*e*) dont le zèle avait dévancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein ſignala ſon courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour :
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande :
Le fortuné Danoy (*f*), Chabanes, Galerande ;
Le vaillant Bérenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert et du Chaila, tous nos héros enfin, (*g*)
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui jadis fortuné ſous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces ;

Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail et par ſa liberté,
Qui long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle ;
L'Hanovrien conſtant, qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir et combattre, et ſurtout obéir ;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée :
Surtout, ce peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce et ſa gloire embraſſer l'univers ;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre et la balance.
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'eſpoir les ſéduit.

De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de ſon roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés ſortent de leur ſéjour ;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiſſons, et vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air ;
Elle obſerve LOUIS, et voit avec colère
Que ſans elle aujourd'hui la Valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà diſpoſé ſes bataillons hardis :

Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui, montés ſur un char,
Combattaient en déſordre, et marchaient au haſard:
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage;
Tel ſon rival et lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Eſcaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préſente la mort, et LOUIS eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme et preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur dévance, et la flamme environne;
Comme un nuage épais qui ſur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le temps de venger les Valois,

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.

Chefs, officiers, foldats, l'un fur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que ſignalait ſa noble impatience,
Grammont dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant ſi ſon maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres de gloire, (*h*)
Ce ſceptre des guerriers, honneurs de ſa mémoire ?
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs jeune Craon ! (*i*) Que le ciel moins ſévère
Veille ſur les deſtins de ton généreux frère !
Hélas ! cher Longaunai, (*k*) quelle main, quel ſecours
Peut arrêter ton ſang, et ranimer tes jours !
Ces miniſtres de Mars, (*l*) qui d'un vol ſi rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les fuit dans leur courſe arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiſeaux tout ſanglans, palpitans ſur la terre.
Le fer atteint d'Havré. (*m*) Le jeune d'Aubeterre (2)
Voit de ſa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive et le feu mourans à ſes côtés.

Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends grace, ô Mars ! Dieu de ſang, Dieu cruel,
La race de Colbert, (*n*) ce miniſtre immortel,

Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.
(3) Guerchi (*o*) n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire ;
Mais vous, brave d'Aché, (*p*) quel ſera votre ſort ?
Le Ciel ſauve à ſon gré, donne et ſuſpend la mort.

Infortuné Lutteaux, tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures ;
Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, et déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore !
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs ;
Ils meurent, et nos jours ſont heureux et tranquilles ;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons !
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes ;
Vous (*q*) qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

Hé quel ſerait, grand DIEU ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, et de louange avare,
Qui peu touché des morts, et jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens ?
Ah ! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,

Dédaigne

Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats; LOUIS eſt en danger.

Le feu qui ſe déploie, et qui, dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui ſe déclare.
Le roi voit le malheur, le brave et le répare.
Son fils, ſon ſeul eſpoir....Ah! cher prince, arrêtez;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités?
Conſervez cette vie au monde néceſſaire.
LOUIS craint pour ſon fils, (*r*) le fils craint pour ſon père;
Nos guerriers tout ſanglans frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous (*s*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins;
LOUIS, ſon fils, l'Etat, l'Europe eſt dans vos mains.

Maiſon du roi, marchez, aſſurez la victoire;
Soubiſe et Pecquigny (*t*) vous mènent à la gloire. (4)
Paraiſſez, vieux ſoldats, (*u*) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.

Venez, vaillante élite, honneur de nos armées ;
Partez, flèches de feu, grenades (*x*) enflammées ;
Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers, et si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu (*y*) vous appelle, il n'est plus de hasards ;
Il vous appelle ; il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme ;
Il vole, et sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ferez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck, (*z*) la Vauguion, (*aa*) Choiseul d'un même effort
Arrêtent une armée, et repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'Etat, à tous les siens si chère,
Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable :
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable ;
Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron, (*bb*) fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,

Arrive, voit, combat, et ſoutient ſon grand nom.
Tu ſuis du Chaſtelet, jeune Caſtelmoron, (*cc*)
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et ſanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ſes rangs.
C'eſt dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd ſon ſang, et l'amour en ſoupire.
Anglais, ſur du Gueſclin deux fois tombent vos coups:
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron, (*dd*) tels on voyait dans les plaines d'Yvri,
Tes immortels aïeux ſuivre le grand Henri;
Tel était ce Crillon, (5) chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés renaiſſans dans leurs fils; (*ee*)
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*ff*) Saxon, la terreur de la terre,
Quand la Juſtice et Mars, ſous un autre LOUIS,
Frappaient l'aigle d'Autriche et relevaient les lis.

Comment ces courtiſans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel aſſemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,

A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français ſont grands quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la fortune;
Rien ne trouble ſes ſens, rien n'éblouit ſes yeux:
Il marche, il eſt ſemblable à ce maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, et tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et ſous ſes coups la terre au loin mugit;
L'Eſcaut fuit, la mer gronde, et le ciel s'obſcurcit.

Sur un nuage épais que, des antres de l'Ourſe,
Les vents affreux du Nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
Cumberland, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix ſemble ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer:
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorſque LOUIS s'avance,
Leur génie eſt dompté, l'Anglais eſt abattu,
Et la férocité (*gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ſes rois trahis, ſa patrie et ſes temples.

Peuple ſage et fidèle, heureux Helvétiens, (*hh*)
Nos antiques amis et nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neuſtriens (*ii*) fuit la fougue indomptable.
Ce Danois, (*kk*) ce héros, qui des frimats du Nord
Par le dieu des combats fut conduit ſur ce bord,
Admire les Français qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous ou mourez, tombez ſous nos efforts.
C'en eſt fait, et l'Anglais craint LOUIS et la mort.

Allez, brave d'Eſtrée, (*ll*) achevez cet ouvrage ;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encore, ils n'ont cédé (*mm*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide, (*nn*)
Qui, ſemblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides ;
Les courſiers écumans franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés, on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, et le plomb le dévance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs ;

Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage;
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop long-temps.
Noailles, (*oo*) ramenez vos ſoldats triomphans;
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière et l'aſile.
Ces premiers (*pp*) fondemens de l'empire des lis,
Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis!
Déjà Tournai ſe rend, déjà Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, et fuit de ce ſéjour
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
Il fuit: mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée;
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendards;
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts, (*qq*)
(*) Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars. (*rr*)
Français! heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos temples paiſibles

(*) Voyez la variante ci-après.

Ces armes, ces drapeaux, ces étendards ſanglans;
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent.
Vos mères, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

VARIANTE.

APRÈS ce vers,

Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars,

il y avait:

Français, heureux Français, peuple doux et terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant LOUIS ſoit invincible;
C'eſt peu que le front calme et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſereins;
C'eſt peu d'être vainqueur, il eſt modeſte et tendre;
Il honore de pleurs le ſang qu'il vit répandre:
Entouré des héros qui ſuivirent ſes pas,
Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas;
Il veille ſur des jours haſardés pour lui plaire.
Le monarque eſt un homme, et le vainqueur un père.
Ces captifs tout ſanglans, portés par nos ſoldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de ſang, d'horreur et de furie,
Ainſi qu'en leurs foyers, au ſein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Conſolés, ſecourus, ſervis par leurs vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,

Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas ſouhaiter d'être né ſous ſa loi?
Il étendra ſon bras, et calmera l'Empire.
Déjà Vienne ſe tait, déjà Londres l'admire.
La Bavière, confuſe au bruit de ſes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple eſt en ſureté, la Sardaigne en alarmes;
Tous les rois de ſon ſang triomphent par ſes armes;
Et de l'Ebre à la Seine, en tous lieux on entend:
Le plus aimé des rois eſt auſſi le plus grand.
Ah! qu'on ajoute encore à ce titre ſuprême,
Ce nom ſi cher au monde et ſi cher à lui-même,
Ce prix de ſes vertus qui manque à ſa valeur,
Ce titre auguſte et ſaint de pacificateur:
Que de ſes jours ſi beaux, de qui nos jours dépendent,
La courſe ſoit tranquille et les bornes s'étendent!
Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ſes côtés.
Les palmes dans les mains, &c.

N. B. On n'a conſervé qu'une ſeule des variantes de ce poëme, parce que l'auteur n'y a fait aucun changement après les premières éditions, pour leſquelles il avait été obligé de s'en rapporter à des relations incomplètes et peu exactes.

Il y a peu de notes ajoutées à celles de l'auteur; les détails de la bataille de Fontenoi, les actions d'éclat des officiers qui ſont nommés dans le poëme, ſe trouvent dans le *Précis du Siècle de Louis XV.*

NOTES DU POEME DE FONTENOI.

(*a*) LE comte maréchal de *Saxe*, dangereuſement malade, était porté dans une gondole d'oſier quand ſes douleurs et ſa faibleſſe l'empêchaient de ſe tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embraſſa après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

(*b*) M. le duc d'*Harcourt* avait inveſti Tournai.

(*c*) Maréchal de France.

(*d*) Grand-maître d'artillerie.

(*e*) Il s'était ſignalé à la bataille de Detteingen.

(*f*) M. de *Danoi* fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts et de mourans ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'eſt un fait certain: cette femme vint avec un paſſe-port, accompagnée d'un ſeigneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

(*g*) Les lieutenans généraux chacun à leur diviſion.

(*h*) Il allait être maréchal de France.

(*i*) Dix-neuf officiers du régiment de Hainaut ont été tués ou bleſſés. Son frère, le prince de *Beauvau*, ſervait en Italie.

(*k*) M. de *Longaunai*, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ſes bleſſures.

(*l*) Officiers de l'état-major, meſſieurs de *Puyſégur*, de *Mézière*, de *Saint-Sauveur*, de *Saint-George*.

(*m*) Le duc d'*Havré*, colonel du régiment de la couronne.

(*n*) M. de *Croiſſi* avec ſes deux enfans, et ſon neveu M. *Dupleſſis-Châtillon* bleſſé légèrement.

(*o*) Tous les officiers de ſon régiment royal des vaiſſeaux hors de combat, lui ſeul ne fut point bleſſé.

(*p*) M. d'*Aché* (on l'écrit *Dapcher*) lieutenant général. M. de *Lutteaux*, lieutenant général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

(*q*) M. du *Brocard*, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

(*r*) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et monſeigneur le dauphin; et un domeſtique de

M. le comte d'*Argenſon* fut atteint d'une balle de fuſil derrière eux.

(*s*) Les gardes, les gendarmes, les chevau-légers, les mouſquetaires ſous M. de *Monteſſon*, lieutenant général. Deux bataillons des gardes françaiſes et ſuiſſes, &c.

(*t*) M. le prince de *Soubiſe* prit ſur lui de ſeconder M. le comte de *la Marck*, dans la défenſe obſtinée du poſte d'Antoin; il alla enſuite ſe mettre à la tête des gendarmes, comme M. de *Pecquigni* à la tête des chevau-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(*u*) Carabiniers, corps inſtitué par *Louis XIV*. Ils tirent avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le roi les a nommés dans ſa lettre.

(*x*) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de *Grille*; ils marchent à la tête de la maiſon du roi.

(*y*) Le marquis d'*Argenſon*, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de *Voltaire* ces propres mots: *C'eſt M. de Richelieu qui a donné ce conſeil, et qui l'a exécuté.*

(*z*) M. le comte de *la Marck*, au poſte d'Antoin.

(*aa*) MM. de *la Vauguion*, *Choiſeul-Meuſe*, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de *Créqui* n'était point à ce poſte, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(*bb*) Quatre eſcadrons de la gendarmerie arrivèrent après ſept heures de marche, et attaquèrent.

(*cc*) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaiſe. M. de *Caſtelmoron*, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de *Bellet* commandait ces eſcadrons de la gendarmerie; il y eut un cheval tué ſous lui, auſſi-bien que M. de *Chimènes*, en reformant une brigade.

(*dd*) M. le duc de *Biron* eut le commandement de l'infanterie, quand M. de *Lutteaux* fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

(*ee*) M. de *Luxembourg*, M. de *Loigni* et M. de *Tingri*.

(*ff*) Le duc de *Saxe-Weimar*, ſous qui le vicomte de *Turenne* fit ſes premières campagnes. M. de *Turenne* eſt arrière-neveu de ce grand-homme.

(*gg*) Ce reproche de férocité ne tombe que ſur le ſoldat, et non ſur les officiers qui ſont auſſi généreux que les nôtres.

On m'a écrit que, lorſque la colonne anglaiſe déborda Fontenoi, pluſieurs ſoldats de ce corps criaient *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

(*hh*) Les régimens de Diesbach, de Bétens et de Courten, &c. avec des bataillons des gardes ſuiſſes.

(*ii*) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge ſur la colonne anglaiſe, tandis que la maiſon du roi, la gendarmerie, les carabiniers, &c. fondaient ſur elle.

(*kk*) M. de *Lowendahl*.

(*ll*) M. le comte d'*Eſtrées* à la tête de ſa diviſion, et M. de *Brionne* à la tête de ſon régiment, avaient enfoncé les grenadiers anglais, le ſabre à la main.

(*mm*) Depuis *Saint-Louis*, aucun roi de France n'avait battu les Anglais en perſonne, en bataille rangée.

(*nn*) On envoya quelques dragons à la pourſuite : ce corps était commandé par M. le duc de *Chevreuſe*, qui s'était diſtingué au combat de Sahy où il avait reçu trois bleſſures. L'opinion la plus vraiſemblable ſur l'origine du mot *dragon* eſt qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards, ſous le maréchal de *Briſſac* qui inſtitua ce corps dans les guerres du Piémont.

(*oo*) Le comte de *Noailles* attaqua de ſon côté la colonne d'infanterie anglaiſe avec une brigade de cavalerie, qui prit enſuite des canons.

(*pp*) Tournai, principale ville des Français ſous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de *Childéric*.

(*qq*) La ville de Gand, ſoumiſe à ſa majeſté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'anglais par M. *Duchaila*, à la tetê des brigades de *Crillon* et de Normandie, le régiment de *Graſſin*, &c.

(*rr*) Des céſars modernes.

(1) Il était gouverneur de Languedoc. Le roi l'ayant envoyé tenir les états de la province, lui annonça qu'il ſerait payé de ſes dépenſes ſur ſes mémoires ; M. le comte d'*Eu* ne voulut point y conſentir. *Sire*, dit-il au roi, *ce que je tiens de l'Etat ſuffit pour les dépenſes extraordinaires que ſon ſervice peut exiger de moi.*

(2) M. le marquis d'*Aubeterre* depuis ambaſſadeur à Rome. Il y fut chargé des négociations relatives à l'abolition de

l'ordre des jéſuites, et eut l'honneur de contribuer à un événement ſi utile à la raiſon et à l'humanité. Depuis il a été nommé commandant de Bretagne. La bonté de ſes principes d'adminiſtration, ſon intégrité, ſon amour du bien, la douceur et la franchiſe de ſon caractère lui ont mérité l'eſtime publique.

(3) *Regnier de Guerchi*, d'une ancienne famille de Bourgogne et dont un des ancêtres avait été tué à la Saint-Barthelemi, (voyez la Henriade, chant ſecond) fut fait colonel du régiment du roi après la bataille. Il le commanda pendant la guerre dernière, et ſe ſignala ſurtout à la retraite de Crevelt où il ſauva l'hôpital des bleſſés, et à celle de Minden. Sa valeur, une humanité dans la guerre, rare même dans ce ſiècle, ſon amour de l'ordre et de la diſcipline, une probité également incorruptible dans les armées, à la cour et dans les affaires, le ſoin qu'il prenait de former dans ſon régiment des ſujets utiles à la patrie, ſoit dans la carrière politique, ſoit dans l'état militaire; enfin la réunion de toutes les qualités d'un brave officier, d'un honnête-homme et d'un bon citoyen, ont vérifié ce jugement de M. de *Voltaire*, qui ne pouvait être alors qu'une eſpèce de prophétie. Il fut nommé ambaſſadeur en Angleterre après la dernière paix.

Nous nous ſommes fait un devoir de rendre ici juſtice à la mémoire de M. le comte de *Guerchi*, parce qu'il a été calomnié à la fin de ſa vie et depuis ſa mort par un de ces êtres vils qui, à force d'impudence et de méchanceté, parviennent quelquefois à ſe donner une exiſtence, et acquièrent par leurs excès mêmes une ſorte de célébrité honteuſe, il eſt vrai, mais qui peut en impoſer à la multitude.

(4) Depuis duc de *Chaulnes*. Il fut honoraire de l'académie des ſciences. On a de lui un ouvrage intitulé: *Art de diviſer les inſtrumens de mathématiques*, dans lequel il propoſe des moyens ingénieux pour rendre ces diviſions plus ſures et plus exactes. Il avait un véritable talent pour cette partie de la mécanique qui s'occupe de la perfection et de l'exactitude des inſtrumens délicats. Son fils en a montré de plus grands pour la phyſique, pour la chimie et les arts qui en dépendent.

(5) *Crillon*. Le duc de *Crillon*. Il vient de prendre Mahon; et le roi d'Eſpagne l'a récompenſé de cette conquête importante, en lui donnant la grandeſſe, le titre de capitaine général, et ſurtout en le chargeant du ſiége de Gibraltar.

VOYAGE

A BERLIN.

VOYAGE
A BERLIN.

A MADAME DENIS.

A Clèves, juillet 1750.

C'est à vous, s'il vous plaît, ma nièce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage;
Non tel que j'en fis autrefois,
Quand dans la fleur de mon bel âge
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux esprits,
Le Dieu du Goût, mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler *Chapelle* qui s'est

fait, je ne ſais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier, et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler monſieur d'Aſſouci.
Il faut une autre plume, il faut un autre ſtyle,
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant aſile,
Vous peindre ce héros philoſophe et guerrier,
Si terrible à l'Autriche, et pour moi ſi facile ;
Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs je ne ſuis pas encore à ſa cour, et il ne faut rien anticiper : je veux de l'ordre juſque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiègne le 25 de juillet, prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon hiſtoriographe et en bon citoyen j'allai voir en paſſant les champs de Fontenoi, de Raucoux, et de Laufelt. Il n'y paraiſſait pas : tout cela était couvert des plus beaux blés du monde. Les Flamands et les Flamandes danſaient comme ſi de rien n'eût été.

Durez, jeux innocens de ces peuples groſſiers,
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.

Campagnes

Campagnes qu'engraiſſa le ſang de nos guerriers,
J'aime mieux vos moiſſons que celle des lauriers :
La vanité les cueille et le haſard les donne.
O que de grands projets par le ſort démentis !
O victoires ſans fruit ! ô meurtres inutiles !
Français, Anglais, Germains aujourd'hui ſi tranquilles,
Fallait-il s'égorger pour être bons amis ?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fourniſſent, moyennant un ordre du roi de Pruſſe, à ceux qui vont philoſopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ſes dépens : mais l'ordre du roi de Pruſſe était reſté à Véſel entre les mains d'un homme qui l'a reçu comme les Eſpagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond reſpect et ſans en faire aucun uſage. Je me ſuis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princeſſe que madame de *la Fayette* a rendu ſi fameuſe.

Mais de cette héroïne, et du duc de Nemours
On ignore en ces lieux la galante aventure :
Ce n'eſt pas ici, je vous jure,
Le pays des romans, ni celui des amours.

C'eſt dommage, car le pays ſemble fait pour des princeſſes de *Clèves :* c'eſt le plus beau lieu de la nature ; et l'art a encore

ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon ; c'est un terrain planté comme les champs Elysées et le bois de Boulogne ; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce : un grand bassin reçoit les eaux de cette colline ; au milieu du bassin s'élève une statue de *Minerve*. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième ; et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle. La cascade laisse tomber les eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie, et se joindre à un bras du Rhin. Mademoiselle de *Scudéri* et la *Calprenède* auraient rempli de cette description un tome de leurs romans : mais moi historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince, *Maurice de Nassau*, gouverneur de son vivant de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, et de quelques monumens gothiques plus grossiers encore. Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'eſt le reſte d'un grand chemin pavé, conſtruit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne et à Conſtantinople. Le Saint-Empire, dévolu à l'Allemagne, eſt un peu déchu de ſa magnificence. On s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguſte Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges ſont les ſeules qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons ſurtout nous vanter de paſſer les anciens Romains en cabarets; et il y a encore certains points dans leſquels nous les valons bien : mais enfin pour les monumens durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux? quel monarque fait dans ſon royaume ce qu'un proconſul feſait dans Nîmes et dans Arles?

Parfaits dans le petit, ſublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous feſons des jaloux.
Elevons nos eſprits à la hauteur ſuprême
Des fiers enfans de Romulus :
Ils feſaient plus cent fois pour des peuples vaincus,
Que nous ne feſons pour nous-mêmes.

Enfin malgré la beauté de la ſituation de Clèves, malgré le chemin des Romains, en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par *Jules-Céſar*, ou au moins par *Germanicus*, en

dépit des inſcriptions d'une vingt-ſixième légion qui était ici en quartier d'hiver ; en dépit des belles allées plantées par le prince *Maurice*, et de ſon grand tombeau de fer ; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y ſont cependant auſſi bonnes que belles de Spa et de Forges ; et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne ſuffit pas, comme vous ſavez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue : l'utile et l'agréable ſont ici ; mais ce ſéjour délicieux n'eſt fréquenté que par quelques hollandais que le voiſinage et le bas prix des vivres et des maiſons y attirent, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé, avec une très-grande ſatisfaction, un célèbre poëte hollandais qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaiſes. Peut-être un jour viendra que nous ſerons réduits à traduire les tragédies d'Amſterdam : chaque peuple a ſon tour.

Les dames romaines, qui allaient lorgner leurs amans au théâtre de *Pompée*, ne ſe doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé *Lutèce*,

on ferait de meilleures pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi, pour les relais, vient enfin de me parvenir ; voilà mon enchantement chez la princeſſe de *Clèves* fini, et je pars pour Berlin.

A Poſtdam.

J'AI d'abord paſſé par Véſel, qui n'eſt plus ce qu'elle était quand *Louis XIV* la prit en deux jours, en 1672, ſur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Pruſſe, et c'eſt une des plus fortes places de l'Europe. C'eſt là qu'on commence à voir de ces belles troupes que *Fréderic II* forma ſans vouloir s'en ſervir, et que *Fréderic le grand* a rendues ſi utiles à ſes intérêts et à ſa gloire. Le premier coup d'œil ſurprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu ſur ces remparts
Ces géans court-vêtus, automates de Mars,
Ces mouvemens ſi prompts, ces démarches ſi fières,
Ces mouſtaches, ces grands bonnets,
Ces habits retrouſſés, montrant de gros derrières,
Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traverſé les vaſtes et triſtes et ſtériles et déteſtables campagnes de la Weſtphalie.

De l'âge d'or jadis vanté
C'eſt la plus fidelle peinture ;
Mais toujours la ſimplicité
Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maiſons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domeſtiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, compoſée à ce qu'on dit d'une eſpèce de ſeigle, eſt la nourriture des maîtres de la maiſon. Qu'on plaigne après cela nos payſans, ou plutôt qu'on ne plaigne perſonne ; car ſous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture déteſtable, ces hommes des premiers temps ſont ſains, vigoureux et gais. Ils ont tout juſte la meſure d'idées que comporte leur état.

Ce n'eſt pas que je les envie ;
J'aime fort nos lambris dorés :
Je bénis l'heureuſe induſtrie
Par qui nous furent préparés
Cent plaiſirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encor ſavourés.
Mais ſur les huttes des ſauvages
La nature épand ſes bienfaits ;
On voit l'empreinte de ſes traits
Dans les moindres de ſes ouvrages.

L'oiſeau ſuperbe de Junon,
L'animal chez les Juifs immonde,
Ont du plaiſir à leur façon :
Et tout eſt égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur je vous parlerais du Véſer et de l'Elbe, et des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de pluſieurs ſaints archevêques, et qui ſe couvrent aujourd'hui des plus belles moiſſons (à regret ſans doute) pour un prince hérétique ; je vous dirais que Magdebourg eſt preſque imprenable ; je vous parlerais de ſes belles fortifications, et de ſa citadelle conſtruite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'eſt vers le pont-royal. Mais comme ni vous ni moi n'aſſiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Poſtdam. C'était ſous le feu roi la demeure de *Pharaſmane ;* une place d'armes, et point de jardin ; la marche du régiment des gardes pour toute muſique ; des revues pour tout ſpectacle ; la liſte des ſoldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'eſt le palais d'*Auguſte*, des légions et des beaux eſprits, du plaiſir et de la gloire, de la magnificence et du goût, &c. &c.

PRECIS

PRECIS

DE L'ECCLESIASTE,

ET

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

EPITRE DEDICATOIRE

AU

ROI DE PRUSSE.

SIRE,

ON impute au troisième roi de la Judée le petit livre de l'Ecclésiaste. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse, qui pense comme *Salomon* paraît penser, et qui a souvent exprimé les mêmes sentimens avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de l'Ecclésiaste, il est certain qu'il était philosophe; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre; ainsi vous réuniſſez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorans, qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Ecclésiaste, apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poësie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à Votre Majesté. Elle a sur *Salomon* l'avantage de faire des vers, & de n'être point tiraillée

par ſept cents épouſes, dites légitimes, et par trois cents drôleſſes, dites concubines ou femmes du ſecond rang, ce qui ne convient pas trop à un ſage.

L'Eccléſiaſte a été inſpiré par le SAINT-ESPRIT; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inſpirée que par la raiſon: ainſi le traducteur peut être tombé dans des erreurs groſſières. Il a pu, ſans le ſavoir, haſarder des paroles mal-ſonnantes et ſentant l'héréſie: mais comme Votre Majeſté eſt hérétique, elle ne s'en offenſera pas. Elle continuera à me donner ſa protection contre les ſots dont elle eſt accoutumée à triompher comme de ſes ennemis.

AVERTISSEMENT.

Soit que l'Eccléſiaſte ait été effectivement compoſé par *Salomon*, ſoit qu'un autre auteur inſpiré ait fait parler ce ſage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, et l'eſt d'autant plus qu'on y trouve plus de philoſophie. Il montre le néant des choſes humaines; il conſeille en même temps l'uſage raiſonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la ſageſſe un fantôme hideux et révoltant; c'eſt un cours de morale fait pour les gens du monde. C'eſt pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, et pour le préſenter à la perſonne reſpectable à qui on a eu l'honneur de l'adreſſer.

Il n'aurait pas été poſſible de le traduire d'un bout à l'autre avec ſuccès; le ſtyle oriental eſt trop différent du nôtre. L'eſprit divin, qui s'élève au-deſſus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point difficulté de répéter ſouvent les mêmes penſées et les mêmes expreſſions. Il paſſe rapidement d'un objet à un autre; il revient ſur ſes pas; il ne craint ni les contradictions

apparentes que notre eſprit borné eſt obligé de concilier, ni les grandes hardieſſes que notre faibleſſe eſt dans la néceſſité d'adoucir.

Le ſentiment de ſa propre inſuffiſance a forcé le traducteur à raſſembler en un corps les idées qui ſont répandues dans ce livre avec une ſublime profuſion; à y mettre une liaiſon néceſſaire pour nous, et un ordre qui était inutile à l'eſprit ſaint; et enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

PRECIS

DE L'ECCLESIASTE.

DANS ma bouillante jeuneſſe,
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon ivreſſe :
De mon bonheur dégoûté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.
La grandeur et la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe
Que tout était vanité.
J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature, abyme immenſe !
Tu me laiſſes ſans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance :
Le ſavoir eſt vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, et tout eſt vanité. J'ai dit dans mon cœur : je vais me plonger dans les délices, et j'ai trouvé encore que cela eſt vanité. Je me ſuis propoſé d'examiner tout ce qui eſt ſous le ſoleil, et c'eſt une très-mauvaiſe

De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouiſſance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes ſyrènes:
Il n'était point dans moi; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon eſprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuiſai tous mes ſoins;
Mais mon goût s'émouſſait en fuyant la nature.
Il n'eſt de vrais plaiſirs qu'avec de vrais beſoins.

TEXTE.

occupation..... J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs.... et c'eſt une affliction d'eſprit. J'ai entrepris de grandes choſes, j'ai bâti des palais, &c.. J'ai eu des eſclaves, j'ai fait de grands amas d'or.... et j'ai vu en tout cela vanité et affliction d'eſprit.

J'ai fait de grands amas d'or; j'ai accumulé les ſubſtances des provinces; j'ai eu des muſiciens et des muſiciennes.... j'ai conſtruit des palais, j'ai planté des jardins... je ne me ſuis refuſé à aucun déſir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'eſprit.... La vie m'eſt devenue inſupportable.. j'ai regardé enſuite avec déteſtation mes applications... après avoir cherché en vain la doctrine et la ſageſſe.

Je me ſuis fait une étude
De connaître les mortels ;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la ſecrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiſte le plus habile
Fut le moins récompenſé ;
Le ſerviteur inutile
Etait le plus careſſé ;
Le juſte fut traverſé ;
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime et te quitte en un jour ;
Et dans l'inſtant qu'il t'outrage
On le trahit à ſon tour.

J'entends ſiffler par-tout les ſerpens de l'envie :
Je vois par ſes complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuſe vie ;
Il s'écrie, en mourant, nul ne m'a conſolé.

TEXTE.

J'ai tourné mes penſées ailleurs ; j'ai vu que ſous le ſoleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiſte le plus habile, &c. . . .

Le travail, la vertu pleurent ſans récompenſe ;
La calomnie inſulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la ſtupide inſolence
Ne ſait pas ſeulement s'il eſt des malheureux !

Il l'eſt pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de ſon cœur les déſirs inquiets ;
Il hait ſon héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés ;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés :
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils ſeront frappés.

TEXTE.

J'ai porté mon eſprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, ſans ſecours et ſans conſolateur... Un étranger dévorera toutes vos richeſſes après vous, et c'eſt-là encore une très-grande misère...

Rien de nouveau ſur la terre :
On verra ce qu'on a vu ,
Le droit affreux de la guerre ,
Par qui tout eſt confondu ,
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le ſage et l'imprudent , et le faible et le fort ,
Tous ſont précipités dans les mêmes abymes ;
Le cœur juſte et ſans fiel , le cœur pétri de crimes ,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.

Le même champ nourrit la brebis innocente ,
Et le tigre odieux qui déchire ſon flanc :
Le tombeau réunit la race bienfeſante ,
Et les brigands cruels , enivrés de ſon ſang.

TEXTE.

Qu'eſt-ce qui a été ? ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? ce qui ſe fera encore : rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ; c'eſt le diſcours d'un fou.

Le juſte périt dans ſa juſtice , et le méchant vit long-temps dans ſa malice. . . . . Tout arrive également au juſte et à l'injuſte , au pur et à l'impur , à celui qui offre des ſacrifices et à celui qui n'en offre pas. Le parjure eſt traité comme l'homme ami de la vérité.... Les vivans ſavent qu'ils doivent mourir ; mais les morts ne connaiſſent plus rien ; il ne leur reſte plus de récompenſe. L'amour , la haine , l'envie , périſſent avec eux. . .

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez : c'en eſt fait, tout ſentiment s'éteint ;
Vous n'êtes ni chéri, ni reſpecté, ni plaint ;
La mort enſevelit juſqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la déſire.
Plus de plaiſirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui reſpire.

O mortel infortuné !
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un et l'autre eſt un ſupplice ;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable

TEXTE.

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-temps, et qu'il n'ait pas joui de ſes richeſſes, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui : c'eſt en vain qu'il eſt né ; il va dans les ténèbres, et ſon nom dans l'oubli. . . . . Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans ; et j'ai eſtimé plus heureux celui qui n'eſt pas né encore, et qui n'a point vu les maux qui ſont ſous le ſoleil. . . Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Des faux biens et des vrais maux,
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumière
Si, lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſout toute entière,
Si nous vivrons encore, ou ſi tout eſt détruit?

Des plus vils animaux DIEU ſoutient l'exiſtence;
Ils ſont, ainſi que nous, les objets de ſes ſoins;
Il borna leur inſtinct, et notre intelligence;
Ils ont les mêmes ſens et les mêmes beſoins.

TEXTE.

J'ai dit en mon cœur : DIEU met en probation les enfans des hommes; il montre qu'il ſont ſemblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur ſort eſt égal, ils reſpirent de même; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout eſt vanité; tout tend au même lieu: ils ont tous été tirés de la terre, ils iront tous en terre. Qui connaît ſi l'ame des hommes monte en haut, et ſi l'ame des bêtes deſcend en bas?

N. B. L'*Eccléſiaſte* ſemble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait ſans doute à ſon temps, et qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainſi l'auteur du *Précis* ne dit point, l'*homme n'a rien de plus que la bête;* mais qui ſait, par ſa propre lumière, ſi l'homme n'a rien de plus que la bête? c'eſt le ſens de l'*Eccléſiaſte*. L'homme ne ſait rien par lui-même; il a beſoin de la foi.

Ils naiſſent comme nous, ils expirent de même :
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême ?
Humains, faibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ſes travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière :
Il tombe dans ſa carrière ;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux
Eſt caché dans la pouſſière.

TEXTE.

Un homme quelquefois domine par ſon propre malheur. Un homme eſt ſeul ſans enfans ni frères, cependant il travaille ſans ceſſe. Il eſt inſatiable de richeſſes ; il ne lui vient point dans l'eſprit de ſe dire, pour qui eſt-ce que je travaille ? . . . . . La femme eſt plus amère que la mort.

Lorſque les gardes de la maiſon (c'eſt-à-dire les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre (c'eſt-à-dire les dents) ſeront en petit nombre et oiſives ; quand l'amandier fleurira, (c'eſt-à-dire, quand la tête ſera chauve ;) que les capres ſe diſſiperont, (c'eſt-à-dire, que

La beauté dans ſon printemps
Brille pompeuſe et chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le ſoir livide et flétrie,
En horreur à ſes amans.

Ainſi tout ſe corrompt, tout ſe détruit, tout paſſe.
Mon oreille bientôt ſera ſourde aux concerts :
La chaleur de mon ſang va ſe tourner en glace :
D'un nuage épaiſſi mes yeux ſeront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourriſſante
Ne pourra plus flatter mes languiſſans dégoûts ;
Courbe, traînant à peine une marche peſante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

TEXTE.

les cheveux ſeront tombés ;) quand la chaîne d'argent ſera rompue, que le ruban d'or ſe retirera, que la cruche ſe caſſera ſur la fontaine, (c'eſt-à-dire, quand on ne ſera plus propre aux plaiſirs,) &c.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de ſe réjouir dans ſes œuvres, et que c'eſt-là ſon partage ; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir ? . . . . Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaiſir à ſon cœur avec le fruit de ſes travaux ? cela même eſt de DIEU. J'ai donc cru qu'il eſt bon que l'homme mange et boive, et qu'il jouiſſe gaiment du fruit de ſon travail pendant ſa vie ; car c'eſt-là ſa portion. Et quand

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendreſſe
Conſola mes chagrins, enchanta mes vieux jours.
O charme de la vie ! ô précieuſe ivreſſe !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt ſans ceſſe
Saiſiſſons donc les momens :
Poſſédons avec ſageſſe,
Goûtons ſans emportemens
Les biens qu'à notre jeuneſſe
Donnent les cieux indulgens.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

TEXTE.

DIEU lui a donné biens et richeſſes, et pouvoir d'en jouir, c'eſt un don de DIEU... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjouir et de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi t'es-tu trompée ? Marchez ſelon les voies de votre cœur et de vos yeux, mais ſongez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie ; jouiſſez de la vie avec la femme que vous aimez.... car c'eſt-là votre portion dans la vie, et dans le travail qui vous exerce ſous le ſoleil.

Mortel,

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé ;
Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé :
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, et le rire eſt trompeur.

DIEU nous donna des biens, il veut qu'on en jouiſſe ;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe et leur auteur,
Et lorſque vous goûtez ſa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux ;
Ne penſez qu'à ſes lois, car c'eſt là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère ;

TEXTE.

Réjouiſſez-vous donc, jeune homme, dans votre jeuneſſe ; que votre cœur ſoit dans l'alégreſſe, &c. . . . . Craignez DIEU, obſervez ſes lois, car c'eſt-là le tout de l'homme.

La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite et n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire :
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui ;
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas ! malgré la ſageſſe ,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature ,
Le climat le plus vanté ,
Par les vents , par la froidure ,
Voit ſon eſpoir avorté ;
Et la vertu la plus pure
A ſes temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les refuſez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaiſſance ;
Il eſt grand , il eſt beau de faire des ingrats.

TEXTE.

Ne ſoyez pas plus juſte et plus ſage qu'il ne faut , de peur d'être ſtupide. Il eſt bon de ſoutenir le juſte ; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'eſt pas. Il n'y a point de juſte ſur la terre qui ne pèche , &c. . . . . .

Laiſſez parler les cours, et crier le vulgaire ;
Leur langue eſt indiſcrète, et leurs yeux ſont jaloux.
De leurs ſuffrages faux dédaignez le ſalaire :
DIEU vous voit, il ſuffit, qu'il règne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atome, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vue :
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain ſur les eaux qui paſſent, c'eſt-à-dire, faites également du bien à tout le monde, &c..... Ne faites point attention aux choſes qui ſe diſent de vous. DIEU vous fera rendre compte en ſa juſtice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

FIN.

AVERTISSEMENT.

APRÈS avoir donné le précis de l'Eccléſiaſte, qui eſt l'ouvrage le plus philoſophique de l'ancienne Aſie, voici le précis du Cantique des Cantiques; c'eſt le poëme le plus tendre, et même le ſeul de ce genre qui nous ſoit reſté de ces temps reculés. Tout y reſpire une ſimplicité de mœurs, qui ſeule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une eſquiſſe de la poëſie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes qui ſe mêlent quelquefois au dialogue des deux perſonnages. Les deux interlocuteurs ſont le *Chaton* et la *Sulamite*. *Chaton* eſt le mot hébreu, qui ſignifie l'amant ou le fiancé; la *Sulamite* eſt le nom propre de la fiancée. Pluſieurs ſavans hommes ont attribué cet ouvrage à *Salomon;* mais on y voit pluſieurs verſets qui ont fait douter qu'il en puiſſe être l'auteur.

On a raſſemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier qui en conſervât tout l'eſprit. Les répétitions et le déſordre, qui étaient peut-être un mérite dans le ſtyle oriental, n'en ſont point un dans le nôtre. On s'eſt abſtenu

ſurtout ſcrupuleuſement de toucher aux ſublimes et reſpectables allégories que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; et on s'en eſt tenu à la ſimplicité non moins reſpectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choſes, qu'en imprimant la lettre de M. *Eratou* (*) à M. *Clocpitre*, aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

LETTRE

DU TRADUCTEUR

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

J'APPRENDS avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la cenſure de quelques ignorans qui ſont les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouiſſance de l'abbé *Tétu*, ou une chanſon de l'abbé de l'*Attaignant*, imprimée dans le *Mercure galant*. Ils ne connaiſſent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes;* ils ne peuvent ſe faire une idée des temps héroïques ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Aſie ce qu'elle eſt dans la paroiſſe de Saint-André des arts ou des arcs, et dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-maîtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Aſiatiques qui n'ont jamais changé, et celles des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent ſe mettre dans la tête que la princeſſe *Nauſicaa*, fille du roi *Alcinoüs*, et l'épouſe du *Cantique des*

Cantiques, et la naïve parente de *Booz*, et *Lia* et *Rachel* n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chaſtes amours, la propagation de l'eſpèce humaine ne feſaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chanſons; on ne mettait point ſur un théâtre d'opéra les amours les plus laſcifs, avec l'approbation d'un cenſeur, et la permiſſion du lieutenant de police de Jéruſalem.

Si les amours reſpectables de l'époux et de l'épouſe commencent par ces mots : *Iſaguni minſichot piho kytobem dodeka me yayin : Qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car ſa gorge eſt meilleure que du vin;* c'eſt que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'eſt que ni notre galanterie, ni notre petit eſprit critique, ni notre inſolence pédanteſque n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jéruſalem.

Vous qui inſultez à l'antiquité ſans la connaître, vous qui n'êtes ſavans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris; vous qui voulez que l'eſprit divin emprunte votre ſtyle, oſez lire le livre d'*Ezéchiel;* vous ſerez

ſcandaliſés que DIEU ordonne au prophète de manger ſon pain couvert d'excrémens humains, et qu'enſuite il change cet ordre en celui de manger ſon pain avec de la fiente de vache. Mais ſachez que dans toute l'Arabie déſerte on mange quelquefois de la bouze de vache; ſurtout que les plus vils excrémens et le bourgeois le plus fier qui achète un office, ſont abſolument égaux aux yeux du créateur, et même aux yeux du ſage; que rien n'eſt ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la ſageſſe, ſinon l'eſprit d'ignorance et d'orgueil, qui juge de tout ſuivant ſes petits uſages et ſes petites idées.

Ceux qui ont oſé regarder les expreſſions naturelles d'un amour légitime comme des expreſſions profanes ſeraient bien étonnés, s'ils liſaient le ſeizième et le vingt-troiſième chapitres d'*Ezéchiel*, qu'ils n'ont jamais lus; ils verront dans le ſeizième que DIEU même compare Jéruſalem à une jeune fille pauvre, mal-propre, dégoûtante. *J'ai eu pitié de vous*, dit-il, *je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. Et ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit, et eras nuda, et tranſivi per te, et vidi te, et ecce tempus amantium, et extendi amictum*

amictum meum ſuper te, et facta es mihi, et te lavavi aquâ, et veſtivi te diſcoloribus — et ornavi te ornamentis, et dedi armillas et torquem..... ſed habens fiduciam in pulchritudine tuâ — fornicata es cum omni tranſeunte — et feciſti tibi ſimulacra maſculina, et fornicata es cum eis — et feciſti tibi lupanar, et fornicata es cum vicinis magnarum carnium — et dona donabas eis ut intrarent ad te, undique ad fornicandum.

Le vingt-troiſième chapitre eſt encore beaucoup plus fort. Ce ſont les deux ſœurs *Oolla* et *Oliba* qui ſe ſont abandonnées aux plus infames proſtitutions ; *Oolla* a aimé avec fureur de jeunes officiers et de jeunes magiſtrats : *Oliba inſanivit amore ſuper concubitum eorum qui habent membra aſinorum, et ſicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne feſait point ſcrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'oſons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicateſſe ? c'eſt que plus les mœurs ſont dépravées, plus les expreſſions deviennent meſurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur

s'eſt enfuie des cœurs, et s'eſt réfugiée ſur les lèvres. Les hommes ſont enfin parvenus à vivre enſemble, ſans ſe dire jamais un ſeul mot de ce qu'ils ſentent, et de ce qu'ils penſent; la nature eſt par-tout déguiſée; tout eſt un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus ſimple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques;* donc il n'eſt pas fait pour notre langue, diſent ces hypocrites qui liſent l'*Aloïſia*, et qui prennent des airs graves en ſortant des lieux que fréquentait *Oliba.*

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'eſt point indécente; elle eſt tendre, elle eſt noble, elle n'eſt point recherchée comme celle de *Théodore de Bèze:*

Ecce tu belliſſima
His columbis, prædita
Pœtulis ocellulis,
Hinc et indè pendulis
Criſpulis cincinnulis.

J'ai eu ſurtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'eſprit licencieux de quelques jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté

de traduire littéralement ce paſſage : *Miſit manum ad foramen, et intremuit venter meus* : et cet autre; *abſque eo quod intrinſecùs latet.*

Calmet même en adoptant le ſens dans lequel *St Jérôme* entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide :*

. . . . . *Si qua latent, meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des diverſes traductions de ces paſſages. Il devait rappeler les uſages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaiſans, ni pour les inſolens pédans de nos jours; mais le devoir d'un commentateur et celui d'un poëte ne ſont pas les mêmes. J'imite, je rédige, et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai ſupprimé celles qui vont plus loin que la tendreſſe, et qui peuvent paraître trop phyſiques; de même que j'ai adouci dans l'*Eccléſiaſte* ce qui pouvait paraître d'une métaphyſique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir ſupprimé les choſes hardies n'ont pas fait aſſez

d'attention au temps préſent; et ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres n'ont aucune connaiſſance des temps paſſés.

En un mot, l'eſprit du texte eſt entièrement conſervé dans mon ouvrage. C'eſt ainſi que les princes de l'Egliſe de Rome en ont jugé; et leur approbation a un peu plus de poids que les cenſures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui ſavent très-peu de latin, parlent très-mal français, et ſe mêlent toujours de dire leur avis ſur ce qui ne les regarde point.

PRECIS

DU

CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

Que les baiſers raviſſans
De ta bouche demi-cloſe
Ont enivré tous mes ſens !
Les lys, les boutons de roſe

TEXTE.

Qu'il me baiſe, ou qu'elle me baiſe de baiſers de ſa bouche ; car vos mamelles ſont meilleures que le vin ; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom eſt une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique pluſieurs grands perſonnages aient cru que c'était la *Sulamite* qui parlait dans ces deux premiers verſets, cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du *Chaton*. De plus, la comparaiſon des mamelles avec les grappes de raiſin et avec du vin ſe retrouve pluſieurs fois dans le

De tes deux globes naiſſans
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfeſans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor eſt parfumée.
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondiſſantes
Ont moins de légéreté ;
Les colombes careſſantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime ;
Mais je ſuis belle aux yeux de mon amant :
Lui ſeul il fait ma joie et mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.

TEXTE.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de *Pharaon*. Ah, que vous êtes belle ! vos yeux ſont comme des yeux de colombe.

REMARQUE.

cantique, et c'eſt toujours le *Chaton* qui parle. Les hébraïſans diſent que le terme, qui répond à mamelle, eſt d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace ; *tetons* eſt trop peu grave ; *ſein* eſt trop vague. Les ſavans croient qu'il eſt difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

De mes parens la ſévère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le vendangeur en était aſſez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite !
Rends juſtice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans ſon palais
A cent femmes, cent maîtreſſes,
Seul objet de leurs tendreſſes,
Et ſeul but de tous leurs traits.

TEXTE.

Je ſuis noire, mais je ſuis belle comme les tabernacles de *Cédar*, et comme les peliſſes de *Salomon*. . . . Ne conſidérez pas que je ſuis trop brune ; car c'eſt le ſoleil qui m'a hâlée. Mes parens m'ont fait garder les vignes ; hélas ! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles ſemblent prouver que la *Sulamite* eſt une bergère, une villageoiſe qui dit naïvement qu'elle ſe croit belle comme les tapiſſeries du roi, et que par conſéquent ce cantique n'eſt pas l'épithalame de *Salomon* et d'une fille du roi d'Egypte, comme d'illuſtres commentateurs l'ont dit. Les princeſſes égyptiennes n'étaient pas noires, et ne gardaient pas les vignes.

Mille autres ſont renfermées
Dans ce palais des plaiſirs,
Et briguent par leurs ſoupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne poſsède que toi :
Mais ce ſérail d'un grand roi,
Ces compagnes de ſa couche,
Ces objets ſi glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche ſous les cieux
D'un ſourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes ſi hautaines,
A ton aſpect ont pâli ?
Leur éclat s'en eſt terni.

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons et tes chevreaux. . . . . Il y a ſoixante reines,

REMARQUE.

Ces ſoixante reines et ces quatre-vingt concubines ont fait penſer à pluſieurs commentateurs que ce n'eſt pas *Salomon* qui compoſa ce cantique, puiſque *Salomon* avait ſept cents femmes et trois cents concubines, ſelon le texte ſacré. Peut-être n'avait-il alors que ſoixante femmes. Il ſe peut auſſi que l'auteur parle ici d'un autre roi que *Salomon*. Les commentateurs qui ne croient pas que le *Cantique des Cantiques* ſoit de ce roi juif prétendent, qu'il n'eſt guère vraiſemblable que

Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes ſe ſont écriées,
Elle eſt plus belle que nous !

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes ſens, de mon ame,
De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour, verſez ſur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe ;
Qu'en s'endormant de moi-même il diſpoſe ;

TEXTE.

quatre-vingts concubines, et de jeunes filles ſans nombre. Tu es ſeule ma colombe, ma parfaite. Les reines et les concubines t'ont admirée.

Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrte, il demeurera entre mes mamelles..... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette ſa main gauche ſur ma tête, et que ſa main droite m'embraſſe.

REMARQUE.

Salomon diſe à ſa bien-aimée : Tu es plus belle que toutes les maîtreſſes du roi. C'eſt une expreſſion qui ſemble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il eſt d'uſage parmi nous d'appeler une femme *ma reine ;* cependant il eſt tout auſſi naturel que *Salomon* diſe à ſa nouvelle femme : Tu es plus belle que toutes mes femmes et mes maîtreſſes.

Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil ;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée ;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encore à ſon réveil.

Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours ;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur ?
Eveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment ;
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.

Je l'ai perdu le ſeul bien qui m'enchante !
Ah ! je l'entends, j'entends ſa voix touchante ;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te voi !
Mon cœur s'échappe et s'envole après toi.

TEXTE.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eſt difficile d'expliquer comment à la fois on dort et on veille. C'eſt une figure aſiatique qui exprime un ſonge.

Hélas ! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets ſont le partage
De mes ſens déſeſpérés.

O mes compagnes fideles,
Voyez mes craintes cruelles ;
Adouciſſez ma douleur !
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur ;
Quel Dieu m'en a ſéparée ?

TEXTE.

J'ai cherhé durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a paſſé ſa main par le trou, et mon ventre treſſaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'eſt liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé, &c.

Je vous conjure, filles de Jéruſalem, ſi vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour. . . . .

REMARQUE.

La *Sulamite* dit enſuite qu'elle a cherché ſon *Chaton* aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouſe de *Salomon*.

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel eſt l'amant heureux,
Qui vous retient dans de ſi douces chaînes.
Nous partageons votre joie et vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains :
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre ;
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'ivoire,
Ce front noble et gracieux,
Ce front couronné de gloire ;
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux

TEXTE.

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes ? &c.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc et rouge, choiſi entre mille ; ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſur le bord des eaux, lavés dans du lait. Ses joues ſont comme des parterres d'aromates, ſa poitrine eſt comme un ivoire marqueté de ſaphirs, &c.

Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des Dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je feſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtreſſe chérie ;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras !
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur eſt flétrie.
Charmant palmier, tige aimable et fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps eſt un bien précieux !
Tout le conſume, et l'amour ſeul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ſes attraits ;
Dans les bons vins que votre ame ſe noie ;
Je vais goûter des plaiſirs plus parfaits.

TEXTE.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé ? nous l'irons chercher avec vous.

LE CHATON.

Je ſuis deſcendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées..... Votre nez eſt comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas..... votre taille eſt ſemblable à un palmier. J'ai dit : Je monterai ſur le palmier, et j'en prendrai les fruits ; car vos mamelles ſont comme des grappes de raiſin, &c.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux et tendre emportement,
Vous guériſſez ma bleſſure.
Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux ;
Prenons ſoin de leur culture ;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure ;
Fuyons le bruyant ſéjour
De cette ſuperbe ville.
Le village eſt plus tranquille ;
Et la nature et l'amour
L'ont choiſi pour leur aſile.

TEXTE.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis ; buvez, enivrez-vous, mes très-chers amis.

LA SULAMITE.

Je ſuis à mon bien-aimé, et ſon cœur ſe retourne vers moi. Venez, ſortons dans les champs, demeurons au village ; levons-nous matin pour aller aux vignes : c'eſt là que je vous donnerai mes mamelles.

REMARQUE.

C'était un uſage commun dans les pays chauds de ne point boire ſon vin pur ; on le mêlait ſouvent avec du lait. Dans l'Odyſſée on y infuſe des raclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

FIN.

LA
GUERRE CIVILE
DE GENEVE,
OU
LES AMOURS
DE ROBERT COVELLE.

POEME HEROIQUE,

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES.

Publié en 1768.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON a fait un crime à M. de *Voltaire* d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient auſſi trouvé *Boileau* un homme bien abominable.

M. de *Voltaire* avait acheté fort cher une petite maiſon auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défenſe d'appeler ſon frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de groſſes injures. Cependant le produit de ſes ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son ſéjour avait rendu à la ville de Genève, en Europe, la célébrité que deux ſiècles auparavant le picard *Jehan Chauvin* lui avait donnée, et qu'elle avait perdue depuis que la théologie avait paſſé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames génevoiſes, et avait formé pluſieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de *Servet*, d'*Antoine* et *Michel Chaudron* avaient été juſqu'alors les ſeuls ſpectacles

permis par le conſiſtoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de ſon coté.

D'ailleurs ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; et ce qui prouve que M. de *Voltaire* avait raiſon, c'eſt que bientôt après, la laſſitude des troubles amena une eſpèce de paix.

L'hiſtoire de *Robert Covelle* eſt très-vraie. Les prêtres génevois avaient l'inſolence d'appeler à leur tribunal les citoyens et citoyennes accuſés du crime de fornication, et les obligeaient de recevoir leur ſentence à genoux : c'était rendre un ſervice important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. *Rouſſeau* eſt traité dans ce poëme avec trop de dureté, ſans doute ; mais M. *Rouſſeau* accuſait publiquement M. de *Voltaire* d'être un athée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de *Voltaire* n'avait pas mis ſon nom, cherchait à attirer la perſécution ſur lui, et mettait en même temps à la tête de ſes perſécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la perſécution, et qui dans ce temps-là même prenait contre les prêtres le parti de *Jean Jacques*.

M. de *Voltaire* vivait dans un pays où des lois barbares, établies contre la liberté de

penſer dans les ſiècles d'ignorance, n'étaient pas encore abolies. De telles accuſations étaient donc un véritable crime, et elles doivent paraître plus odieuſes encore, lorſque l'on ſonge que l'accuſateur lui-même avait imprimé des choſes plus hardies que celles qu'il reprochait à ſon ennemi; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui diſait la meſſe pour de l'argent ſans y croire; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parce qu'il avait développé en proſe ſérieuſe cette épigramme de *Jean-Baptiſte Rouſſeau.*

. . . . Oui, je voudrais connaître,
Toucher au doigt, ſentir la vérité,
Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre;
Offrez à DIEU votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de *Voltaire* n'eſt-elle pas excuſable? Il eût dû plaindre M. *Rouſſeau;* mais un homme qui dans ſon malheur calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui feſaient cauſe commune avec lui, pouvait auſſi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. *Rouſſeau*, on ne trouve ici que des plaiſanteries. La manière dont milord *Abington* reſſuſcite *Catherine* eſt une ſorte de reproche aux

génevois d'aimer trop l'argent ; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitans de toutes les villes purement commerçantes, n'eſt-il pas fondé ? Tout homme qui ayant le néceſſaire, et un patrimoine ſuffiſant à laiſſer à ſes enfans, ſe dévoue à un métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent ? S'occupe-t-on toute ſa vie, ſans néceſſité, d'une choſe qu'on n'aime point ? Le déſintéreſſement qu'affecte un homme qui s'eſt livré long-temps au ſoin de s'enrichir, ne peut être que de l'hypocriſie.

PROLOGUE.

On a ſi mal imprimé quelques chants de ce poëme ; nous en avons vu des morceaux ſi défigurés dans différens journaux ; on eſt ſi empreſſé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuſe paix dont nous jouiſſons, que nous avons interrompu notre édition de l'hiſtoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'hiſtoire véritable des diſſentions préſentes de Genève, miſes en vers par un jeune franc-comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talens ſeront encouragés, ſans doute, par tous les gens de lettres qui ne ſont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au devant du mérite naiſſant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles, jamais écrit la moindre impoſture, jamais accuſé perſonne de ſentimens erronés ſur la grace prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obſcurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en queſtion, pour faire imprimer contre lui de petits avertiſſemens ſcandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des eſprits fins et éclairés qui abondent dans notre province. Nous ne nous flattons pas que le ſieur d'*Hémeri* (*) et le nommé

(*) Inſpecteur de police et de la librairie de Paris.

Bruyſet Ponthus, marchand libraire à Lyon, le laiſſent arriver juſqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces : Paris eſt une ville trop occupée d'objets ſérieux pour être ſeulement informée de la guerre de Genève. L'opéra comique, le ſinge de *Nicolet*, les romans nouveaux, les actions des fermes et les actrices de l'opéra fixent l'attention de Paris avec tant d'empire que perſonne n'y ſait, ni ſe ſoucie de ſavoir ce qui ſe paſſe au grand Caire, à Conſtantinople, à Moſcou et à Genève. Mais nous eſpérons d'être lus des beaux eſprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons ſuiſſes, de M. l'abbé de Saint-Gall, de M. l'évêque d'Annecy et de ſon chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, &c.&c. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons ſuivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conſervant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieuſement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas diſtinguer les *Français* de *St François d'Aſſiſe* : de ne pas écrire anglais et écoſſais par un *a*, comme on orthographie *portugais*. Il nous ſemble palpable que quand on prononce *j'aimais*, *je feſais*, *je plaiſais* avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il eſt tout à fait

impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, et de ne pas orthographier de même ce qu'on prononce abſolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui ſuivent encore l'ancienne routine, c'eſt qu'ils compoſent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi, quand je vois un livre où le mot *Français* eſt imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, et que je ne le lis point.

J'en dis autant à *le Breton* imprimeur de l'almanach royal : je ne lui payerai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la groſſiéreté de dire que M. le préſident... M. le conſeiller... demeure dans le *cul de ſac* de Menard, dans le *cul de ſac* des blancs Manteaux, dans le *cul de ſac* de l'Orangerie. Juſqu'à quand les Velches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie ?

Hodièque manent veſtigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave préſident demeure dans un cul ? paſſe encore pour *Fréron :* on peut habiter dans le lieu de ſa naiſſance ; (*) mais un préſident, un conſeiller ! fi ! M. *le*

(*) Voyez le *pauvre diable*, ouvrage en vers aiſés de feu mon couſin *Vadé :*

Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine, &c.

Breton, corrigez-vous, ſervez-vous du mot *impaſſe*, qui eſt le mot propre ; l'expreſſion ancienne eſt *impaſſe*. Feu mon couſin *Guillaume Vadé* de l'académie de Beſançon vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs ſottiſes ; ils les laiſſent ſubſiſter, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. *le Breton*, qui avez du génie, comment dans le ſeul ouvrage où un illuſtre académicien dit que la vérité ſe trouve, pouvez-vous gliſſer une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un ſi profond reſpect ? Par notre Dame, M. *le Breton*, je vous attends à l'année 1769.

PREMIER

PREMIER POSTSCRIPT,

A André Prault, libraire, quai des Auguſtins.

MONSIEUR *André Prault*, vous avertiſſez le public, dans l'avant-coureur, N° 9 du lundi 29 février 1768, que M. *le Franc de Pompignan* ayant magnifiquement et ſuperbement fait imprimer ſes cantiques ſacrés à ſes dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix-huit livres, enſuite pour ſeize; puis vous les avez mis à douze; puis à dix. Enfin, vous les cédez pour huit francs, et vous avez dit dans votre boutique :

Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche.

Je vous donnerai ſix francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais *cul de lampe* les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement inſtruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul, ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai juſqu'à ce qu'on ſe ſoit rangé à ſon devoir.

SECOND POSTSCRIPT,

A M. Panckoucke.

ET vous, M. *Panckoucke*, qui avez offert par ſouſcription le recueil de l'année littéraire de maître *Aliboron*, dit *Fréron*, à dix ſous le volume relié, fachez que cela eſt trop cher : deux ſous et demi, s'il vous plaît, M. *Panckoucke*, et je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre *Cicéron* et *Quintilien*. Je me forme une aſſez belle bibliothèque dont je parlerai inceſſamment au roi ; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POSTSCRIPT,

Au même.

JE ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaiſes in-4°, comme un ouvrage de bénédictin, avec eſtampes, fleurons et point de cul de lampe. De quoi vous aviſez-vous ? on aime aſſez les eſtampes dans ce ſiècle ; mais pour les gros recueils, perſonne ne les lit. Ne faites-vous pas

quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir. Si ce n'était le grand uſage qu'on en fait dans votre ville au haut des maiſons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne ſavent pas lire. La rage de mettre du noir ſur du blanc, comme dit *Sady;* le *Scribendi cacoëtes*, comme dit *Horace*, eſt une maladie dont j'ai été attaqué, et dont je veux abſolument me guérir: tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins, en fait de belles lettres, au ſiècle de *Louis XIV.*

M. d'*Aquin*, que j'aime et que j'eſtime, a célébré, à mon exemple, le ſiècle préſent comme j'ai broché le paſſé : il a fait un relevé des grands-hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, Mlle *Petit-pas*, Mlle *Peliſſier*, Mlle *Chevalier*, M. *Cahuſac*, pluſieurs baſſes tailles, quelques hautes-contre, neuf danſeurs, autant de danſeuſes. Tous ces talens ſont fort agréables, et les jeunes gens, comme moi, en ſont fort épris. Mais peut-être le ſiècle des *Condé*, des *Turenne*,

des *Luxembourg*, des *Colbert*, des *Fénélon*, des *Boſſuet*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*, des *Molière*, des *la Fontaine* avait-il quelque choſe de plus impoſant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, et je m'en rapporte à M. d'*Aquin.*

LA
GUERRE CIVILE
DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

AUTEUR ſublime, inégal et bavard, (*a*)
Toi qui chantas le rat et la grenouille,
Daigneras-tu m'inſtruire dans ton art?
Poliras-tu les vers que je barbouille?
O Taſſoni! (*b*) plus long dans tes diſcours,
De vers prodigue et d'eſprit fort avare:
Me faudra-t-il, dans mon deſſein bizarre,
De tes langueurs implorer le ſecours?
Grand Nicolas (*c*) de Juvénal émule,
Peintre des mœurs, ſurtout du ridicule,
Ton ſtyle pur aurait pu me tenter:
Il eſt trop beau, je ne puis l'imiter.
A ſon génie il faut qu'on s'abandonne.
Suivons le nôtre, et n'invoquons perſonne.

Au pied d'un mont (*d*) que les temps ont pelé,
Sur le rivage où, roulant ſa belle onde,
Le Rhône échappe à ſa priſon profonde,
Et court au loin par la Saône appelé,

On voit briller la cité génevoiſe,
Noble cité, riche, (*e*) fière et ſournoiſe ;
On y calcule et jamais on n'y rit.
L'art de Barême eſt le ſeul qui fleurit : (*f*)
On hait le bal, on hait la comédie ;
Du grand Rameau l'on ignore les airs.
Pour tout plaiſir Genève pſalmodie
Du bon David les antiques concerts ;
Croyant que DIEU ſe plaît aux mauvais vers : (*g*)
Des prédicans la morne et dure eſpèce
Sur tous les fronts y grave la triſteſſe.
C'eſt en ces lieux que maître Jean Calvin,
Savant picard, opiniâtre et vain,
De Paul apôtre impudent interprête,
Diſait aux gens que la vertu parfaite
Eſt inutile au ſalut du chrétien ;
Que DIEU fait tout, et l'honnête-homme rien.
Ses ſucceſſeurs en foule s'attachèrent
A ce grand dogme et très-mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis ;
Il prétendait que DIEU nous laiſſe faire,
Qu'il va donnant châtiment ou ſalaire
Aux actions, ſans gêner les eſprits.
Ses ſentimens étaient aſſez ſuivis
Par la jeuneſſe aux nouveautés encline.
Robert Covelle au ſortir d'un ſermon
Qu'avait prêché l'inſipide Brognon, (*h*)
Grand défenſeur de la vieille doctrine,

Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laiſſait voir un grand tiers de teton
Rebondiſſant ſous ſa mince étamine.
Chers habitans de ce petit canton,
Vous connaiſſez le beau Robert Covelle,
Son large nez, ſon ardente prunelle,
Son front altier, ſes jarrets bien diſpos,
Et tout l'eſprit qui brille en ſes propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à ſa pucelle :
Mort de Calvin ! quel ennuyeux prêcheur
Vient d'annoncer à ſon ſot auditoire
Que l'homme eſt faible, et qu'un pauvre pécheur
Ne fit jamais une œuvre méritoire ?
J'en veux faire une. Il dit, et dans l'inſtant,
O Catherine, il vous fait un enfant !
Ainſi Neptune en rencontrant Phillire,
Et Jupiter voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le temps de leur martyre :
Ainſi David, vainqueur du Philiſtin,
Vit Betzabée, et lui planta ſoudain,
Sans ſoupirer, dans ſon pudique ſein
Un Salomon et toute ſon engeance ;
Ainſi Covelle en ſes amours commence :
Ainſi les rois, les héros et les Dieux
En ont agi. Le temps eſt précieux.

Bientôt Catin dans ſa taille arrondie
Manifeſta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert ;
Et le ſcandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs génevois.
Du vieux picard (*i*) on conſulta les lois ;
On convoqua le ſacré conſiſtoire.
Trente pédans, en robe courte et noire,
Dans leur taudis vont ſiéger après boire ;
Prêts à dicter leur arrêt ſolemnel.
Ce n'était pas le ſénat immortel
Qui s'aſſemblait, ſous ſa voûte éthérée,
Pour juger Mars avec ſa Cythérée, (*k*)
Surpris tous deux l'un ſur l'autre étendus,
Tous palpitans, et s'embraſſant tous nus.
La Catherine avait caché ſes charmes.
Covelle auſſi (de peur d'humilier
Le Sanhédrin trop prompt à l'envier,)
Cache avec ſoin ſes redoutables armes.

Du noir ſénat le grave directeur
Eſt Jean Vernet (*l*) de maint volume auteur :
Le vieux Vernet ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires.
Dans ſa jeuneſſe il a lu les ſaints pères,
Se croit ſavant, affecte un air dévot.
Broun eſt moins fat, et Needham eſt moins ſot. (*m*)
Les deux amans devant lui comparaiſſent.

A ces objets, à ces péchés charmans,
Dans ſa vieille ame en tumulte renaiſſent
Les ſouvenirs des tendres paſſe-temps
Qu'avec Javotte il eut dans ſon printemps.
Il interroge ; et ſa rare prudence
Pèſe à loiſir ſur chaque circonſtance,
Le lieu, le temps, le nombre, la façon.
L'amour, dit-il, eſt l'œuvre du démon ;
Gardez-vous bien de la perſévérance ;
Et dites-moi ſi les tendres déſirs
Ont ſubſiſté par delà les plaiſirs ?

Catin ſubit ſon interrogatoire,
Modeſtement jalouſe de ſa gloire,
Non ſans rougir ; car l'aimable pudeur
Eſt ſur ſon front comme elle eſt dans ſon cœur.
Elle dit tout, rend tout clair et palpable ;
Et fait ſerment que ſon amant aimable
Eſt toujours gai, devant, durant, après.
Vernet, content de ces aveux diſcrets,
Va prononcer la divine ſentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux, . . .
A genoux, moi !... *vous-même*... Qui ? moi !... *vous.*
A vos vertus joignez l'obéiſſance.

Covelle alors, à ſa mâle éloquence
Donnant l'eſſor et ranimant ſon feu,
Dit : » Je fléchis les genoux devant DIEU,

» Non devant l'homme, et jamais ma patrie
» A mon grand nom ne pourra reprocher
» Tant de baſſeſſe et tant d'idolâtrie.
» J'aimerais mieux périr ſur le bûcher
» Qui de Servet a conſumé la vie;
» J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
» Avec Chauſſon (*n*) et tant d'autres élus,
» Que m'avilir à rendre à mes ſemblables
» Un culte infame et des honneurs coupables.
» J'ignore encor tout ce que votre eſprit
» Peut, en ſecret, penſer de JESUS-CHRIST, (*o*)
» Mais il fut juſte et ne fut point ſévère.
» JESUS fit grace à la femme adultère;
» Il dédaigna de tenir à ſes pieds,
» Ses doux appas de honte humiliés.
» Et vous, pédans, cuiſtres de l'évangile,
» Qui prétendez remplacer en fierté
» Ce qui chez vous manque en autorité,
» Nouveaux venus, troupe vaine et futile,
» Vous oſeriez exiger un honneur
» Que refuſa JESUS-CHRIST mon Sauveur!
» Tremblez, ceſſez d'inſulter votre maître....
» Tu veux parler, tais-toi, Vernet.... Peut-être
» Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard,
» Trente prélats, tous dignes de la hart,
» Pour exalter leur ſacré caractère,
» Firent feſſer Louis le débonnaire, (*p*)
» Sur un cilice étendu devant eux?

„ Louis était plus bête que pieux.
„ La discipline, en ces jours odieux,
„ Etait d'usage, et nous venait du Tibre.
„ C'était un temps de sottise et d'erreur.
„ Ce temps n'est plus ; et si ce déshonneur
„ A commencé par un vil empereur,
„ Il finira par un citoyen libre. „ (1)

A ce discours tous les bons citadins,
Pressés en foule à la porte, applaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Battaient des pieds et claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Cicéron les beaux discours diffus
Contre Verrès, Antoine et Cétégus ; (*q*)
Ses tours nombreux, son éloquente emphase,
Et les grands mots qui terminaient sa phrase.
Tel de plaisir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joie,
Quand l'*Ecossaise* abandonnait en proie
Aux ris moqueur du public éclairé
Ce lourd Fréron, (*r*) diffamé par la ville
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cents bourgeois proclamèrent soudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenseur des droits du genre humain.
Chacun embrasse et Robert et Catin :

Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicans qui, de leurs droits jaloux,
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, et parler de genoux.

Ami lecteur, il eſt dans cette ville
De magiſtrats un ſénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces ſénateurs, de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, et ſont fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleuſe
Environner leur marche faſtueuſe;
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius et les Cincinnatus.
Pour tout éclat, une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule et retombe en anneaux;
Cette crinière a deux pendans égaux,
De la juſtice emblême reſpectable.
Leur col eſt roide; et leur front vénérable
N'a jamais ſu pencher d'aucun côté,
Signe d'eſprit et preuve d'équité.
Les deux partis devant eux ſe préſentent,
Plaident leur cauſe, inſiſtent, argumentent:
De leurs clameurs le tribunal mugit;
Et plus on parle, et moins on s'éclaircit.
L'un ſe prévaut de la ſainte écriture;

L'autre en appelle aux lois de la nature;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour appuyer le droit et la raiſon.

Dans le ſénat il était un Caton,
Paul Galatin ſyndic de cette année,
Qui crut l'affaire en ces mots terminée.

» Vos différens pourraient s'accommoder.
» Vous avez tous l'art de perſuader.
» Les citoyens et l'éloquent Covelle
» Ont leurs raiſons... les vôtres ont du poids...
» C'eſt ce qui fait... l'objet de la querelle...
» Nous en pourrons parler une autre fois...
» Car... en effet... il eſt bon qu'on s'entende....
» Il faut ſavoir ce que chacun demande....
» De tout état l'Egliſe eſt le ſoutien...
» On doit ſurtout penſer au... citoyen....
» Les blés ſont chers et la diſette eſt grande.
» Allons dîner... les genoux n'y font rien. » (*s*)

A ce diſcours, à cet arrêt ſuprême,
Digne en tous ſens de Thémis elle-même,
Les deux partis, également flattés,
Egalement l'un et l'autre irrités,
Sont réſolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!
Que deviendront Covelle et ſes amours?
Des bons bourgeois le bras les favoriſe;

Mais les bourgeois ſont un faible ſecours
Quand il s'agit de combattre l'Egliſe.
Leur premier feu bientôt ſe ralentit ;
Et pour l'éteindre un dimanche ſuffit.
Au cabaret on eſt fier, intrépide ;
Mais au ſermon qu'on eſt ſot et timide !
Qui parle ſeul a raiſon trop ſouvent.
Sans rien riſquer ſa voix peut nous confondre.
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre ;
Ce temps eſt proche, et ſera fort plaiſant.

Fin du premier chant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(*a*) HOMERE qui a fait le combat des grenouilles et des rats.

(*b*) L'auteur de *la Secchia rapita*, ou de la terrible guerre, entre Bologne et Modène, pour un ſeau d'eau.

(*c*) *Nicolas Boileau.*

(*d*) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(*e*) Les ſeuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cents mille livres de rentes ſur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui, dans ſon territoire, ait autant de jolies maiſons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent: on y pouſſait autrefois des argumens théologiques.

(*f*) Auteur des comptes-faits.

(*g*) Ces vers ſont dignes de la muſique; on y chante les commandemens de DIEU ſur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

(*h*) Prédicant génevois.

(*i*) *Calvin*, chanoine de Noyon.

(*k*) Le ſoleil, comme on ſait, découvrit *Vénus* couchée avec *Mars*, et *Vulcain* porta ſes plaintes au conſiſtoire de là-haut.

(*l*) *Vernet*, profeſſeur en théologie, très-plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ſes lettres originales par leſquelles il pria l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs* de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refuſé, et ſe jeta dans la politique.

(*m*) *Broun*, prédicant écoſſais, qui a écrit des ſottiſes et des injures de compagnie avec *Vernet*. Ce prédicant écoſſais venait ſouvent manger chez l'auteur ſans être prié; et c'eſt ainſi qu'il témoigna ſa reconnaiſſance. *Needham* eſt un jéſuite

irlandais, imbécille, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans ſa chimère, et quelques philoſophes même ont bâti un ſyſtême ſur cette prétendue expérience auſſi fauſſe que ridicule.

Voyez une note des éditeurs ſur Néedham, *dans le recueil des œuvres philoſophiques, partie phyſique.*

(*n*) *Chauſſon*, fameux partiſan d'*Alcibiade*, d'*Alexandre*, de *Jules-Céſar*, de *Giton*, de *Desfontaines*, de l'*âne littéraire*, brûlé chez les Velches au dix-ſeptième ſiècle.

(*o*) Voyez l'article *Genève* dans l'Encyclopédie. Jamais *Vernet* n'a ſigné que JESUS eſt DIEU conſubſtantiel à DIEU le père. A l'égard de l'Eſprit, il n'en parle pas.

(*p*) Voyez l'hiſtoire de l'Empire et de la France.

(*q*) *Cétégus*, complice de *Catilina*.

(*r*) Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, était à la première repréſentation de l'Ecoſſaiſe. Il fut hué pendant toute la pièce, et reconduit chez lui, par le public, avec des huées.

(*s*) C'eſt le refrain d'une chanſon grivoiſe, *et lon, lan, la, les genoux n'y font rien.*

(*t*) Il eſt très-vrai que les miniſtres citèrent à *Covelle* l'exemple de *Louis le débonnaire ou le faible*, et qu'il leur fit cette réponſe.

CHANT

CHANT SECOND.

QUAND deux partis diviſent un empire,
Plus de plaiſirs, plus de tranquillité,
Plus de tendreſſe et plus d'honnêteté;
Chaque cerveau, dans ſa moëlle infecté,
Prend pour raiſon les vapeurs du délire;
Tous les eſprits, l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inſpire:
Ainſi qu'à table un cercle de buveurs,
Feſant au vin ſuccéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire,
Verſe à la ronde, et ſe fait une gloire,
En s'enivrant, d'enivrer ſon voiſin.

Des prédicans le bataillon divin,
Ivre d'orgueil et du pouvoir ſuprême,
Avait déjà prononcé l'anathême;
Car l'hérétique excommunie auſſi.
Ce ſacré foudre eſt lancé, ſans merci,
Au nom de DIEU. Genève imite Rome
Comme le ſinge eſt copiſte de l'homme.
Robert Covelle et ſes braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Egliſe:
On en fait trop; on lit l'Eſprit des lois.
A ſon paſteur l'ouaille eſt peu ſoumiſe.

Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche et le diſert Clavière
Vont envoyer, d'une commune voix,
Les prédicans prêcher dans la rivière.
On s'y diſpoſe; et le vaillant Rodon
Saiſit déjà le ſot prêtre Brognon
A la braguette, au collet, au chignon;
Il le ſoulève ainſi qu'on vit Hercule,
En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.

Mais, ô prodige! et qu'on ne croira pas,
Tel eſt l'ennui dont la ſage nature
Dota Brognon, que ſa ſeule figure
Peut aſſoupir, et même ſans prêcher,
Tout citoyen qui l'oſerait toucher.
Maître Brognon reſſemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la ſuivent ſur les flots.
Rodon s'endort, et Pallard le ſecoue;
Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les paſteurs étaient ſaiſis d'effroi.
Ils criaient tous au ſecours, à la loi!
A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi!
A leurs clameurs une troupe dévote,
Se rajuſtant, deſcend de ſon grenier;
Et crie, et pleure, et ſe retrouſſe, et trotte,

Et porte en main Saurin (*a*) et le pſautier:
Et les enfans vont pleurant après elles,
Et les amans donnant le bras aux belles,
Diacre, maçon, corroyeur, pâtiſſier
D'un flot ſubit inondent le quartier.
La preſſe augmente, on court, on prend les armes;
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes
Chacun penſe être à ce jour ſi fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit aſſez mal,
Aux pieds des murs vint planter ſes échelles, (*b*)
Pour tuer tout, excepté les pucelles.

Dans ce fracas le ſage et doux Dolot
Fait un grand ſigne et d'abord ne dit mot.
Il eſt aimé des grands et du vulgaire;
Il eſt poëte, il eſt apothicaire,
Grand philoſophe, et croit en DIEU pourtant;
Simple en ſes mœurs, il eſt toujours content,
Pourvu qu'il rime et pourvu qu'il rempliſſe
De ſes beaux vers le Mercure de Suiſſe.
Dolot s'avance et dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des viſages,
On l'entoura, le déſordre ſe tut.

Meſſieurs, dit-il, vous êtes nés tous ſages;
Ces mouvemens ſont des convulſions;
C'eſt dans le foie, et ſurtout dans la rate
Que Gallien, Nicomaque, Hippocrate,
Tous gens ſavans, placent les paſſions.

L'ame eſt du corps la très-humble ſervante;
Vous le ſavez, les eſprits animaux
Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante;
Conſultons tous le célèbre Tronchin,
Il connaît l'ame, il eſt grand médecin:
Il peut beaucoup dans cette épidémie.
Tronchin ſortait de ſon académie,
Lorſque Dolot diſait ces derniers mots.
Sur ſon beau front ſiége le doux repos;
Son nez romain dès l'abord en impoſe;
Ses yeux ſont noirs, ſes lèvres ſont de roſe;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maître eſt plein d'une bonté
Qui tempérait la ſplendeur de ſa gloire.
Il va tâtant le pouls du confiſtoire
Et du conſeil, et des plus gros bourgeois.

Sur eux à peine il a placé ſes doigts,
O de ſon art merveilleuſe puiſſance!
O vanités! ô fatale ſcience!
La fièvre augmente; un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau. (*c*)
J'ai vu ſouvent près des rives du Rhône
Un ſerviteur de Flore et de Pomone,
Par une digue arrêtant de ſes mains
Le flot bruyant qui fond ſur ſes jardins:
L'onde s'irrite, et briſant ſa barrière,

Va ravager les œillets, les jaſmins
Et des melons la couche printannière.
Telle eſt Genève : elle ne peut ſouffrir
Qu'un médecin prétende la guérir ;
Chacun s'émeut, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec ſa mine affable :
Du genre-humain voilà le ſort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère :
Et du bien même il naît encor du mal.
Lui d'un pas grave, et d'une marche lente
Laiſſe gronder la troupe turbulente,
Monte en carroſſe et s'en va dans Paris
Prendre ſon rang parmi les beaux eſprits.

Genève alors eſt en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'inſulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet ;
Chacun écrit, chacun fait un projet ;
On repréſente et puis on repréſente ;
A penſer creux tout bourgeois ſe tourmente ;
Un prédicant donne à l'autre un ſoufflet ;
Comme la horde, à Moïſe attachée,
Vit autrefois, à ſon très-grand regret,
Sédékia, prophète peu diſcret,
Qui ſouffletait le prophète Michée. (*d*)

Quand le ſoleil, ſur la fin d'un beau jour,
De ſes rayons dore encor nos rivages ;

Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout reſpire et la paix et l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils? quelle main ſur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon ſoudain trouble les airs?
Quel bras terrible a ſoulevé les mers?
On n'en ſait rien. Les ſavans ont beau dire
Et beau rêver; leurs ſyſtêmes font rire:
Ainſi Genève, en ces jours pleins d'effroi,
Etait en guerre et ſans ſavoir pourquoi.

Près d'une égliſe à Pierre conſacrée,
Très-ſale égliſe, et de Pierre abhorrée;
Sur un vieux mur eſt un vieux monument,
Reſte maudit d'une déeſſe antique,
Du paganiſme ouvrage fantaſtique,
Dont les enfers animaient les accens,
Lorſque la terre était ſans prédicans.
DIEU quelquefois permet qu'à cette idole
L'eſprit malin prête encor ſa parole.
Les Génevois conſultent ce démon,
Quand par malheur ils n'ont point de ſermon.
Ce diable antique eſt nommé l'Inconſtance:
Elle a toujours confondu la prudence.
Une girouette, expoſée à tout vent,

Eſt à la fois ſon trône et ſon emblême ;
Cent papillons forment ſon diadême.
Par ſon pouvoir magique et décevant
Il envoya Charles-Quint au couvent,
Jules ſecond aux travaux de la guerre ;
Fit Amédée et moine, et pape, et rien ; (*e*)
Bonneval turc, (*f*) et Makarti chrétien. (*g*)
Elle eſt fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui ſon charme eſt un ſecours.
Elle a, dit-on, gouverné les amours :
S'il eſt ainſi, c'eſt gouverner la terre.
Monſieur Rillet, (*h*) dont l'eſprit eſt vanté,
Eſt fort dévot à cette déïté ;
Il eſt profond dans l'art de l'ergotiſme ;
En quatre parts il vous coupe un ſophiſme ;
Prouve et réfute, et rit, d'un ris malin,
De ſaint Thomas, de Paul et de Calvin.
Il ne fait pas grand uſage des filles,
Mais il les aime. Il trouve toujours bon
Que du plaiſir on leur donne leçon,
Quand elles ſont honnêtes et gentilles,
Permet qu'on change et de fille et d'amant,
De vins, de mode et de gouvernement.
Amis, dit-il, alors que nos penſées,
Sont au droit ſens tout-à-fait oppoſées,
Il eſt certain, par le raiſonnement,
Que le contraire eſt un bon jugement :
Et qui s'obſtine à ſuivre ſes viſées,

Toujours du but s'écarte ouvertement.
Pour être ſage il faut être inconſtant.
Qui toujours change une fois au moins trouve
Ce qu'il cherchait ; et la raiſon l'approuve.
A ma déeſſe allez offrir vos vœux.
Changez toujours, et vous ſerez heureux.
Ce beau diſcours plut fort à la commune.
Si les Romains adoraient la Fortune,
Diſait Rillet, on peut avec honneur
Prier auſſi l'Inconſtance ſa ſœur.
Un peuple entier ſuit avec alégreſſe
Rillet qui vole aux pieds de ſa Déeſſe.
On s'agenouille, on tourne à ſon autel.
La déïté, tournant comme eux ſans ceſſe,
Dicte en ces mots ſon arrêt ſolemnel.
„ Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
„ Mon favori, qui devers Neuchâtel
„ Par paſſe-temps fait aujourd'hui ſes pâques. (*i*)
„ C'eſt le ſoutien de mon culte éternel.
„ Toujours il tourne, et jamais ne rencontre ;
„ Il vous ſoutient et le pour et le contre
„ Avec un front de pudeur dépouillé.
„ Cet étourdi ſouvent a barbouillé
„ De plats romans, de fades comédies,
„ Des opéra, de minces mélodies ;
„ Puis il condamne, en ſtyle entortillé,
„ Les opéra, les romans, les ſpectacles.
„ Il vous dira qu'il n'eſt point de miracles,

„ Mais

„ Mais qu'à Veniſe il en a fait jadis.
„ Il ſe connaît finement en amis ;
„ Il les embraſſe et pour jamais les quitte.
„ L'ingratitude eſt ſon premier mérite.
„ Par grandeur d'ame il hait ſes bienfaiteurs ;
„ Verſez ſur lui les plus nobles faveurs,
„ Il frémira qu'un homme ait la puiſſance,
„ La volonté, la coupable impudence
„ De l'avilir en lui feſant du bien.
„ Il tient beaucoup du naturel d'un chien :
„ Il jappe et fuit, et mord qui le careſſe.

„ Ce qui ſurtout me plaît et m'intéreſſe,
„ C'eſt que de ſecte il a changé trois fois,
„ En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
„ Allez, volez Catherine, Covelle,
„ Dans votre guerre engagez mon héros ;
„ Le Dieu du Lac vous attend ſur les flots.
„ En vain mon ſort eſt d'aimer les tempêtes :
„ Puiſſe Borée, enchaîné ſur vos têtes,
„ Abandonner au ſouffle des Zéphyrs
„ Et votre barque et vos charmans plaiſirs !
„ Soyez toujours amoureux et fideles,
„ Et jouiſſant. C'eſt ſans doute un ſouhait
„ Que juſqu'ici je n'avais jamais fait.
„ Je ne voulais que des amours nouvelles :
„ Mais ma nature étant le changement,
„ Pour votre bien je change en ce moment.

„ Je veux enfin qu'il ſoit dans mon empire
„ Un couple heureux ſans infidélité,
„ Qui toujours aime et qui toujours déſire.
„ On l'ira voir un jour par rareté.
„ Je veux donner, moi qui ſuis l'Inconſtance,
„ Ce rare exemple ; il eſt ſans conſéquence ,
„ J'empêcherai qu'il ne ſoit imité.
„ Je ſuis vrai pape, et je donne diſpenſe,
„ Sans déroger à ma légéreté.
„ Ne doutez point de ma divinité :
„ Mon vatican, mon égliſe eſt en France. „
Diſant ces mots la Déeſſe bénit
Les deux amans, et le peuple applaudit.
A cet oracle, à cette voix divine,
Le beau Robert, la belle Catherine
Vers la girouette avancèrent tous deux,
En ſe donnant des baiſers amoureux.
Leur tendre flamme en était augmentée ;
Et la girouette un moment arrêtée
Ne tourna point, et ſe fixa pour eux.
Le deux amans ſont prêts pour le voyage.
Un peuple entier les conduit au rivage ;
Le vaiſſeau part. Zéphyre et les amours
Sont à la poupe et dirigent ſon cours,
Enflent la voile et d'un battement d'aile
Vont careſſant Catherine et Covelle.
Tels en allant ſe coucher à Paphos,
Mars et Vénus ont vogué ſur les flots ;

Telle Amphitrite et le puiſſant Nérée
Ont fait l'amour ſur la mer azurée.
Les bons bourgeois, au rivage aſſemblés,
Suivaient de l'œil ce couple ſi fidèle:
On n'entendait que les cris redoublés
De liberté, de Catin, de Covelle.
Parmi la foule il était un ſavant
Qui ſur ce cas rêvait profondément,
Et qui tirait un fort mauvais préſage
De ce tumulte et de ce beau voyage.
Meſſieurs, dit-il, je ſuis vieux, et j'ai vu
Dans ce pays bon nombre de ſottiſes:
Je fus ſoldat, prédicant et cocu;
Je fus témoin des plus terribles criſes:
Mon biſaïeul a vu mourir Calvin;
J'aime Covelle, et ſurtout ſa Catin;
Elle eſt charmante, et je ſais qu'elle brille
Par ſon eſprit comme par ſes attraits.
Mais, croyez-moi, ſi vous aimez la paix,
Allez ſouper avec madame Oudrille.
Notre ſavant ayant ainſi parlé
Fut du public impudemment ſiflé.
Il n'en tint compte. Il répétait ſans ceſſe
Madame Oudrille... on l'entoure, on le preſſe:
Chacun riait des diſcours du barbon;
Et cependant lui ſeul avait raiſon.

Fin du ſecond chant.

NOTES ET VARIANTES

DU SECOND CHANT.

(*a*) Les sermons de *Saurin*, prédicant à la Haie, connu pour une petite espiéglerie qu'il fit à milord *Portland*, en faveur d'une fille; ce qui déplut fort au *Portland*, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles.

(*b*) L'escalade de Genève le 12 décembre 1602.

(*c*) Les Génevois tombent en frénésie,
Dans le Sénat et dans la bourgeoisie
Bientôt le mal devient contagieux:
L'un tord le bras, l'autre roule les yeux;
Un autre écume, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.
Jamais son art ne parut plus fatal:
Qui veut guérir, fait souvent bien du mal.
Lui d'un pas grave, &c,

(*d*) Voyez les Paralipomènes, chap. 18, vers. 23. Or *Sédékia*, fils de *Kanaa*, s'approcha de *Michée*, lui donna un soufflet, et lui dit: Par où l'esprit du Seigneur a-t-il passé pour aller de ma main à ta joue? (et selon la vulgate, de toi à moi.)

(*e*) *Amédée*, duc de Savoie, retiré à Ripaille, devenu anti-pape,

(*f*) Le comte de *Bonneval*, général en Allemagne, et bacha en Turquie, sous le nom d'*Osman*,

(*g*) L'abbé *Makarti* irlandais, prieur en Bretagne, sodomite, simoniaque, puis turc. Il emprunta, comme on sait, à l'auteur de ce poëme 2000 liv. avec lesquelles il s'alla faire circoncire. Il s'est rechristianisé depuis, et est mort à Lisbonne.

(*h*) Celui que l'auteur désigne par le nom de *Rillet* est en effet un homme d'esprit, qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

(i) *Jean-Jacques Rouſſeau* communiait en effet alors dans le village de Moutier-Travers, diocèſe de Neuchatel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit *qu'il pleurait de joie à cette ſainte cérémonie.* Le lendemain il écrivit une lettre ſanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très-mal communié ; le ſurlendemain il fut lapidé par les petits garçons, et ne communia plus. Il avait commencé par ſe faire papiſte à Turin, puis il ſe refit calviniſte à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait pourſuivre au conſiſtoire de Genève, pour avoir fait jouer la comédie ſur terre de France, dans ſon château à deux lieues de Genève. Puis il écrivit contre M. d'*Alembert* en faveur des prédicans de Genève; puis il écrivit contre les prédicans de Genève, et imprima qu'ils étaient tous des fripons, auſſi-bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'Encyclopédie, auxquels il avait de très-grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. *Hume* ſon protecteur, qui le mena en Angleterre, et qui épuiſa ſon crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui; *premier ſoufflet*, dit-il, *ſur la joue de mon protecteur, ſecond ſoufflet, troiſième ſoufflet;* apparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi.

CHANT TROISIEME.

Quand ſur le dos de ce lac argenté,
Le beau Robert et ſa tendre maîtreſſe
Voguaient en paix, et ſavouraient l'ivreſſe
Des doux déſirs et de la volupté;
Quand le Sylvain, la Driade attentive
D'un pas léger accouraient ſur la rive,
Lorſque Protée et les Nymphes de l'eau
Nagaient en foule autour de leur bateau,
Lorſque Triton careſſait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jacques Rouſſeau
Chez qui Robert allait en ambaſſade?

Dans un vallon fort bien nommé *Travers*
S'élève un mont vrai ſéjour des hivers:
Son front altier ſe perd dans les nuages;
Ses fondemens ſont aux creux des enfers.
Au pied du mont ſont des antres ſauvages,
Du Dieu du jour ignorés à jamais;
C'eſt de Rouſſeau le digne et noir palais.
Là ſe tapit ce ſombre energumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel;
Il fuit le monde, et craint de voir le ciel.
Et cependant ſa triſte et vilaine ame
Du Dieu d'amour a reſſenti la flamme.

Il a trouvé, pour charmer ſon ennui,
Une beauté digne en effet de lui.
L'infame vieille avait pour nom Vachine;
C'eſt ſa Circé, ſa Didon, ſon Alcine.
L'averſion pour la terre et les cieux,
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.

Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre et la tempête
Devers Genève. Ainſi l'on vit Junon,
Du haut des airs terrible et forcenée,
Perſécuter les reſtes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rouſſeau renverſé ſur le ſein,
Le ſein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble deſſein
De ſubmerger ſa petite patrie,
Il déteſtait ſa ville de Calvin,
Hélas! pourquoi? c'eſt qu'il l'avait chérie.

Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée, entouré de glaçons,
Eſt accouru du pays des Lapons.
Les aquilons arrivent de Scythie;
Les gnomes noirs dans la terre enfermés,
Où ſe pétrit le bitume et le ſoufre,
Font exhaler du profond de leur goufre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.

L'air s'en émeut, les Alpes en mugiſſent;
Les vents, la grêle et la foudre s'uniſſent;
Le jour s'enfuit; le Rhône épouvanté,
Vers Saint-Maurice (1) eſt déjà remonté.
On voit j'aillir de ſes profonds abymes
Des flots d'écume élancés dans les airs;
De cent débris ſes deux bords ſont couverts.
Des vieux ſapins les ondoyantes cîmes
Dans leurs rameaux engoufrent tous les vents,
Et de leur chute écraſent les paſſans:
Un foudre tombe, un autre ſe rallume:
Du feu du ciel on connaît la coutume;
Il va frapper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers.
Car c'eſt toujours ſur les murs de l'Egliſe
Qu'il eſt tombé, tant DIEU la favoriſe,
Tant il prend ſoin d'éprouver ſes élus !
Les deux amans, au gré des flots émus,
Sont tranſportés au ſéjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre,
De tous côtés entourés de la mort.
Aucun des deux ne penſait à ſon ſort.
Covelle craint, mais c'était pour ſa belle;
Catin s'oublie, et tremble pour Covelle.
Robert diſait aux zéphyrs, aux amours,
Qui conduiſaient la barque tournoyante:
Dieux des amans, ſecourez mon amante;
Aidez Robert à ſauver ſes beaux jours;

Pompez cette eau, bouchez-moi cette fente.
A l'aide! à l'aide! et la troupe charmante
Le ſecondait de ſes doigts enfantins,
Par des efforts douloureux et trop vains.

L'affreux Borée a chaſſé le zéphyre:
Un aquilon prend en flanc le navire,
Briſe la voile et caſſe les deux mâts;
Le timon cède et s'envole en éclats;
La quille faute et la barque s'entrouvre,
L'onde écumante en un moment la couvre.

La tendre amante étendant ſes beaux bras,
Et s'élançant vers ſon héros fidèle,
Diſait cher Co..... l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.
Le flot l'emporte, et l'horreur de la nuit
Dérobe aux yeux Catherine expirante.
Mais la clarté terrible et renaiſſante
De cent éclairs, dont le feu paſſe et fuit,
Montre bientôt Catherine flottante
Jouet des vents, des flots et du trépas.
Robert voyait ſes malheureux appas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuiſſes rondes,
Ce ſein d'albâtre à la merci des ondes:
Il la ſaiſit; et d'un bras vigoureux,
D'un fort jarrêt, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine,

Pouſſe, s'avance, et cent fois repouſſé,
Plongé dans l'onde, et jamais renverſé,
Perdant ſa force, animant ſon courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.

Alors il tombe épuiſé de l'effort.
Les habitans de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu ſociables;
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais ſont fort charitables
Aux étrangers, quand il n'en coûte rien.
Aux deux amans une troupe s'avance.
Bonnet (2) accourt, Bonnet le médecin
De qui Lauſanne admire la ſcience;
De ſon grand art il connaît tout le fin.
Aux impotens il preſcrit l'exercice;
D'après Haller il décide qu'en Suiſſe
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce ſeul mot Covelle ſe réveille,
Avec Bonnet il vide une bouteille,
Et puis une autre: il reprend ſon teint frais,
Il eſt plus leſte et plus beau que jamais.
Mais Catherine, hélas! ne pouvait boire.
De ſon amant les ſoins ſont ſuperflus:
Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;
Robert diſait, qui ne boit point n'eſt plus.
Lors il ſe pâme, il revient, il s'écrie,
Fait retentir les airs de ſes clameurs,

Se pâme encor ſur la nymphe chérie,
S'étend ſur elle, et la baignant de pleurs,
Par cent baiſers croit la rendre à la vie.
Il penſe même en cet objet charmant
Sentir encor un peu de mouvement.
A cet eſpoir en vain il s'abandonne :
Rien ne répond à ſes brûlans efforts.
Ah ! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne,
Si les baiſers n'animent point les morts,
Qu'on n'a jamais reſſuſcité perſonne.
Covelle dit, hélas ! s'il eſt ainſi,
C'en eſt donc fait, je vais mourir auſſi.
Puis il retombe, et la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.
Dans ce moment, du fond des antres creux,
Venait Rouſſeau ſuivi de ſon Armide,
Pour contempler le ravage homicide,
Qu'ils excitaient ſur ces bords malheureux.
Il voit Robert qui, penché ſur l'arène,
Baiſait encor les genoux de ſa reine,
Roulait des yeux et lui ſerrait la main.
Que fais-tu là ? lui cria-t-il ſoudain.
Ce que je fais ? mon ami, je ſuis ivre
De déſeſpoir et de très-mauvais vin.
Catin n'eſt plus, j'ai le malheur de vivre ;
J'en ſuis honteux : adieu, je vais la ſuivre.
Rouſſeau réplique, as-tu perdu l'eſprit ?
As-tu le cœur ſi lâche et ſi petit ?

Aurais-tu bien cette faibleſſe infame
De t'abaiſſer à pleurer une femme ?
Sois ſage enfin : le ſage eſt ſans pitié ;
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié :
Tranquille et dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans déſir,
Semblable à DIEU, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite il met tout ſon plaiſir.
D'un vrai Rouſſeau tel eſt le caractère ;
Il n'eſt ami, parent, époux, ni père ;
Il eſt de roche, et quiconque, en un mot,
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un ſot.
Ah ! dit Robert, cette grande doctrine
A bien du bon, mais elle eſt trop divine :
Je ne ſuis qu'homme, et j'oſe déclarer
Que j'aime fort toute humaine faibleſſe :
Pardonnez-moi la pitié, la tendreſſe,
Et laiſſez-moi la douceur de pleurer.
Comme il parlait, paſſait ſur cette terre,
En berlingot, certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui,
Uniquement pour ſortir de chez lui ;
Lequel avait pour charmer ſa triſteſſe
Trois chiens courans, du punch et ſa maîtreſſe.
Dans le pays on connaiſſait ſon nom,
Et tous ſes chiens ; c'eſt milord Abington. (3)
Il aperçoit une foule éperdue,
Une beauté ſur le ſable étendue,

Covelle en pleurs et des verres caſſés.
Que fait-on là ? dit-il à la cohue.
On meurt, Milord, et les gens empreſſés
Portaient déja les quatre ais d'une bière,
Et deux manans fouillaient le cimetière.
Bonnet diſait, notre art n'eſt que trop vain :
On a tenté des baiſers et du vin ;
Rien n'a paſſé. Cette pauvre bourgeoiſe
A fait ſon temps ; qu'on l'enterre, et buvons.
Milord reprit, eſt-elle génevoiſe?
Oui, dit Covelle : eh bien, nous le verrons.
Il ſaute en bas, il écarte la troupe
Qui fait un cercle en lui preſſant la croupe,
Marche à la belle et lui met dans la main
Un gros bourſon de cent livres ſterlin.
La belle ſerre, et ſoudain reſſuſcite.
On bat des mains ; Bonnet n'a jamais ſu
Ce beau ſecret. La gaupe décrépite
Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rouſſeau convient que malgré ſes preſtiges
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.

Milord ſourit : Covelle tranſporté
Croit que c'eſt lui qu'on a reſſuſcité.
Puis en danſant ils s'en vont à la ville
Pour s'amuſer de la guerre civile.

Fin du troiſième chant.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

(1) SAINT-MAURICE dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'eſt en cet endroit que la légende a prétendu que *Dioclétien* en 287 avait fait martyriſer une légion compoſée de ſix mille chrétiens à pied, et de ſept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que Saint-Maurice eſt une vallée étroite entre deux montagnes eſcarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune perſécution; que *Dioclétien* alors comblait tous les chrétiens de faveurs; que les premiers officiers de ſon palais, *Gorgonios et Dorotheos*, étaient chrétiens, et que ſa femme *Preſca* était chrétienne, &c. Le lecteur obſervera ſurtout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par *Grégoire* de Tours qui ne paſſe pas pour un *Tacite*, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454: et dans ce roman il eſt fait mention de *Sigiſmond*, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois apprendre au public qu'un nommé *Nonotte*, ci-devant jéſuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le ſtyle de ſon père, ſoutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu pluſieurs femmes, que *Dioclétien* avait toujours été perſécuteur, et que *Conſtantin* était, comme *Moïſe*, le plus doux de tous les hommes. Cela ſe trouve dans un libelle de cet ex-jéſuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire*; libelle auſſi rempli d'erreurs que de mauvais raiſonnemens. Cette note eſt un peu étrangère au texte, mais c'eſt le droit des commentateurs. *Cette note eſt de M.* C***, *avocat à Beſançon.*

(2) Il eſt mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins des pratiques. Il diſait plus de bons mots qu'il ne guériſſait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. *Jori* mon médecin ordinaire a contribué beaucoup à la pacification; il faut eſpérer que l'auteur en parlera dans ſa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en ſont peu mêlé, attendu qu'il n'y a pas

eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

(3) Milord *Abington* s'est distingué depuis dans le sénat britannique par son patriotisme, et une haine constante pour la corruption, la tyrannie et les restes de superstition que l'Angleterre conserve encore. Il a fait un discours très-raisonnable et très-plaisant contre des lois ridicules sur l'observation du dimanche, imitées des lois juives sur le sabbat, qui s'observent à Londres avec rigueur, et pour lesquelles le conseil de la cité et même les chambres du parlement font semblant d'avoir beaucoup de zèle, afin de faire leur cour à la populace, qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuse beaucoup des persécutions exercées au nom de DIEU. Milord *Abington* consultait un jour, pour un mal d'yeux, *Tronchin* qui lui recommanda de ne pas trop lire. — Je ne lis jamais, dit Milord : il y a quelques années que j'essayai de parcourir un livre qui s'appelait, je crois, la Genèse ; mais après en avoir lu quelques pages, je le laissai là. Il paraissait à Genève tel qu'on le peint ici. *Note des éditeurs.*

CHANT QUATRIEME.

Nos voyageurs diviſaient en chemin ;
Ils ſe flattaient d'obtenir du deſtin
Ce que leur cœur aveuglément déſire,
Bonnet de boire, et Jean-Jacques d'écrire ;
Catin d'aimer ; la vieille de médire ;
Robert de vaincre, et d'aller à grands pas
Du lit à table et de table aux combats.

Tout caractère en cauſant ſe déploie.
Milord diſait : dans ces remparts ſacrés
Avant-hier les Français ſont entrés ;
Nous nous battrons, c'eſt-là toute ma joie :
Mes chiens et moi nous ſuivrons cette proie.
J'aurai contre eux mes fuſils à deux coups ;
Pour un Anglais c'eſt un plaiſir bien doux.
Des Génevois je conduirai l'armée.

Comme il parlait, paſſa la Renommée :
Elle portait trois cornets à bouquin, (1)
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Eſt pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours et ne connut jamais.
La belle auſſi ſe ſervait de ſiflets.

Son

Son écuyer, l'aſtrologue de Liége,
De ſon chapitre obtint le privilége
D'accompagner l'errante déité;
Et le menſonge était à ſon côté.
Entre eux marchait le vieux à tête chauve,
Avec ſon ſable et ſa fatale faulx.
Auprès de lui la Vérité ſe ſauve.
L'âge et la peine avait courbé ſon dos;
Il étendait ſes deux peſantes ailes;
La vérité, qu'on néglige ou qu'on fuit,
Qu'on aime en vain, qu'on maſque ou qu'on pourſuit,
En gémiſſant, ſe blotiſſait ſous elles.
La Renommée à peine la voyait,
Et tout courant devant elle avançait.

Hé bien, Madame, avez-vous des nouvelles?
Dit Abington: ,, J'en ai beaucoup, Milord;
,, Déjà Genève eſt le champ de la mort.
,, J'ai vu de Luc (2) plein d'eſprit et d'audace
,, Dans le combat animer les bourgeois.
,, J'ai vu tomber au ſeul ſon de ſa voix
,, (3) Quatre ſyndics étendus ſur la place.
,, Verne eſt en caſque, et Vernet en cuiraſſe;
,, L'encre et le ſang dégouttent de leur doigts.
,, Ils ont prêché la diſcorde cruelle
,, Différemment; mais avec même zèle.
,, Tels autrefois dans les murs de Paris
,, Des moines blancs, noirs, minimes et gris,

„ Portant mouſquet, carabine, rondelle,
„ Encouragaient tout un peuple fidele
„ A débuſquer le plus grand des Henris,
„ Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
„ Héros charmant, plus héros que Covelle.
„ Bèze et Calvin ſortent de leurs tombeaux:
„ Leur voix terrible épouvante les ſots;
„ Ils ont crié d'une voix de tonnerre,
„ *Perſécutez*, c'eſt-là leur cri de guerre.
„ Satan, Mégère, Aſtaroth, Alecton,
„ Sur les remparts ont pointé le canon.
„ Il va tirer, je crois déjà l'entendre.
„ L'égliſe tombe, et Genève eſt en cendre. „

Bon, dit la vieille, allons, doublons le pas.
Exaucez-nous, puiſſant Dieu des combats!
Dieu Sabaoth, de Jacob et de Bèze!
Tout va périr; je ne me ſens pas d'aiſe.

Enfin la troupe eſt aux remparts ſacrés,
Remparts chétifs, et très-mal réparés.
Elle entre, obſerve, avance, fait ſa ronde.
Tout reſpirait la paix la plus profonde.
Au lieu du bruit des foudroyans canons,
On entendait celui des violons;
Chacun danſait. On voit pour tout carnage
Pigeons, poulets, dindons et grianaux;
Trois cents perdrix à pieds de cardinaux
Chez les traiteurs étalent leur plumage.

Milord s'étonne ; il court au cabaret :
A peine il entre, une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre et discret,
Et l'inviter à voir la comédie.
O juste ciel ! qu'est-ce donc qui s'est fait ?
Quel changement ! alors notre Zaïre
Au doux parler, au gracieux sourire,
Lorgna Milord, et dit ces propres mots : (a)
Ignorez-vous que tout est en repos,
Ignorez-vous qu'un Mécène de France,
Ministre heureux et de guerre et de paix,
Jusqu'en ces lieux a versé ses bienfaits ?
S'il faut qu'on prêche, il faut aussi qu'on danse.
Il nous envoie un brave chevalier, (4)
Ange de paix comme un vaillant guerrier ;
Qu'il soit béni ! Grace à son caducée,
Par les plaisirs la discorde est chassée.
Le vieux Vernet sous son vieux manteau noir
Cache en tremblant sa mine embarassée :
Et nous donnons le Tartuffe ce soir.
Tartuffe ! allons je vole à cette piéce :
Lui dit Milord : j'ai haï de tout temps
De ces croquans la détestable espèce ;
Egayons-nous ce soir à leur dépens.
Allons, Bonnet, Covelle et Catherine.
Et vous aussi, vous Jean-Jacque et Vachine,
Buvons dix coups, mangeons vîte et courons
Rire à Molière, et siffler les fripons.

A ce diſcours enfant de l'alégreſſe,
Rouſſeau reſtait morne, pâle et penſif;
Son vilain front fut voilé de triſteſſe.
D'un vieux caiſſier l'héritier préſomptif
N'eſt pas plus ſot alors qu'on lui vient dire
Que le bon homme en réchappe et reſpire.
Rouſſeau, pouſſé par ſon maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, ſe recueille et ſoupire.
Puis il lui dit, ,, vous êtes un fripon;
,, Je ſens pour vous une haine implacable;
,, Vous m'abhorrez; vous me donnez au diable;
,, Mais nos dangers doivent nous réunir.
,, Tout eſt perdu! Genève a du plaiſir.
,, C'eſt pour nous deux le coup le plus terrible;
,, Vernet ſurtout y ſera bien ſenſible.
,, Les charlatans ſont donc bernés tout net!
,, Ce ſoir Tartuffe; et demain Mahomet!
,, Après demain l'on nous jouera de même.
,, Des Génevois on adoucit les mœurs,
,, On les polit, ils deviendront meilleurs.
,, On s'aimera! Souffrirons-nous qu'on s'aime?
,, Allons brûler le théâtre à l'inſtant.
,, Un chevalier, ambaſſadeur de France,
,, Vient d'ériger cet affreux monument,
,, Séjour de paix, de joie et d'innocence:
,, Qu'il ſoit détruit juſqu'en ſon fondement.

„ Ayons tous deux la vertu d'Eroſtrate ; (5)
„ Ainſi que lui méritons un grand nom.
„ Vous connaiſſez la noble ambition.
„ Le grand vous plaît et la gloire vous flatte :
„ Prenons ce ſoir en ſecret un brandon.
„ En vain les ſots diront que c'eſt un crime ;
„ Dans ce bas monde il n'eſt ni bien ni mal.
„ Aux vrais ſavans tout doit ſembler égal.
„ Bâtir eſt beau ; mais détruire eſt ſublime.
„ Brûlons théâtre, actrice, acteur, ſouffleur,
„ Et ſpectateur, et notre ambaſſadeur. „

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait ſonner ſa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réuſſir, Vachine doit s'armer ;
Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire ?
Sans toi, Vénus, peut-on ſavoir aimer ?
Sans toi, Vachine, on n'eſt pas ſûr de nuire.
Vachine prend (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pourri de brochures nouvelles,
Vers de le Brun morts auſſitôt que nés, (6)
Longs mandemens dans le *Puy* confinés, (7)
Tacite orné par le ſieur la Blétrie,
D'un ſtyle neuf et d'un mélange heureux

De pédantiſme et de galanterie ;
Journal chrétien, madrigaux amoureux ,
De Chiniac les écrits plagiaires, (8)
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut du chanvre en ſon temps ;
Linge il devint par l'art des tiſſerands ;
Puis en lambeaux des pilons le preſsèrent ;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De viſions à l'envi le chargèrent ;
Puis on le brûle : il vole dans les airs,
Il eſt fumée auſſi-bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle eſt l'hiſtoire.
Tout eſt fumée, et tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.
Les trois méchans ont poſé cette étoupe
Sous le foyer où s'aſſemble la troupe ;
La mèche prend. Ils regardent de loin
L'heureux effet qui ſuit leur noble ſoin, (9)
Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts pliſſés ſe dérider de joie.
Déjà la flamme a ſurmonté les toits,
Les toits pourris, ſéjour de tant de rois ;
Le feu s'étend, le vent le favoriſe.
Le ſpectateur que la flamme pourſuit,
Crie au ſecours, ſe précipite et fuit :
Jean-Jacques rit ; Brognon les exorciſe.
Ainſi Chalcas et le traître Sinon
S'applaudiſſaient lorſqu'ils mirent en cendre

Les murs ſacrés du ſuperbe Ilion,
Que le dieu Mars, Aphrodiſe, (10) Apollon,
Virent brûler et ne purent défendre.
Las! que devient le pauvre entrepreneur,
Ce Roſimond plus généreux qu'habile,
A ſes dépens il a, pour ſon malheur,
Fait à grands frais meubler le noble aſile
Des doux plaiſirs peu faits pour cette ville.
Un ſeul moment conſume l'attirail
Du grand Céſar, d'Auguſte, d'Oroſmane,
Et la toilette où ſe coiffa Roxane,
Et l'ornement de Rome et du ſérail.
O Roſimond que devient votre bail?
De tous vos ſoins quel funeſte ſalaire!
Eſt-ce à Calvin que vous aurez recours?
Eſt-ce à l'évêque appelé titulaire?
Hélas! lui-même a beſoin de ſecours.
Ah malheureux! à qui vouliez-vous plaire?
Vous êtes plaint; mais fort abandonné.
Après vingt ans vous voilà ruiné:
De vos pareils c'eſt le ſort ordinaire.
Qui du public s'eſt fait le ſerviteur
Peut ſe vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur
Egalement ſe repentent peut-être.
Loin du public, heureux dans ſa maiſon
Qui boit en paix, et dort avec Suſon! (11)

Fin du quatrième chant.

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(1) OBSERVEZ, cher lecteur, combien le ſiècle ſe perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans la Henriade, on lui en a donné deux dans la divine Pucelle, et aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre génevoiſe. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui eſt ſans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

(2) De *Luc*, d'une des plus anciennes familles de la ville: c'était le *Paoli* de Genève; il eſt d'ailleurs phyſicien et naturaliſte. Son père entend merveilleuſement *ſaint Paul*, ſans ſavoir le grec et le latin: on dit qu'il reſſemble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la deſcente du Saint-Eſprit.

(3) Les bourgeois voulaient avoir le droit de deſtituer quatre ſyndics.

(4) Le chevalier de *Beauteville*, ambaſſadeur en Suiſſe, lieutenant-général des armées. Il contribua, plus que perſonne, à la priſe de Berg-op-zoom.

(5) *Eroſtrate* brûla, dit-on, le temple d'Ephèſe pour ſe faire de la réputation.

(6) Nous ne ſavons pas qui eſt ce *le Brun*. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris, et ignorés enſuite pour jamais!

(7) C'eſt apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adreſſant la parole aux chauderonniers de ſon diocèſe, leur parla de *la Motte* et de *Fontenelle*.

(8) Le *Chiniac* nous eſt auſſi inconnu que *le Brun*. Nous apprenons dans le moment que c'eſt un commentateur des diſcours de *Fleuri*, qui a été aſſez intelligent pour voler tout

ce

ce qui ſe trouve ſur ce ſujet dans un livre très-connu, et aſſez impudent pour inſulter ceux qu'il a volés :

De telles gens il eſt aſſez ;
Priez DIEU pour les trépaſſés.

(9) Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la ſalle des ſpectacles.

(10) *Vénus* eſt nommée en grec *Aphrodite*. Notre auteur l'appelle *Aphrodiſe* : c'eſt apparemment par euphonie, comme diſent les doctes.

(11) On accuſa de cet incendie le fanatiſme religieux ou patriotique des bons Génevois qui croyaient que, ſi la comédie s'établiſſait à Genève, ils ſeraient ruinés dans ce monde, et damnés dans l'autre. C'eſt par une fiction poëtique qu'on l'attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

(*a*) Le roi de France à Genève affligée
Par ſes bontés rend enfin le repos ;
Las de la voir par le chagrin rongée,
Il a daigné mettre fin à ſes maux ;
Il a voulu que tout ſoit dans la joie :
Pour cet effet ce bon roi nous envoie
Un doux miniſtre, un brave chevalier, &c.

CHANT CINQUIEME.

Des prédicans les ames réjouies
Rendaient à DIEU des graces infinies (1)
Sincérement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre eſt toujours ſatisfait,
Si les plaiſirs que ſon rabat condamne
Sont enlevés au ſéculier profane.
Qu'arriva-t-il ? le déſordre s'accrut
Quand de ces lieux le plaiſir diſparut.
Mieux qu'un ſermon l'aimable comédie
Inſtruit les gens, les rapproche, les lie :
Voilà pourquoi la diſcorde en tout temps
Pour ſon ſéjour a choiſi les couvents.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire.
Et tous les ſoins du miniſtre de paix
Dans la cité ſont perdus déſormais.
Mille horlogers (2) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvemens,
Marquer l'eſpace et diviſer le temps,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente : on ne ſait plus enfin
Quelle heure il eſt dans les murs de Calvin,
On voit leurs mains triſtement occupées
A ranimer ſur un grès plat et rond

Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb
De lourds mousquets dégarnis de platine.
Le fer pointu qui tourne à la cuisine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt se change aux regards alarmés
En longue pique, instrument du carnage:
Et l'ouvrier, contemplant son ouvrage,
Tremble lui-même, et recule de peur.

O jours! ô temps de disette et d'horreur!
Les artisans, dépourvus de salaire,
Nourris de vent, défiant les hasards,
Meurent de faim en attendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.

Avant ce temps l'industrie et la paix
Entretenaient une honnête opulence;
Et le travail, père de l'abondance,
Sur la cité répandait ses bienfaits.
La pauvreté, séche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Stix, pire que la mort même,
De porte en porte allait traînant ses pas.
Monsieur Labat la guette, et n'ouvre pas. (3)
Et cependant Jean-Jacque et sa sorcière,
Le beau Covelle et sa reine d'amour,

Avec Bonnet buvaient le long du jour,
Pour ſoulager la publique misère.
Au cabaret le bon milord payait:
Des indigens la foule s'y rendait.
Pour s'en défaire Abington leur jetait
De temps en temps de l'or par les fenêtres ;
Nouveau ſecret très-peu connu des prêtres.
L'or s'épuiſa le ſecours dura peu.
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il eſt beau qu'il ſe range ;
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'en était fait: *les ſeigneurs magnifiques* (4)
Allaient ſubir le ſort des républiques ;
Sort malheureux qui mit Athène au fers,
Abyma Tyr et les murs de Carthage,
Changea la Grèce en d'horribles déſerts
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets (5) prit l'empire romain,
Et quelque temps menaça Saint-Marin. (6)
Hélas! un jour il faut que tout périſſe.
Dieu paternel, ſauvez du précipice
Ce pauvre peuple, et reculez ſa fin.

Dans le conſeil le doux Paul Galatin
Cède à l'orage, et, navré de triſteſſe,
Quitte un timon qui branlait dans ſa main.

Néceſſité fait bien plus que ſageſſe.
Cramer un jour, ce Cramer dont la preſſe

A tant gémi ſous ma proſe et mes vers,
Au magaſin déjà rongés des vers;
Le beau Cramer qui jamais ne s'empreſſe
Que de chercher la joie et les feſtins,
Dont le front chauve eſt encor cher aux belles,
Acteur brillant dans nos pièces nouvelles;
Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affligée,
Vide d'argent et d'ennuis ſurchargée.
Dans ſa cervelle il cherchait un moyen
De la ſauver et n'imaginait rien.
A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et ſon époux, et ſon frère, et ſa fille,
Qui chantaient tous des chanſons en refrain,
Près d'un buffet garni de Chambertin.
Mon cher Cramer eſt homme qui ſe pique
De ſe connaître en vin plus qu'en muſique.
Il entre, il boit, il demeure ſurpris
Tout en buvant de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richeſſe.
Je crois, dit-il, non ſans quelque alégreſſe,
Que la fortune enfin vous a compris
Au numéro de ſes chers favoris.

L'an dix-ſept cent deux ſix, ou je me trompe,
Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;
Votre goſier, raclé par la piquette,

Pouſſait des ſons d'une voix bien moins nette.
Pour Dieu, montrez à mes ſens ébaudis
Par quel moyen votre fortune eſt faite.
Madame Oudrille en ces mots répliqua :
„ La pauvreté long-temps nous ſuffoqua,
Quand la diſcorde était dans la famille.
J'étais brouillée avec monſieur Oudrille,
Monſieur Oudrille avec tous ſes parens,
Ma belle-ſœur l'était avec ma fille ;
Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
Notre intérêt nous a tous réunis.
Pour être en paix dans ſon lit comme à table,
Le premier point eſt d'être raiſonnable.
Chacun cédant un peu de ſon côté,
Dans la maiſon met la proſpérité. „
Cramer aimait cette ſaine doctrine.
D'un trait de feu ſon eſprit s'illumine ;
Il ſe recueille, il fait ſon pronoſtic,
Boit, prend congé, puis aviſe un ſyndic
Qui diſputait dans la place voiſine
Avec de Luc, et Clavière et Flournois.
Trois conſeillers et quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et ſe morguaient d'un air très-malhonnête.
Cramer leur dit : madame Oudrille eſt prête
A vous donner du meilleur Chambertin.
Montez là-haut : c'eſt l'arrêt du deſtin,
Ce jour pour vous doit être un jour de fête.

Chacun y court, citadin, conſeiller:
Le beau Covelle y monte le premier.
En jupon blanc ſa belle requinquée
Les cheveux teints d'une poudre muſquée
L'accompagnait et ſerrait ſon blondin,
Qui ſur le cou lui paſſait une main.
A leur devant madame Oudrille arrive;
Sa face eſt ronde et ſa mine eſt naïve;
En la voyant le cœur ſe réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber ſa barque délabrée.

Tout le conſeil entendit la leçon.
Le peuple même écouta la raiſon.
Les jours ſereins de Saturne et de Rhée,
Les temps heureux du beau règne d'Aſtrée
Dès ce moment renaquirent pour eux:
On rappela les danſes et les jeux,
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable;
Jeux protégés par un miniſtre aimable,
Jeux déteſtés de Vernet l'ennuyeux.
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaiſirs de paix,
Revint placer ſon lit à Plainpalais. (7)
Genève fut une grande famille:
Et l'on jura que ſi quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maiſon,
On l'enverrait devers madame Oudrille.

Le roux Rouſſeau de fureur hébété,
Avec ſa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, et fit vîte un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

(1) EXPRESSION ſi familière à l'un d'entre eux que, l'ayant répétée vingt fois dans un ſermon, un de ſes parens lui dit: *Je te rends des graces infinies d'avoir fini.*

(2) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne ſont pas des artiſans ordinaires; ce ſont, comme l'a dit l'auteur du ſiècle de *Louis XIV*, des phyſiciens de pratique. Les *Graham* et les *le Roi* ont joui d'une grande conſidération; et M. *le Roi* d'aujourd'hui eſt un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens ſont aux ſimples géomètres ce qu'un grand poëte eſt à un grammairien.

(3) C'eſt un français réfugié qui, par une honnête induſtrie et par un travail eſtimable, s'eſt procuré une fortune de plus de deux millions. Preſque toutes les familles opulentes de Genève ſont dans le même cas. Les enfans de M. *Hervart*, contrôleur-général des finances ſous le cardinal *Mazarin*, ſe retirèrent dans la Suiſſe et en Allemagne, avec plus de ſix millions, à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande et l'Angleterre ſont remplies de familles réfugiées qui, ayant tranſporté les manufactures, ont fait des fortunes très-conſidérables dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaiſir dans leur patrie, et y rapporteraient plus de cent millions, ſi l'on établiſſait en France la liberté de conſcience, comme elle l'eſt dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vaſte empire de la Ruſſie et dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un deſcendant de M. *Hervart*.

(4) Quand les citoyens ſont convoqués, le premier ſyndic les appelle *ſouverains et magnifiques ſeigneurs*.

(5) Les filets de *Saint Pierre*. Les curieux ne ceſſent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné ſur les deſcendans des *Scipions*.

(6) Le cardinal *Albéroni*, n'ayant pu bouleverſer l'Europe voulut détruire la république de Saint-Marin en 1739. C'eſt une petite ville perchée ſur une montagne de l'Apennin, entre Urbin et Rimini. Elle conquit autrefois un moulin; mais craignant le ſort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquille et heureuſe. Elle a mérité de garder ſa liberté. C'eſt une grande leçon qu'elle a donnée à tous les Etats.

(7) Plainpalais, promenade entre le Rhône et l'Arve, aux portes de la ville, couverte de maiſons de plaiſance, de jardins et d'excellens potagers d'un très-grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du temps qu'il n'était queſtion dans Genève que de la grace prévenante accordée à *Jacob*, et refuſée à ſon frère le *pate pelu*; qu'on ne parlait que des ſupralapſaires, des infralapſaires, des univerſaliſtes, de la perception de DIEU différente de ſa viſion, de pluſieurs autres viſions, de la manducation ſupérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de *Vigilantius* et de *Jérôme*, et autres controverſes ſublimes extrêmement néceſſaires à la ſanté, et par le moyen deſquelles on vit fort à l'aiſe, et on marie avantageuſement ſes filles.

N. B. On a ſouvent donné à Plainpalais de très-agréables rendez-vous avec toute la diſcrétion requiſe.

EPILOGUE.

JE donnerai le ſixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier ; car il gratifie et ne vend pas, quoi qu'en diſe l'ex-jéſuite *Patouillet* dans un de ſes mandemens contre tous les parlemens du royaume, ſous le nom d'un archevêque. (1) J'eſpère qu'alors ma fortune ſera faite, comme celle de l'Homme aux quarante écus.

(1) *J. F. de Montillet*, archevêque d'Auch, ſigna dans ſon palais archiépiſcopal, le 23 janvier 1764, un libelle diffamatoire, compoſé par *Patouillet* et conſorts. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le bourreau, et l'archevêque à dix mille écus d'amende. Il eſt dit dans ce libelle (*page 35*,) „ vos pères vous avaient appris à reſpecter les jéſuites ; cette „ vénérable compagnie vous avait pris dans ſon ſein dès „ votre enfance, pour former vos cœurs et vos eſprits par „ le lait de ſes inſtructions. Elle ceſſe d'être : on leur ôte, „ en les rendant au ſiècle, le patrimoine qu'ils y avaient „ laiſſé, &c. „

C'eſt-à-dire que *Patouillet* voulait bouleverſer la famille des *Patouillets*, en demandant à partager, et en ne ſe contentant pas de ſa penſion.

Patouillet pourſuit humblement dans ſon palais archiépiſcopal : (pag. 47) „ Quelle eſt la puiſſance qui a frappé ces coups inouis ? „ C'eſt une puiſſance étrangère . . . . . qui „ eſt allée bien au-delà des limites de ſa compétence. „

Ainſi, ſelon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlemens du royaume, les rois de France, d'Eſpagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, &c. &c. &c. „ Ces parlemens, ajoute-t-il, pag. 48, ſont les vrais ennemis „ des deux puiſſances, qui, mille fois abattus par leur „ concert, toujours animés de la rage la plus noire, toujours „ attentifs à nous nuire, nous ont porté enfin le plus perçant „ de tous les coups. „

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très-légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes ; si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est parfois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

A l'égard de *Jean-Jacques*, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser par-tout où il a paru, puisque c'est un absurde

Ainsi *Patouillet* fait dire à *Montillet* que les parlemens sont des séditieux qui ont nui à tous les évêques en les défesant des jésuites.

Notre imbécille *Montillet*
Devint ainsi le perroquet
De notre savant *Patouillet ;*
Mais on rabattit son caquet.

Patouillet s'avise de parler de poésie dans son mandement. Il traite (pag. 13) de vagabond un officier du roi qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans. Il est assez bien instruit pour appeler mercenaire un homme, qui, dans ce temps-là même, avait prêté généreusement au neveu de *J. F. Montillet* une somme considérable, en bon voisin : et le *J. F. Montillet* d'Auch est assez mal avisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi, quand, au bout de trois ans, la nièce de l'archevêque *J. F. Montillet* envoya son argent avec les intérêts au créancier qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque *J. F. Montillet*, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu : Monsieur, je vous demande très-humblement pardon d'avoir signé le libelle de *Patouillet* &c. ou bien : Monsieur, je suis un imbécille qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, et qui m'en suis rapporté à ce misérable *Patouillet*, &c. ou bien : Monsieur, pardonnez à ma bêtise si, ne sachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de *Patouillet ;* ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà assez sur *Montillet* et *Patouillet*.

raiſonneur qui, ayant imprimé ſous ſon nom quelques petites ſottiſes contre JESUS-CHRIST, a imprimé auſſi dans le même libelle que JESUS-CHRIST *eſt mort comme un Dieu* : puiſqu'il eſt quelquefois calomniateur, déclaré tel, et affiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich et de Berne le 25e juillet 1766, nous penſons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très-bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons à traiter ainſi les brouillons et les ingrats, et à écraſer les ſerpens de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à *Henri IV*, à *Louis XIV* et à la vérité dans tous ſes ouvrages. Nous avons beſoin d'un vengeur : il eſt juſte que celui qui a vécu avec la petite fille de *Corneille* extermine les deſcendans des *Claveret*, des *Scudéri* et des d'*Aubignac*.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui ſe contredit à chaque page ; un romancier qui croit éclipſer Télémaque en élevant un jeune ſeigneur pour en faire un menuiſier, et qui croit ſurpaſſer madame de *la Fayette* en feſant donner des *baiſers âcres* par une ſuiſſeſſe à un précepteur ſuiſſe.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende-honorable ceux qui, ayant devant les yeux les

grands modèles du siècle de *Louis XIV*, défigurent la langue française par un style barbare ou ampoulé, ou entortillé ; ceux qui parlent poëtiquement de physique ; ceux qui, dans les choses les plus communes, prodiguent les expressions les plus violentes ; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable *Racine;* ceux qui se croient des *Tite-Live* pour avoir copié des dates ; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au lieu de nous apprendre des faits ; ceux qui, inconnus au barreau, publient des recueils de leurs plaidoyers inconnus au public ; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes argumens, et qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y faire les réponses les plus frivoles et les plus sottes ; ceux qui trafiquent de la louange et de la satire, comme on vend des merceries dans une boutique, et qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé, sans avoir jamais pu rien produire de supportable ; ceux qui..... On aurait plutôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excrémens du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette

vermine, qui encourage le bon goût et qui proſcrive le mauvais, qui puiſſe donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver? qui ſera aſſez éclairé et courageux?..... Ah! ſi M. l'abbé d'*Olivet*, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine! mais il eſt trop vieux, et l'ex-jéſuite *Nonotte* (2) infecte impunément notre Franche-Comté.

(2) Nous commençons pourtant à eſpérer que *Nonotte* ſe décraſſera. Un magiſtrat de notre ville le trouva ces jours paſſés danſant en veſte et en culotte déchirée avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles; elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un ſinge. A l'égard de *Patouillet*, il n'y a rien à eſpérer de lui; le maraut a pris ſon pli. En qualité de Franc-Comtois, je ne cherche pas les expreſſions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre eſt quelquefois néceſſaire, quoique la métaphore ait ſes agrémens.

On m'a parlé auſſi d'un ex-jéſuite nommé *Proſt* impliqué dans la ſainte banqueroute de frère *la Valette*, (*) lequel *Proſt* eſt retiré à Dole ſous le nom de *Rotalier;* il a déjà fait ſon marché avec tous les épiciers de la province, pour leur vendre ſes remarques ſur le pontificat de *Grégoire VII*, de *Jean XII*, d'*Alexandre VI;* ſur l'ulcère malin dont *Léon X* fut attaqué dans le périnée, ſur la liberté d'indifférence, l'optimiſme, Zaïre, Tancrède, Nanine, Mérope, le ſiècle de *Louis XIV* et la princeſſe de Babylone. Nous pourrons joindre ici frère *Proſt*, dit *Rotalier*, à frère *Nonotte* et à frère *Patouillet*, quand nous ſerons de loiſir, et que nous aurons envie de rire. Ce n'eſt pas que nous négligions *Cogé* et *Larcher*, et *Guyon*, et les grands-hommes attachés à la ſecte des convulſionnaires, de qui les écrits donnent des convulſions. Nous ſommes juſtes, nous n'avons acception de perſonne.

Bos, aſinusve fuat, nullo diſcrimine habemus.

(*) On ne ſait pas de quelle banqueroute parle ici M. *C...* avocat de Beſançon, auteur de cet épilogue, car le révérend père *la Vallette*, ou frère *la Valette* (comme on voudra) a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam*, l'une à la Guadeloupe, l'autre à Londres.

FIN.

LA FETE
DE BELLEBAT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE lettre contient la deſcription d'une fête donnée à Bellébat chez M. le marquis de *Livri*, en 1724.

Le curé de Courdimanche, dans la paroiſſe de qui le château de Bellébat eſt ſitué, était un fort bon homme, à demi-fou, qui ſe piquait de faire des vers et de bien boire, et ſe prêtait de bonne grace aux plaiſanteries dont on le rendait l'objet.

Le ton qui règne dans cette fête où ſe trouvaient un grand nombre de jeunes femmes, et dans la deſcription adreſſée à une princeſſe jeune et qui n'était point mariée, eſt un reſte de la liberté des mœurs de la régence.

Tous les vers, à beaucoup près, ne ſont pas de M. de *Voltaire*, et ceux qui lui appartiennent ſont faciles à diſtinguer.

Le divertiſſement intitulé *l'Hôte et l'Hôteſſe*, a été compoſé pour une fête que MONSIEUR devait donner à la Reine, à Brunoi, en 1776.

LA

LA FETE DE BELLEBAT.

A SON ALTESSE SERENISSIME MADEMOISELLE DE CLERMONT.

1724.

Les citoyens de Bellébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertiſſemens et de leurs fêtes ; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaiſirs. Bien différens en cela de M. votre frère aîné, (1) qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous ſommes tous devenus ici poëtes et muſiciens, ſans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand-homme qui excelle en ces deux genres ; c'eſt le curé de Courdimanche : ce bon homme a la tête tournée de vers et de muſique ; et on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de *Vertamont*. (2)

(1) M. le Duc, premier miniſtre.

(2) C'était un chanſonnier du pont-neuf, très-célèbre alors, comme le *favoyard*, dont parle *Boileau*, l'avait été de ſon temps. Depuis, les chanſonniers ont quitté le pont-neuf pour le théâtre de l'opéra-comique.

Nous le couronnâmes poëte hier en cérémonie dans le château de Bellébat ; et nous nous flattons que le bruit de cette fête magnifique excitera par-tout l'émulation, et ranimera les beaux arts en France.

On avait illuminé la grand'ſalle de Bellébat, au bout de laquelle on avait dreſſé un trône ſur une table de lanſquenet ; au deſſus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne allumée, qui donnait à la couronne un éclat ſingulier. Monſeigneur le comte de *Clermont* et tous les citoyens de Bellébat étaient rangés ſur des tabourets ; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles mouſtaches faites avec du charbon, un bonnet de papier ſur la tête, fait en forme de pain de ſucre ; et ſur chaque bonnet on liſait en groſſes lettres le nom des plus grands poëtes de l'antiquité. Ceux qui feſaient les fonctions de grands-maîtres de cérémonies avaient une couronne de laurier ſur la tête, un bâton à la main, et étaient décorés d'un tapis vert, qui leur ſervait de mante.

Tout étant diſpoſé, et le curé étant arrivé dans une calèche à ſix chevaux, qu'on avait envoyée au-devant de lui, il fut conduit à ſon trône. Dès qu'il fut aſſis, l'orateur lui prononça, à genoux, une harangue dans le ſtyle

de l'académie, pleine de louanges, d'antithèſes et de mots nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore davantage : car tout le monde n'eſt pas de l'humeur de notre reine, (3) qui hait les louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue, on exécuta le concert dont on vous envoie les paroles ; les chœurs allèrent à merveille, et la cérémonie finit par une grande pièce de vers pompeux, à laquelle ni les aſſiſtans ni le curé ni l'auteur n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête pour en bien ſentir l'agrément : les projets et les préparatifs de ces divertiſſemens ſont toujours agréables, l'exécution rarement bonne et le récit ſouvent ennuyeux.

Ainſi dans les plaiſirs d'une vie innocente,
Nous attendons l'heureux jour
Où nous reverrons le ſéjour
De cette reine aimable et bienfeſante,
L'objet de nos reſpects, l'objet de notre amour :
Le plaiſir de vivre à ſa cour
Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de Courdimanche s'étant placé ſur le trône qui lui était deſtiné, tous les habitans

(3) *Marie Leczinski* qui venait d'épouſer *Louis XV.* Mademoiſelle de *Clermont* était ſurintendante de ſa maiſon.

de Courdimanche vinrent en cérémonie le haranguer. *Voltaire* porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT *de Courdimanche chante.*

Peuples fortunés de Courdimanche,
Devant le curé que tout s'épanche ;
A le couronner qu'on ſe prépare,
De pampre, en attendant la tiare.

(*on met une couronne ſur la tête du curé.*)

LE CHOEUR *chante.* (4)

Que l'on doit être
Content d'avoir un prêtre,
Qui fait de ſi beaux vers !
Qu'on applaudiſſe
Sans ceſſe à ſes nouveaux airs,
A ſes concerts.
Qu'à l'égliſe il nous béniſſe ;
Qu'à table il nous réjouiſſe ;
Que d'un triomphe ſi doux
Tous les curés ſoient jaloux.
Mène-t-on dans le monde une vie (5)
Qui ſoit plus jolie
Qu'à Bellébat ?
Ce curé nous enchante :

(4) Sur un air de l'opéra de *Théſée.*

(5) Sur l'air des *vieillards de Théſée.*

Lorſqu'à table il chante
On croirait être au ſabbat.
Le démon poëtique
Qui rend pâle, étique,
Voltaire le rimeur,
Rend la face
Bien graſſe
A ce paſteur.

A ce joyeux curé Bellébat doit ſa gloire, (6)
Tous les buveurs on lui voit terraſſer ;
Mais il ne veut, pour prix de ſa victoire,
Que le bon vin que Livry (7) fait verſer.
On vient pour l'admirer des quatre coins du monde ;
On quitte une brillante cour ;
Par-tout à ſa ſanté chacun boit à la ronde ;
Mais qui peut voir ſa face rubiconde
Voit ſans étonnement l'excès de notre amour.
Triomphez, grand Courdimanche,
Triomphez des plus grands cœurs :
Ce n'eſt qu'aux plus fameux buveurs
Qu'il eſt permis de manger votre éclanche. (8)

(6) Sur l'air : *Au généreux Roland*, &c.

(7) Le marquis de *Livry*, premier maître d'hôtel du roi, qui était de la fête.

(8) Mets que le curé vantait beaucoup.

(*une nymphe lui préſente un verre de vin.*)

UN HABITANT *chante.*

Verſez-lui de ce vin vieux,
Silvie,
Verſez-lui de ce vin vieux;
Encore un coup, je vous prie,
L'amour vous en rendra deux.
Vénus permet qu'en ces beaux lieux
Bacchus préſide;
Le curé de ce lieu joyeux
Eſt le druïde;
Honneur, cent fois honneur
A ce divin paſteur:
Le plaiſir eſt ſon guide;
Que les curés d'alentour
Viennent lui faire la cour.

(9) Où trouver la grace du comique,
Un ſtyle noble et plaiſant,
Et du grand et ſublime tragique
Le récit tendre et touchant?
Voltaire a-t-il tout cela dans ſa manche?
Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt chez le grand Courdimanche.

(9) Sur l'air: *Le pays de Cocagne*, d'une comédie de *le Grand.*

En fait de cette douce harmonie
Qui charme et ſéduit les cœurs,
Des maîtres de France ou d'Italie,
Qui doit paſſer pour vainqueurs ?
Entre Miguel et Lulli le choix penche ;
Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt chez le grand Courdimanche.

Salut au curé de Courdimanche,
O que c'eſt un homme divin !
Sa ménagère eſt fraîche et blanche ;
Salut au curé de Courdimanche ;
Sûr d'une ſoif que rien n'étanche,
Il viderait cent brocs de vin ;
Salut au curé de Courdimanche.

O que c'eſt un homme divin !
Du pain bis, une ſimple éclanche ;
Salut au curé de Courdimanche ;
Maigre ou gras, bécaſſine ou tanche,
Tout eſt bon dès qu'il a du vin.
Salut au curé de Courdimanche ;
O que c'eſt un homme divin !

Des vers il en a dans ſa manche ;
Salut au curé de Courdimanche ;

Aucun repas ne ſe retranche ;
En s'éveillant il court au vin ;
Salut au curé de Courdimanche ;
O que c'eſt un homme divin !

(*la ſcène change et repréſente l'agonie du curé de Courdimanche ; il paraît étendu ſur un lit.*)

CHOEUR.

Ah ! notre curé
S'eſt bien échaudé,
Feſant ſa leſſive. (10)

Ah ! notre curé
Eſt preſque enterré,
Pour s'être échaudé.

UN HABITANT.

Et du même chaudron (*bis.*)
La pauvre Bacarie
A brûlé ſon...

LE CHOEUR *l'interrompant.*

A ! notre curé, &c.

(10) Il lui était tombé ſur les jambes une chaudière d'eau bouillante. On le ſuppoſe ſi incommodé qu'il eſt à l'extrémité.

UN

UN HABITANT.

Quelques gens nous ont dit
Que le curé lui-même
Avait brûle ſon...

LE CHOEUR *l'interrompant.*

Ah ! notre curé, &c.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en ſon agonie.

CURÉ de Courdimanche, et prêtre d'Apollon,
Que je vois ſur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans, dans une paix profonde,
Enterré, confeſſé, baptiſé votre monde ;
Après tant d'*oremus* chantés ſi plaiſamment,
Après cent *requiem*, entonnés ſi gaîment,
Pour nous, je l'avoûrai, c'eſt une peine extrême,
Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.
Mais tout paſſe et tout meurt ; tel eſt l'arrêt du ſort :
L'inſtant où nous naiſſons eſt un pas vers la mort. (11)
Le petit père André n'eſt plus qu'un peu de cendre ;
Frère Fredon n'eſt plus ; Diogène, Alexandre,
Céſar, le poëte Roi, la Fillon, Conſtantin ;
Abraham, Brioché, tous ont même deſtin.

(11) *Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.* Vers de *Corneille* dans Bérénice.

Ce cocher, ſi fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux eſprits, père du vaudeville,
Dont vous auriez été le très-digne aumônier,
Près Saint-Euſtache encore eſt pleuré du quartier.
Vous les ſuivrez bientôt : c'eſt donc ici, mon frère,
Qu'il faut que vous ſongiez à votre grande affaire.
Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien.
Mais qui peut, entre nous, garder ſon innocence ?
Quel curé n'a beſoin d'un peu de pénitence ?
Combien en a-t-on vus juſqu'aux pieds des autels
Porter un cœur pétri de penchans criminels ;
Dans ce tribunal même où par des lois ſévères
Des fautes des mortels ils ſont dépoſitaires
Convoiter les beautés qui vers eux s'accuſaient,
Et commettre la choſe, alors qu'ils l'écoutaient !
Combien n'en vit-on pas, dans une ſacriſtie,
Conduire une dévote avec hypocriſie,
Et, ſur un banc trop dur, travailler en ce lieu
A faire à ſon prochain des ſerviteurs de DIEU !
Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par ſon pouvoir aimable ;
Que digne imitateur des ſaints du premier temps,
Vous ayez pu dompter la révolte des ſens :
Vous viviez en châtré ; c'eſt un bonheur extrême ;
Mais ce n'eſt pas aſſez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce ſentiment, cette ivreſſe du cœur,

La charité, mon fils ! le chrétien vit par elle :
Qui ne fait point aimer n'a qu'un cœur infidèle,
La charité fait tout ; vous poſſédez en vain
Les mœurs de nos prélats, l'eſprit d'un capucin ;
D'un cordelier nerveux la timide innocence ;
La ſcience d'un carme avec ſa continence ;
Des fils de Loyola toute l'humilité,
Vous ne ferez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort ſuprême ;
Pour mieux ſavoir aimer, haïſſez-vous vous-même.
Avouez humblement, en pénitent ſoumis,
Tous les petits péchés que vous avez commis ;
Vos jeux, vos paſſe-temps, vos plaiſirs et vos peines,
Olivette, Amauri, (12) vos amours et vos haines ;
Combien de muids de vin vous vidiez dans un an ;
Si Brunelle avec vous a dormi bien ſouvent.

Après que vous aurez aux yeux de l'aſſemblée
Etalé les péchés dont votre ame eſt troublée ;
Avant que de partir, il faudra prudemment
Dicter vos volontés et faire un teſtament.
Bellébat perd en vous ſes plaiſirs et ſa gloire :
Il lui faut un poëte et des chanſons à boire ;
Il ne peut s'en paſſer ; vous devez parmi nous
Choiſir un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

(12) Alluſions à des anecdotes particulières de la vie du curé.

Il ſera votre ouvrage, et vous pourrez le faire
De votre eſprit charmant unique légataire.
Tel Elie autrefois, loin des profanes yeux,
Dans un char de lumière emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
Conſolait Eliſée qui lui ſervait de page;
Et dans un teſtament qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laiſſa ſon eſprit.

Afin de ſoulager votre mémoire uſée,
Nous ferons en chanſons une peinture aiſée
De cent petits péchés que peut faire un paſteur,
Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

LES HABITANS *de Bellébat chantent.*

Air du *Confiteor.*

VOUS prenez donc congé de nous;
En vérité c'eſt grand dommage;
Mon cher curé, diſpoſez-vous
A franchir gaîment ce paſſage.
Hé quoi vous réſiſtez encor!
Dites votre *Confiteor.*

Lorſque vous aimâtes Margot,
Vous n'étiez pas encor ſous-diacre,
Un beau jour de Quaſimodo,
Avec elle montant en fiacre...
Vous en ſouviendrait-il encor?
Dites votre *Confiteor.*

Nous vous avons vu pour Catin
Abandonner ſouvent l'office ;
Vous n'êtes pas, pour le certain,
Chu dans le fond du précipice ;
Mais parbleu vous étiez au bord :
Dites votre *Confiteor*.

Vos ſens de Brunelle enchantés
La fêtaient mieux que le dimanche.
Sous le linge elle a des beautés,
Quoiqu'elle ne ſoit pas trop blanche,
Et qu'elle ait quelque taie encor :
Dites votre *Confiteor*.

Vous avez renverſé ſur cu
Plus de vingt tonneaux par année,
Tout Courdimanche eſt convaincu
Que Toinon fut plus renverſée.
Pour les muids de vin, paſſe encor :
Dites votre *Confiteor*.

N'êtes-vous pas demeuré court
Dans vos rendez-vous, comme en chaire ?
Vous avez tout l'air d'un Saucourt,
De grands traits à la cordelière ;
Mais tout ce qui luit n'eſt pas or :
Dites votre *Confiteor*.

Elève et quelquefois rival
De l'abbé de Pure et d'Horace,

Du fond du confeſſionnal,
Quand vous grimpez ſur le Parnaſſe,
Vous vous croyez ſur le Thabor :
Dites votre *Confiteor*.

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme,
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'eſt pour le ſalut de votre ame :
C'eſt pour vous de grace un tréſor :
Dites votre *Confiteor*.

Après la confeſſion LE BEDEAU *chante.*

Gardez tous un ſilence extrême ;
Le curé ſe diſpoſe à vous parler lui-même ;
Pour donner plus d'éclat à ſes ordres derniers
Il a fait aſſembler ici les marguilliers.
Ecoutez bien comme l'on ſonne
Du carillon tout Bellébat réſonne ;
Il touſſe, il crache, écoutez bien ;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ *chante d'un ton entre-coupé.*

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de paſteur ;
J'ai ſu boire, chanter et plaire,
Toutes mes brebis contenter;
Mon ſucceſſeur ſera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU *chante.*

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il ſoit célébré.
Eſt-il pour nous une gloire plus grande ?
L'auteur d'Oedipe eſt devenu curé.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende, &c.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaiſir Bellébat reconnaiſſe
De ce curé le digne ſucceſſeur ;
Il faut toujours dans la paroiſſe
Un grand poëte avec un grand buveur.

(*à Voltaire.*)

Que l'on béniſſe
Le choix propice,
Qui du paſteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire et qu'il ſoit célébré, &c.

(*Madame la marquiſe de Prie préſente à Voltaire une couronne de laurier et l'inſtalle en chantant.*)

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,

Et qu'on ne doit qu'à toi-même,
Reçois ce don précieux ;
Je te le donne
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANS *de Bellébat chantent.*

Dans cet auguſte jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'amour ;
Notre cœur te la donne,
Et zon, zon, zon, &c.

Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage ;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, &c.

(*on annonce au coadjuteur ſes devoirs.*)

Du poſte où l'on t'introduit
Connais bien toutes les charges ;
Il faut des épaules larges,
Grand'ſoif et bon appétit.

(*l'on répète.*)

Du poſte, &c.

(*on fait le panégyrique du curé comme s'il était mort.*)

UN CORYPHÉE *chante.*

Hélas ! notre pauvre faint,
Que DIEU veuille avoir ſon ame !
Pain, vin, jambon, fille ou femme,
Tout lui paſſait par la main.

LE CHOEUR.

Hélas ! &c.

LE CORYPHÉE.

Il eut cru taxer les Dieux
D'une puiſſance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé de vin vieux.

LE CHOEUR *répète.*

Il eût cru, &c.

LE CORYPHÉE.

Tout Courdimanche en diſcord
Menaçait d'un grand tapage ;
Il enivra le village,
A l'inſtant tout fut d'accord.

LE CHOEUR.

Tout Courdimanche, &c.

LE CORYPHÉE.

Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,
Un autre eût dit ſon bréviaire;
Lui courait au vin d'abord.

LE CHOEUR.

Quand l'orage, &c.

LE CORYPHÉE.

Bon homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abſtinence;
S'il prêchait la pénitence,
C'était un verre à la main.

LE CHOEUR.

Bon homme, &c.

DEUX JEUNES FILLES *chantent :*

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les jeux, l'amour
Suivent Voltaire en ce jour ;
Déjà nos mères
Sont moins ſévères :
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureuſe terre !
C'eſt à Voltaire
Que tout eſt dû.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, &c.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit :
Un cœur ſauvage
Par lui s'adoucit ;
Fille trop ſage
Pour lui s'attendrit.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, &c.

(remercîment de Voltaire au curé.)

CURÉ, dans qui l'on voit les talens et les traits,
La gaîté, la douceur et la ſoif éternelle
Du curé de Meudon qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire eſt immortelle,
Vous avez daigné me donner
Vos talens, votre eſprit, ces dons d'un dieu propice ;
C'eſt le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à réſigner.
Puiſſe votre carrière être encor longue et belle !
Vous formerez en moi votre heureux ſucceſſeur :
Je ſerai dans ces lieux votre coadjuteur,
Par-tout hors auprès de Brunelle.

LE CHOEUR.

Honneur et cent fois honneur
A notre coadjuteur !

(*à monſeigneur le comte de Clermont.*)

Viens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnaiſſe
Pour le coq de notre paroiſſe ;
Que ton frère, à ſon gré, ſoit le digne paſteur
De tous les peuples de la France ;
Qu'on chante, ſi l'on veut, ſa vertu, ſa prudence ;
Toi ſeul dans Bellébat rempliras nos déſirs :
On peut par-tout ailleurs célébrer ſa juſtice ;
Nous ne voulons ici chanter que nos plaiſirs ;
Qui pourrait mieux que toi commencer cet office ?

(*à M. de Billy ſon gouverneur.*)

Billy, nouveau Mentor, bien plus ſage qu'auſtère,
De ce Télémaque nouveau ;
Si pour éclairer ſa carrière,
Ta main de la raiſon nous montre le flambeau,
Le flambeau de l'amour s'allume pour lui plaire :
Loin d'éteindre ſes feux, oſe en brûler encor ;
Et que jamais ſurtout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à la Peyronie
Le Télémaque et le Mentor.

(*au ſeigneur de Bellébat.*)

Duchy, maître de la maiſon,
Vous êtes franc, vrai, ſans façon,
Très-peu complimenteur, et je vous en révère :
La louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux,
Allez, ne craignez rien des tranſports de ma lyre :
Je vous eſtimerai, mais ſans vous en rien dire ;
C'eſt comme il faut vivre avec vous.

(*à M. de Mont-Cheſne.*)

Continuez, Monſieur : avec l'heureux talent
D'être plaiſant et froid, ſans être froid plaiſant,
De divertir ſouvent, et de ne jamais rire,
Vous ſavez railler ſans médire ;
Et vous poſſédez l'art charmant
De ne jamais fâcher, de toujours contredire.

(*à Mme de Mont-Cheſne.*)

Vous, aimable moitié de ce grand diſputeur,
Vous, qui penſez toujours bien plus que vous n'en dites ;
Vous, de qui l'on eſtime et l'eſprit et le cœur,
Lorſque vous ne ſongez qu'à cacher leurs mérites ;
Jouiſſez du plaiſir d'avoir toujours dompté
Les contradictions dont ſon eſprit abonde ;
Car ce n'eſt que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reſte du monde.

(*à Mme la marquiſe de Prie.*)

De Prie, objet aimable et rare aſſurément,
Que vous paſſez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué, du frivole au ſolide !
Que vous uniſſez plaiſamment
L'eſprit d'un philoſophe et celui d'un enfant !
J'accepte les lauriers que votre main me donne :
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne ?
Vous connaiſſez Alain, ce poëte fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de ſa reine :
Il en reçut un baiſer amoureux ;
Mais il dormait, et la faveur fut vaine.

Vous me pourriez payer d'un prix beaucoup plus doux :
Et ſi votre bouche vermeille
Doit quelque choſe aux vers que je chante pour vous
N'attendez pas que je ſommeille.

(*à M. de Baye frère de Mme de Prie.*)

Vous êtes cher de Baye, au printemps de votre âge,
Vous promettez beaucoup, vous tiendrez davantage.
Surtout n'ayez jamais d'humeur ;
Vous plairez quand vous voudrez plaire :
D'ailleurs imitez votre frère :
Mais hélas ! qui pourrait imiter votre ſœur ?

(*à M. le duc de la Feuillade.*)

Vous avez, jeune la Feuillade,
Ce don charmant que jadis eut Saucourt ;
Ce don qui toujours perſuade,
Et qui plaît ſurtout à la cour.
Gardez qu'un jour on ne vous plaigne
D'avoir ſu mal uſer d'un talent ſi parfait ;
N'allez pas devenir un méchant cabaret
Portant une ſi belle enſeigne.

(*à M. de Bonneval.*)

Et vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux !
Vous écrivez ſouvent ſous l'aimable de Prie ;
Et vous avez des vers le talent gracieux ;
Ainſi diverſement vous paſſez votre vie
A parler la langue des Dieux.

Partagez avec moi ce brin de ma couronne ;
De Prie, aux yeux de tous, m'a promis encor mieux :
Ah ! ſi ce mieux venait, je jure par les cieux
De ne le partager jamais avec perſonne.

(*à M. le préſident Hénault.*)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtiſan :
En Apollon vous êtes mon confrère ;
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire ;
Vif ſans emportement, complaiſant ſans fadeur :
Homme d'eſprit ſans être auteur,
Vous préſidez à cette fête ;
Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête,
Mais vous n'en recevez que des mains de l'amour.

(*á MM. le marquis et l'abbé de Livri.*)

Plus on connaît Livry, plus il eſt agréable.
Il donne des plaiſirs et toujours il en prend ;
Il eſt le Dieu du lit et celui de la table.
Son frère, (13) en tapinois, en fait bien tout autant ;

(13) L'abbé de *Livri*, ambaſſadeur en Portugal, en Eſpagne, et en Pologne.

Et ſans perdre de ſa prudence,
Lorſqu'avec des buveurs il ſe trouve engagé,
Il ſoutient mieux que le clergé
Les libertés de l'Egliſe de France.

(*à M. Delaiſtre.*)

Doux, ſage, ingénieux, agréable Delaiſtre,
Vous avez gagné mon cœur
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon eſtime envers vous à l'inſtant va paraître;
Je vous fais mon enfant de chœur.

LE CHOEUR *chante.*

Chantons tous la chambrière
De notre coadjuteur;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraiſſer ſon paſteur.
Haut le pied, bonne ménagère;
Haut le pied, coadjuteur.

LE COADJUTEUR *chante.*

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable, et ſans humeur;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroiſſe, et mon cœur.
Haut le cul, belle ménagère;
Haut le cul, coadjuteur.

L'évêque

L'évêque le plus auſtère,
S'il viſitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagère,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagère;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHOEUR *chante.*

Honneur au dieu de Cythère,
Et gloire au divin Bacchus;
Honneur et gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.
Haut le pied, bonne ménagère:
Que de biens ſont attendus!

Des jeux l'eſcorte légère,
Sous ce digne ſucceſſeur,
De la raiſon trop auſtère
Délivrera notre cœur:
Haut le pied, bonne ménagère;
Célébrez votre bonheur.

Raiſon, dont la voix murmure
Contre nos tendres ſouhaits,
Par une triſte peinture
Des cœurs tu doubles la paix.
Ils peignent d'après nature;
Nous aimons mieux leurs portraits.

FIN.

LA BASTILLE (1)

OR ce fut donc par un matin ſans faute,
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en ſurſaut m'éveilla.
Un mien valet qui du ſoir était ivre :
Maître, dit-il, le Saint-Eſprit eſt là ;
C'eſt lui ſans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens.
Et moi de dire alors entre mes dents :
Gentil puîné de l'Eſſence ſuprême,
Beau paraclet, ſoyez le bien venu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ?

En achevant ce diſcours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Eſprit ſaint oiſeau tendre et fidele ;
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monſtres crochus que l'enfer a formés :
L'un près de moi s'approche en ſycophante ;
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.

Mon fils, dit-il, la cour ſait vos mérites ;
On priſe fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers, et vos galans écrits ;
Et, comme ici tout travail a ſon prix,

Le roi, mon fils, plein de reconnaiſſance,
Veut de vos ſoins vous donner récompenſe,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ſes châteaux.
Les gens de bien qui ſont à votre porte
Avec reſpect vous ſerviront d'eſcorte ;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.

Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adreſſe
Ce beau début ; c'eſt me jouer d'un tour ;
Je ne ſuis point rimeur ſuivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princeſſe ;
Et ſi tout bas je forme des ſouhaits,
C'eſt que d'iceux ne ſois connu jamais.
Je les reſpecte ; ils ſont dieux ſur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder ;
Sage mortel doit toujours ſe garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre :
Partant, vilain, retournez vers le roi,
Dites-lui fort que je le remercie
De ſon logis ; c'eſt trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je ſuis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un ſort tranquille :
Mes biens ſont purs, mon ſommeil eſt facile,
J'ai le repos, les rois n'ont rien de mieux.

J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces Meſſieurs, d'un air doux et benin,
Obligeamment me prirent par la main:
Allons, mon fils, marchons: fallut ſe rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit,
En coche clos, vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aiſes, commodités:
Jamais Phébus, dit-il, dans ſa carrière,
De ſes rayons n'y porta la lumière:
Voyez ces murs de dix pieds d'épaiſſeur;
Vous y ſerez avec plus de fraîcheur:
Puis me feſant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la ſerrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté;
C'eſt, me dit-il, pour votre ſureté.
Midi ſonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'eſt délicate, ni forte;
De ce beau mets je n'étais point tenté;
Mais on me dit, c'eſt pour votre ſanté,
Mangez en paix, ici rien ne vous preſſe.
Me voici donc en ce lieu de détreſſe,
Embaſtillé, logé fort à l'étroit,

Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtreſſe.

O Marc René, (2) que Caton le cenſeur
Jadis dans Rome eût pris pour ſucceſſeur,
O Marc René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer;
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer;
Que quelque jour le bon dieu vous le rende!

NOTES.

(1) IL parut en 1714 des vers ſatiriques, intitulés les *J'ai vu*. M. de *Voltaire* ayant été ſoupçonné d'en être l'auteur, fut renfermé à la Baſtille.

On trouvera les *J'ai vu* dans la vie de M. de *Voltaire*.

(2) *Marc René de Voyer d'Argenſon*, alors lieutenant de police. M. de *Voltaire* ne parle point ici de M. d'*Argenſon* du même ton que dans le *ſiècle de Louis XIV*, ou dans le petit poëme ſur la Police. Mais M. d'*Argenſon* fut plus haï qu'eſtimé tant qu'il vécut. Après ſa mort, on lui a rendu juſtice, et même plus que juſtice.

DIVERTISSEMENT

MIS EN MUSIQUE,

Pour une fête donnée par M. André à madame la maréchale de Villars.

RECITATIF.

QUEL éclat vient frapper mes yeux?
Eſt-ce Mars et Vénus qui viennent en ces lieux?
Les Graces et Bellone y marchent ſur leur trace;
C'eſt Villars, ce héros ſemblable au dieu de Thrace;
C'eſt lui dont l'heureuſe audace
Arracha le tonnerre à l'aigle des Céſars,
Briſa les plus fermes remparts,
Raſſura nos Etats, et fit trembler la terre;
C'eſt lui qui répandant la crainte et les bienfaits,
A mêlé ſur ſon front l'olive de la paix
Aux lauriers ſanglans de la guerre.

UNE VOIX SEULE.

Air.

Voici cet objet charmant
Qui ternirait l'éclat de la fille de l'onde:
Entre elle et ſon époux le deſtin tout puiſſant
Semble avoir partagé la conquête du monde:

L'un a dompté les plus fameux vainqueurs,
Et l'autre a ſoumis tous les cœurs.

DUO.

Que les fleurs parent nos têtes :
Que les plus aimables fêtes
Soient l'ornement de leur cour.
Fuyez, nuit obſcure,
Que les feux de l'amour
Allument, dans ce ſéjour,
Une clarté plus pure
Que le flambeau du jour.

UNE VOIX SEULE.

Air.

Régnez, Nymphes charmantes,
Régnez parmi les ris ;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous préſente.
Vos attraits en font tout le prix.
De vos yeux l'aimable pouvoir
De la paix de nos cœurs a troublé l'innocence :
Nous vous aimons ſans eſpérance ;
Nous jouiſſons du moins du bonheur de vous voir ;
C'eſt notre unique récompenſe.

DEUX VOIX.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris ;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous préſente
Vos attraits en ſont tout le prix.

FIN.

LA

LA MORT

DE MADEMOISELLE

LE COUVREUR,

CELEBRE ACTRICE.

1730.

QUE vois-je ! quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux, d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !
Muſes, Graces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les ſiens, ſecourez votre ouvrage !
Que vois-je ? c'en eſt fait, je t'embraſſe, et tu meurs !
Tu meurs ; on ſait déjà cette affreuſe nouvelle ;
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entends, de tous côtés, les beaux arts éperdus
S'écrier, en pleurant, Melpomène n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous apprendrez la flétriſſante injure
Qu'à ces arts déſolés ſont des hommes cruels ?
Ils privent de la ſépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde, ils ſoupiraient pour elle ;
Je les ai vus ſoumis, autour d'elle empreſſés :
Sitôt qu'elle n'eſt plus, elle eſt donc criminelle !
Elle a charmé le monde, et vous l'en puniſſez !
Non, ces bords déſormais ne ſeront plus profanes : (*a*)
Ils contiennent ta cendre ; et ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes manes,
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voilà mon Saint-Denis ; oui, c'eſt là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes graces, tes appas :
Je les aimai vivans, je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos lois toujours ſe contredire ;
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition ?
Quoi ! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer ?
O rival d'Athène, ô Londre ! heureuſe terre !
Ainſi que des tyrans, vous avez ſu chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt là qu'on ſait tout dire, et tout récompenſer ;

(*a*) Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine, près le Pont royal.

Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le ſublime Dryden, et le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:
Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les rois, et les héros. (1)
Quiconque a des talens à Londre eſt un grand-homme.
L'abondance et la liberté
Ont, après deux mille ans, chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens?

(1) Après ce vers:

Parmi les beaux eſprits, les rois, et les héros.

on liſait ceux-ci dans une édition de 1738.

Le génie étonnant de la Grèce et de Rome,
Enfant de l'abondance et de la liberté,
Semble, après deux mille ans, chez eux reſſuſcité.
O toi, jeune Sallé, (*) fille de Terpſicore,
Qu'on inſulte à Paris, mais que tout Londre honore,
Dans tes nouveaux ſuccès, reçois, avec mes vœux,
Les applaudiſſemens d'un peuple reſpectable!
De ce peuple puiſſant, fier, libre, généreux,
Aux malheureux propice, aux beaux arts favorable.
Des lauriers d'Apollon, &c.

(*) Mlle *Sallé*, célèbre danſeuſe de l'opéra de Paris, était alors en Angleterre.

LA POLICE

SOUS

LOUIS XIV. (*)

LE grand art de régner eſt le premier des arts ;
Il ne ſe borne point aux fatigues de Mars ;
Il n'eſt point renfermé dans le ſoin politique
D'abaiſſer la fierté d'un voiſin tyrannique,
Ou d'ébranler l'Europe, ou d'y donner la loi.
Le devoir d'un monarque eſt de régner chez ſoi ;
D'y former un Etat redoutable et tranquille,
De rendre heureux ſon peuple en le rendant docile :
C'eſt ainſi que Louis ſut paſſer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait ſur un trône environné d'abymes,
De débris, de tombeaux, de meurtres, et de crimes,
Au milieu des flambeaux de nos diviſions,
Aux cris de la diſcorde, aux bruit des factions.
Il parut ; il fut ſage, et l'Etat fut paiſible.
La diſcorde à ſon joug ſoumit ſa tête horrible,
Et la confuſion fit ſilence à ſa voix.
Tout prit un nouveau cours, tout rentra dans ſes droits.
Le magiſtrat fut juſte, et l'Egliſe fut ſainte ;
Paris vit proſpérer, dans ſon heureuſe enceinte,

(*) On croit que cette pièce a concouru pour le prix de l'académie françaiſe.

Des citoyens ſoumis, au travail aſſidus,
Qui reſpectaient les grands, et ne les craignaient plus.
La règle, avec la paix ſous des abris tranquilles,
Aux arts encouragés aſſura des aſiles.
L'orphelin fut nourri, le vagabond fixé;
Le pauvre, oiſif et lâche, au travail fut forcé;
Et l'heureuſe induſtrie, amenant l'abondance,
Appela l'étranger qui méconnut la France:
L'étranger étonné qui, prompt à s'irriter,
Fut jaloux de Louis, et ne put l'imiter.
Ainſi quand du Très-Haut la parole féconde,
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde,
Il en fixa la borne, il plaça dans leurs rangs
Ces tréſors de lumière et ces globes errans;
De l'immenſe Saturne il ralentit la courſe;
Fit, dans un cercle étroit, rouler le char de l'Ourſe;
De la Lune à la Terre aſſura les ſecours;
Diſtingua les climats, et meſura les jours.
Il dit à l'Océan, que ton orgueil s'abaiſſe;
Que l'aſtre de la nuit te ſoulève et t'affaiſſe:
Il dit aux flancs du Nord, enfantez les Autans;
Aux eaux du ciel, tombez, fertiliſez les champs;
Et que tantôt liquide, et tantôt endurcie,
L'onde revole au ciel en vapeurs obſcurcie.
Il dit, et tout fut fait. Et dès ces premiers temps,
Toujours indeſtructible, en ſes grands changemens,
La nature entretient, à ſon maître fidele,
D'élémens oppoſés la concorde éternelle.

Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvres divins
Les faibles monumens des efforts des humains,
Sous un roi bienfefant parcourons cette ville,
Obéiffante, heureufe, agiffante, tranquille.
Quelle ame inceffamment conduit ce vafte corps?
Quelle invifible main préfide à ces reffors?
Quel fage a fu plier à nos communs fervices
Nos befoins, nos plaifirs, nos vertus, et nos vices?
Pourquoi ce peuple immenfe avec fécurité
Vit-il fans prévoyance et fans calamité?
L'aftre du jour à peine a fini fa carrière,
De cent mille fanaux l'éclatante lumière
Dans ce grand labyrinthe avec ordre me luit,
Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
L'aurore ouvre les cieux; le befoin fe réveille,
Il appelle à grands cris le travail qui fommeille;
Vertumne, avec Pomone, apporte au point du jour
Les fruits prématurés, hâtés par leur amour.
Ces rivages pompeux, qui refferrent ces ondes,
Sont couverts en tout temps des tréfors des deux mondes.
Ici l'or, qu'on filait, s'étend fous le marteau;
La main de l'artifan lui donne un prix nouveau;
La vanité des grands, le luxe, la molleffe,
Nourriffent des petits l'infatigable adreffe.
Je vois tous les talens, par l'efpoir animés,
Noblement foutenus, fagement réprimés:
L'un de l'autre jaloux, empreffés à fe nuire,
L'intérêt les fit naître, il pourrait les détruire;

Un ſage les modère, et de leurs factions
Fait au bonheur public ſervir les paſſions.
Mais ce n'eſt pas aſſez qu'un ſage ſoit utile ;
Le magiſtrat français doit penſer en édile ;
Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
Que le ciel fit en tout l'exemple des humains.
C'était peu de tracer, de leurs mains triomphantes,
Du Tibre au Pont-Euxin ces routes étonnantes ;
De tranſporter les flots des fleuves captivés,
Sur cent arcs triomphaux juſqu'au ciel élevés ;
Rome, en grands monumens de tous côtés féconde,
Donna des lois, des arts, et des fêtes au monde :
L'univers, enchaîné dans un heureux loiſir,
Admira les Romains juſqu'au ſein du plaiſir.
Paris ne cède point à l'antique Italie ;
Chaque jour nous raſſemble au temple du génie,
A ces palais des arts, à ces jeux enchanteurs,
A ces combats d'eſprit qui poliſſent les mœurs :
Pompe digne d'Athène où tout un peuple abonde,
Ecole des plaiſirs, des vertus et du monde.
Plus loin la preſſe roule, et notre œil étonné,
Y voit un plomb mobile, en lettres façonné,
Mieux que chez les Chinois, ſur des feuilles légères,
Tracer en un moment d'immortels caractères.
Protégez tous ces arts, ô vous, ſoutiens des lois !
Miniſtres confidens ou précepteurs des rois ;
Méritez que vos noms ſoient écrits dans l'hiſtoire
Par la main des talens organes de la gloire.

Colbert et Richelieu, les palmes dans les mains,
De l'immortalité vous montrent les chemins.
Regardez auprès d'eux ce vigilant génie,
Succeſſeur généreux du prudent la Reynie,
A qui Paris doit tout, et qui laiſſe aujourd'hui,
Pour le bien des Français, deux fils dignes de lui.
Ma voix vous nommerait, vous, dont la vigilance
Etend des ſoins nouveaux ſur cette ville immenſe;
Si vos jours, conſacrés au maintien de nos lois,
Vous laiſſaient un moment pour entendre ma voix;
J'oſerais, emporté par une heureuſe ivreſſe,
De mon roi bienfeſant célébrer la ſageſſe:
Mais l'éloge eſt pour lui, malgré ſon bruit flatteur,
La ſeule vérité qui déplaiſe à ſon cœur.

FIN.

SUR LA CAMPAGNE D'ITALIE.

1734.

Au pied de ces monts redoutables
Où fleurit la nature au milieu des hivers,
Vers ces climats rians, près des rives aimables
Où tous les tréfors ſont ouverts,
J'ai vu les enfans de la guerre,
Semblables aux torrens qui fondaient avec eux;
A travers les glaçons, apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les aquilons fougueux.
De la cour de Louis l'éclatante jeuneſſe
Part du ſein des plaiſirs qu'elle aime et qu'elle a fui;
Voyageurs ſans regret, et guerriers ſans faibleſſe,
Elevés comme Achille, ils volent, comme lui,
Des lieux où dans les fleurs les berçait la molleſſe,
Au carnage où l'honneur les appelle aujourd'hui.

Le monarque des monts, l'héritier d'Amédée
Voit naître un camp ſuperbe, où s'élève l'appui
Dont ſa valeur eſt ſecondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue du vengeur foudroie en Italie
L'aigle impérieux du Germain,
Que Villars confondra, que Berwick humilie.

Villars, couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis sa carrière,
Voit encor les dangers, et franchit la barrière.
Eugène est au conseil; et Villars au combat,
Sous d'éternels lauriers, blanchit sa tête altière;
Et son triomphe illimité
Met au rang des vaincus l'âge qu'il a dompté.
Au réveil soudain de la France
L'Ibère ouvre les yeux, le fer brille, et Madrid
Voit le triple serment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'alliance;
Et l'aigle sur sa proie, où le vainqueur s'élance,
Jette un dernier regard dont l'Europe sourit.
Déjà, sur ces rives sanglantes,
On voit ses sujets dépouillés
Echapper, en tremblant, aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzighitone en feu nous laisse encor des traits
Dont Milan frappé doit se rendre.
Tortone et ses rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont pâlit Mantoue au fond de ses marais.

Rappelé des climats de l'Ourse,
Le Germain n'ira plus, négligeant ses confins,
Soulever l'étranger, et ralentir la course
D'un roi soutenu par nos mains.

Un peuple, au fond du Nord, fameux par ſes orages,
Malheureux par ſa liberté,
Des Dieux et des Bourbons recueillant les ſuffrages,
Donnait les ſiens à l'équité.
Vienne, pour ſon idole arrachant des hommages,
S'élève en ſouveraine, et dicte un nouveau choix.
Ses ſons tumultueux ſont différens des nôtres;
L'art de faire des rois, ſans en détrôner d'autres,
N'eſt pas connu de tous les rois:
Ces traits, conſacrés par la gloire,
Des beaux jours de Louis commencèrent l'hiſtoire:
Combattre, conquérir, et donner des Etats,
Eſt le triomphe qui le flatte;
Le moment où ſon règne éclate,
Eſt le moment qui fait des potentats.

FIN.

APOLOGIE

DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions!
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle;
Vous ſavez animer l'air, la terre, et les mers;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verds,
C'eſt Atys aimé de Cybèle:
La précoce Hiacynthe eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore, avec le Zéphyr, a peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit, dans ce vallon,
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois, qui bordent l'horizon,
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf, aux pieds légers, eſt le jeune Actéon:
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche, il dort avec Thétis:
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me préſente Andromède et Perſée;

Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zône glacée.
Tout l'Olympe eſt peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! ſéduiſante magie !
Qu'Héſiode me plaît dans ſa théologie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs et planant ſur les flots !
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de ſaint Antoine et le chien de Saint-Roch,
Vos reliques, vos ſcapulaires,
Et la guimpe d'Urſule, et la craſſe du froc ;
Mettez la fleur des ſaints à côté d'un Homère :
Il ment, mais en grand-homme ; il ment, mais il ſait plaire ;
Sottement vous avez menti.
Par lui l'eſprit humain s'éclaire ;
Et ſi l'on vous croyait, il ſerait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce ;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrétiens à la meſſe,
Ils ſont païens à l'opéra.
L'almanach eſt païen : nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des dieux que Rome avait connus ;
C'eſt Mars et Jupiter, c'eſt Saturne et Vénus
Qui préſident au temps, qui font nos deſtinées ;
Ce mélange eſt impur ; on a tort. Mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellégrin,
Le matin catholique, et le ſoir idolâtre,
Déjeûnant de l'autel, et ſoupant du théâtre.

JEAN

QUI PLEURE ET QUI RIT.

Quelquefois le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon eſprit abattu, triſtement éclairé,
Contemple, avec effroi, la funeſte peinture
Des maux dont gémit la nature :
Aux erreurs, aux tourmens, le genre-humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'eſt emparé.
Je dis, au mont Etna, pourquoi tant de ravages,
Et ces ſources de feu qui ſortent de tes flancs ?
Je redemande aux mers tous ces triſtes rivages
Diſparus autrefois ſous leurs flots écumans ;
Et je dis aux tyrans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans.
Enfin lorſque j'enviſage,
Dans ce malheureux ſéjour,
Quel eſt l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi ſuprême eſt qu'on ſouffre et qu'on meure ;
Je pleure.

Mais, lorſque ſur le ſoir avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,

Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins
Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table ;
Quand, loin des fripons et des fots,
La gaîté, les chanſons, les graces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un ſouper délectable ;
Quand, ſans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon et de ſa maîtreſſe ;
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe,
Cent plaiſirs renaiſſans réchauffent mes eſprits :
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui ſoufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et verſent leur poiſon ſur la ſociété :
L'infame calomnie, avec perverſité,
Répand ſes ténébreux ſcandales :
On me parle ſouvent du Nord enſanglanté ;
D'un roi ſage et clément chez lui perſécuté,
Qui, dans ſa royale demeure,
N'a pu trouver ſa ſureté ;
Que ſes propres ſujets pourſuivent à toute heure :
Je pleure.

Mais ſi monſieur Terrai veut bien me rembourſer ;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embelliſſent,

Si mes vaſſaux ſe réjouiſſent,
Et ſous l'orme viennent danſer ;
Si par fois pour me délaſſer,
Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidele,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits ;
Je ris.

Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine :
Chacun a ſon lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens, tout au plus, malgré moi je dépends :
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine ;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux,
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine.
La nature change à nos yeux ;
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

FIN.

L'HOTE

L'HOTE

ET

L'HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

1776.

LETTRES

A M. DE CROMOT,

Surintendant des finances de MONSIEUR, *frère du Roi, qui avait demandé à M. de Voltaire un petit divertissement pour la fête que* MONSIEUR *a donnée à la Reine, à Brunoi, en* 1776.

LETTRE PREMIERE.

Ferney, 20 septembre 1776.

MONSIEUR,

En me donnant la plus agréable commission dont on pût jamais m'honorer, vous avez oublié une petite bagatelle, c'est que j'ai quatre-vingts deux ans, passés. Vous êtes comme le dieu des jansénistes, qui donnait des commandemens impossibles à exécuter; et, pour mieux ressembler à ce dieu là, vous ne manquez pas de m'avertir qu'on n'aura que quinze jours pour se préparer; de sorte qu'il arrivera que

la reine aura ſoupé avant que je puiſſe recevoir votre réponſe à ma lettre.

Malgré le temps qui preſſe, il faut, Monſieur, que je vous conſulte ſur l'idée qui me vient.

Il y a une fête fort célèbre à Vienne, qui eſt celle de l'Hôte et de l'Hôteſſe : l'empereur eſt l'hôte, l'impératrice eſt l'hôteſſe ; ils reçoivent tous les voyageurs qui viennent ſouper et coucher chez eux, et donnent un bon repas à table d'hôte. Tous les voyageurs ſont habillés à l'ancienne mode de leurs pays ; chacun fait de ſon mieux pour cajoler reſpectueuſement l'hôteſſe ; après quoi tous danſent enſemble. Il y a juſte ſoixante ans que cette fête n'a pas été célébrée à Vienne ; MONSIEUR voudrait-il la donner à Brunoi ?

Les voyageurs pourraient rencontrer des aventures. Les uns feraient des vers pour la reine ; les autres chanteraient quelques airs italiens ; il y aurait des querelles, des rendez-vous manqués, des plaiſanteries de toute eſpèce.

Un pareil divertiſſement eſt, ce me ſemble, d'autant plus commode, que chaque acteur peut inventer lui-même ſon rôle, et l'accourcir ou l'alonger comme il voudra.

Je vous répète, Monſieur, qu'il me paraît impoſſible de préparer un ouvrage en forme

pour le peu de temps que vous me donnez; mais voici ce que j'imagine : je vais faire une petite eſquiſſe du ballet de l'Hôte et de l'Hôteſſe ; je vous enverrai des vers auſſi mauvais que j'en feſais autrefois ; vous me paraiſſez avoir beaucoup de goût, vous les corrigerez, vous les placerez, vous verrez *quid deceat*, *quid non.*

Je ferai partir, dans trois ou quatre jours, cette déteſtable eſquiſſe dont vous ferez très-aiſément un joli tableau ; quand un homme d'eſprit donne une fête, c'eſt à lui à mettre tout en place.

Vous pourriez, à tout haſard, Monſieur, m'envoyer vos idées et vos ordres ; mais je vous avertis qu'il y a cent vingt lieues de Brunoi à à Ferney. Je vous demande le plus profond ſecret, parce qu'il n'eſt pas bien ſûr que dans quatre jours je ne demande l'extrême-onction, au lieu de travailler à un ballet.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect et une envie, probablement inutile, de vous plaire, &c.

LETTRE II.

Ferney, 22 ſeptembre 1776.

Si vous approuvez, Monſieur, l'idée du divertiſſement que je vous propoſe, il vous ſera très-aiſé d'y mettre tous les agrémens et toutes les convenances dont il eſt ſuſceptible; vous verrez que le canevas peut être étendu ou reſſerré à volonté.

Je ne crois pas que cette fête exige de grandes dépenſes, et qu'elle ſoit d'une difficile exécution. Je ſens bien, Monſieur, que je vous ai mal ſervi, mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il y a bien des années que je ſuis au monde, et je n'ai pas mis vingt-quatre heures à vous obéir. Si je n'ai pas rencontré votre goût, je vous prie de me pardonner; je ne crois pas qu'il y ait de cuiſinier en France qui puiſſe faire un bon ſouper à cent vingt lieues des convives. Je ſuis d'ailleurs un cuiſinier qui n'a plus ni ſel ni ſauce; je n'avais que l'envie extrême de mériter la confiance dont vous m'honoriez : or cela ne ſuffit pas pour que MONSIEUR faſſe bonne chère. Permettez-moi ſeulement de vous demander le ſecret, de peur que mon *menu* ne ſoit décrié dans la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Ferney, 10 octobre 1776.

Loin de prendre, Monsieur, la liberté de vous envoyer, de cent vingt lieues, l'esquisse d'une fête pour un palais et des jardins que je ne connais pas, je devais vous écrire : *Si vous voulez voir un beau saut, faites-le.* Vous me faites voir que vous savez admirablement profiter des temps, des lieux, et des personnes; votre disposition est charmante, tout est varié et brillant.

Si vous voulez de mauvais vers et de plates chansons pour vos personnages, en voilà; mais je vous supplie, Monsieur, de ne pas déceler un pauvre vieillard de quatre-vingt deux ans passés, très-malade, qui meurt en fesant des chansons. Il n'y a point de ridicule quand on vous sert, mais c'en est un très-grand de vous servir si mal.

Baucis et Philémon s'adressant au Roi et à la Reine, ou à Monsieur et à Madame.

Baucis et Philémon sont votre heureux modèle;
Ils s'aimaient, ils étaient tous deux
Aussi tendres que généreux.
Que fit le ciel pour le prix de leur zèle?

A quels heureux deſtins étaient-ils réſervés ?
Le ciel leur accorda les dons que vous avez.

Les Bohémiens chantent au Roi et à la Reine :

Autrefois, dans ces retraites,
Nous diſions à contre-temps
La bonne aventure aux paſſans ;
Mais c'eſt vous qui la faites.
Nous étions les interprètes
Du bonheur qu'on peut goûter :
Nous n'oſons plus le chanter ;
Car c'eſt vous qui le faites.

A Monſieur et à Madame qui veulent ſe faire dire leur bonne aventure ; une bohémienne regarde dans leur main.

Ma belle Dame,
Mon beau Monſieur,
Je lis dans votre ame ;
Je vous ſais par cœur.
La belle nature
Forma votre humeur ;
De vos frères le bonheur
Eſt votre bonne aventure.

Pour monſeigneur et madame comteſſe d'Artois.

Je vous en dirai tout autant.
Pour vous, mon prince, allez toujours gaîment,
Gaîment, gaîment.
Vous plairez toujours, je vous jure ;
Et je vous prédirai ſouvent
Une bonne aventure.

Le

Le chevalier de la Reine peut chanter ou réciter :

Jadis de Bradamante on me vit chevalier ;
On la croyait alors une beauté parfaite ;
Et moi, très-fidele guerrier,
Je la quittai pour Antoinette.
Ce nom n'eſt pas, dit-on, trop heureux pour les vers ;
Mais il le ſera pour l'hiſtoire :
Il eſt cher à la France, il l'eſt à l'univers :
Sitôt qu'on le prononce, il appelle à la gloire
Les plus brillans eſprits et les plus fiers vainqueurs.
Quand on eſt gravé dans les cœurs,
On l'eſt dans l'avenir au temple de mémoire.

On peut écrire au-deſſus du buſte de la Reine :

Amours, Graces, Plaiſirs, nos fêtes vous admettent.
Regardez ce portrait, vous pouvez l'adorer ;
Un moment devant lui vous pouvez folâtrer :
Les Vertus vous le permettent.

Je ſoupçonne toujours que mes ſottiſes arriveront trop tard. Vous êtes auſſi le premier qui ait commandé ſon ſouper ſi loin de chez ſoi ; votre ſouper ſera excellent ſans que je m'en mêle. Je ſuis trop heureux que cette aventure m'ait procuré l'honneur d'être en quelque relation avec un homme de votre mérite.

Je ſuis, &c.

L'HOTE ET L'HOTESSE.

DIVERTISSEMENT.

Au fond d'un ſallon très-bien décoré, on voit les apprêts d'un feſtin.

La ſymphonie commence, et L'ORDONNATEUR *chante :*

ALLONS, enfans, à qui mieux mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Dépêchez, préparez ces lieux ;
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes.
Mettez-moi cela
Là ;
Rendez ce buffet
Net ;
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, &c.

Il faut que tous les curieux
Soient bien traités dans nos guinguettes.
Mettez-moi cela
Là ;
Rendez ce buffet
Net.

Que tous les étrangers ſoient reçus poliment ;
Chevaliers, écuyers, jeunes, vieux, femme, fille :
Que d'auprès de notre famille
Jamais aucun mortel ne ſorte mécontent.

LE MAITRE D'HOTEL *de l'hôtellerie.*

C'eſt bien dit. Le maître et la maîtreſſe de la maiſon ne ceſſent de me recommander d'être bien honnête, bien prévenant, bien empreſſé : mais comment être honnête une journée toute entière ? rien n'eſt plus inſupportable. On eſt accablé de gens qui, parce qu'ils n'ont rien à faire, croient que je n'ai rien à faire auſſi qu'à amuſer leur oiſiveté. Ils s'imaginent que je ſuis fait pour leur plaire du ſoir au matin. Ils ont ouï dire que nous aurons ici une voyageuſe qui paſſe tout ſon temps à gagner les cœurs, et à qui cela ne coûte aucune peine. On accourt pour la voir de tous les coins du monde. Ecoutez, garçons de l'hôtellerie, la foule eſt trop grande ; ne laiſſez entrer que ceux qui viendront deux à deux ; que cet ordre ſoit crié à ſon de trompe à toutes les portes.

MUSIQUE.

Chacun et chacune
Entrez deux à deux :
C'eſt un nombre heureux :
Un tiers importune.
Voyager ſeul eſt ennuyeux.
Soit blonde, ſoit brune,
Entrez deux à deux :
C'eſt un nombre heureux.

Ah, cela réuſſit ! il y a moins de foule. Voyons qui ſont les curieux qui ſe préſentent. Voilà d'abord deux perſonnes qui me paraiſſent venir de bien loin.

Ces deux perſonnages qui entrent les premiers ſont vêtus à la chinoiſe, coiffés d'un petit bonnet à houpes rouges; ils ſe courbent juſqu'à terre; et font des génuflexions.)

LE MAITRE D'HOTEL.

Ces gens-là ſont d'une civilité à faire enrager.

(*il leur rend leurs révérences.*)

Meſſieurs, peut-on, ſans manquer au reſpect qu'on vous doit, vous demander qui vous êtes ?

LE CHINOIS.

Chi hom ham hi tu ſu.

LE MAITRE D'HOTEL.

Ah, ce ſont des Chinois ! ils ſeront bien attrapés : il eſt vrai qu'ils verront notre belle voyageuſe, mais ils ne l'entendront pas..... Mettez-vous là, Monſieur et Madame.

(*Il y a une ottomane qui règne le long de la ſalle. Le chinois et la chinoiſe s'y accroupiſſent. Un tartare et une tartare paraiſſent ſans ſaluer perſonne; ils ont un arc en main et un carquois ſur l'épaule; ils ſe couchent auprès des chinois.*

LE MAITRE D'HOTEL.

Ceux-ci ne ſont pas ſi grands feſeurs de révérences. Meſſieurs les Tartares, pourquoi êtes-vous armés? Venez-vous enlever notre voyageuſe? nous la défendrions contre toute la Tartarie, entendez-vous?

LE TARTARE.

Freik krank roc, roc krank freik.

LE MAITRE D'HOTEL.

J'entends, vous le voudriez bien; mais vous ne l'oſez pas. Ah! voici deux Lapons; comment ceux-là peuvent-ils venir deux à deux? il me ſemble que ſi j'étais lapon, mon premier ſoin ſerait de ne me jamais trouver avec une lapone..... Allons, paſſez-là, pauvres gens.

(*ils ſe placent à côté des Tartares.*)

Ah! voici de l'autre côté des gens de connaiſſance; des Eſpagnols, des Allemands, des Italiens; c'eſt une conſolation.

(*Un eſpagnol et une eſpagnole, un allemand et une allemande : un italien et une italienne, paraiſſent ſur la ſcène à la fois. L'eſpagnol, vêtu à la mode antique, ſalue la Reine en diſant :*

Reſpecto y ſilencio.

(*l'allemand dit :*)

Sihe the liebe Tochter von unſerigen kaiſaren.

(*l'Italienne dit :*)

Queſti parlano, e noi cantiamo.

(*elle chante :*)

Quì regna il vero amore.
Non e tiranno,
Non fa inganno,
Non tormenta il cuore.
Pura fiamma s'accende,
Non arde ma riſplende.
Quì regna il vero amore.
Non tormenta il cuore.

(*Les aſiatiques et les Européans ſe prennent par la main et danſent : le fond de la ſalle s'ouvre : une troupe de danſeurs de l'opéra paraît ; un chanteur eſt à la tête, et chante ce couplet :*

Quoi ! l'on danſe en ces lieux, et nous n'en ſommes pas !
Nous dont la danſe eſt l'apanage !
Le plaiſir conduit tous nos pas.
Je vois des étrangers, dans ces heureux climats,
Courir aux fêtes de village.
Partageons, ſurpaſſons leurs jeux :
C'eſt au peuple le plus heureux
A danſer davantage.
Le menuet eſt ſur ſon déclin ;
Hélas ! nous avons vu la fin
De la courante et de la ſarabande :
Nous pouvons célébrer de plus nobles attraits ;
Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

(*tous les perſonnages enſemble.*)

Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

Grand Ballet.

(*Après ce divertiſſement, on paſſe dans un boſquet illuminé. L'ordonnateur demande au guide des étrangers, ou à celui qui repréſente l'hôte, dans quel pays tous ces voyageurs comptent aller.... Celui-ci répond :*)

Monſieur, ces meſſieurs et ces dames, tant Chinois que Tartares, Lapons, Eſpagnols, ou Allemands, courent le monde depuis long-temps pour trouver le palais de la Félicité. Des gens malins leur ont prédit qu'ils courraient toute leur vie. C'eſt ici qu'habitent les Génies des quatre élémens; Onomes, Salamandras, Ordins, et Sylphes. Si le bonheur habite quelque part, on peut s'en informer à eux.

(*Entrée des quatre eſpèces de Génies qui préſident aux élémens. Après la danſe*, Démogorgon, *le ſouverain des génies, chante :*

Vous cherchez le parfait bonheur;
C'eſt une parfaite chimère.
Il eſt toujours bon qu'on l'eſpère,
C'eſt bien aſſez pour votre cœur.

On court après, il prend la fuite;
Il vous échappe tous les jours.
A la chaſſe et dans les amours,
Le plaiſir eſt dans la pourſuite.

Mortels, ſi la félicité
N'eſt pas toujours votre partage,
En ce lieu, du monde écarté,
Contemplez du moins ſon image.

Vous voyez l'aimable aſſemblage
De la vertu, de la beauté;
L'eſprit, la grace, la gaîté;
Et tout cela dans le bel âge.

Quiconque en aurait tout autant,
Et qui même ferait ſenſible,
N'aurait pas tout le bien poſſible;
Mais il devrait être content.

(*Le temple du Bonheur parfait eſt dans le fond, mais il n'y a point de porte.*)

L'ORDONNATEUR *aux danſeurs.*

Meſſieurs, qui courez par tout le monde pour chercher le Bonheur parfait, il eſt dans ce temple; mais il faut l'eſcalader; on n'arrive pas au bonheur ſans peine.

(*Les danſeurs eſcaladent le temple au ſon d'une ſymphonie bruyante; le temple tombe, et il en part un feu d'artifice.*)

FIN.

TABLE

DES POEMES

ET DISCOURS EN VERS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DISCOURS *en vers ſur l'homme.* page 3

Premier Diſcours. *De l'égalité des conditions.* 5

Deuxième Diſcours. *De la liberté.* 17

Troiſième Diſcours. *De l'envie.* 25

Quatrième Diſcours. *De la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaiſirs.* 33

Cinquième Diſcours. *Sur la nature du plaiſir.* 43

Sixième Diſcours. *De la nature de l'homme.* 51

Septième Diſcours. *Sur la vraie vertu.* 60

LE POUR ET LE CONTRE. 69

Avertiſſement des Editeurs ſur le pour et le contre. 71

POEME SUR LA LOI NATURELLE. 79

Avertiſſement des Editeurs ſur les deux Poëmes ſuivans. 81

Préface. 89

La Loi naturelle, Poëme. Exorde. 93

PREMIERE PARTIE. *Dieu a donné aux hommes les idées de la juſtice, et la conſcience pour les*

avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eſt néceſſaire. C'eſt-là cette loi naturelle ſur laquelle la religion eſt fondée ; c'eſt ce ſeul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ſes auguſtes myſteres. 95

SECONDE PARTIE. *Réponſe aux objections contre les principes d'une morale univerſelle. Preuve de cette vérité.* 98

TROISIEME PARTIE. *Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.* 103

QUATRIEME PARTIE. *C'eſt au gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école qui troublent la ſociété.* 108

POEME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE. *en* 1755. 119

Préface. 121

Le déſaſtre de Lisbonne, ou Examen de cet axiome, tout eſt bien. 129

LE TEMPLE DU GOUT. 143

Avertiſſement des Editeurs. 145

LETTRE *à M. de Cideville ſur le Temple du Goût.* 147

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ. 225

SUR LES EVENEMENS DE L'ANNÉE 1744. 235

POEME DE FONTENOI. 243

Au roi Louis XV. 244

Diſcours préliminaire. 245

VOYAGE A BERLIN. *A madame Denis.* 277

PRECIS DE L'ECCLESIASTE ET DU CANTIQUE DES CANTIQUES. 289

Epître dédicatoire au roi de Pruſſe. 291

Avertiſſement. 293

Précis de l'Eccléſiaſte. 295

Avertiſſement pour le Cantique des Cantiques. 308

Lettre du Traducteur du Cantique. 310

Précis du Cantique des Cantiques. 317

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE, OU LES AMOURS DE ROBERT COVELLE, *Poëme héroïque, avec des notes inſtructives, publié en* 1768. 327

Avertiſſement des Editeurs. 329

Prologue. 333

Premier poſtſcript, à André Prault. 337

Second poſtſcript, à M. Panckouke. 338

Troiſième poſtſcript, au même. ibid.

Chant premier. 341

Chant ſecond. 353

Chant troiſième. 366

Chant quatrième. 376

Chant cinquième. 386

Epilogue. 494

LA FETE DE BELLEBAT. 399

Avertiſſement des Editeurs. 400

A ſon alteſſe ſéréniſſime mademoiſelle de Clermont. 401

LA BASTILLE. 426

DIVERTISSEMENT *mis en muſique, pour une fête donnée par M. André à madame la maréchale de Villars.* 430

LA MORT DE MLLE LE COUVREUR, *célèbre actrice.* 433

LA POLICE SOUS LOUIS XIV. 436

SUR LA CAMPAGNE D'ITALIE. 441

APOLOGIE DE LA FABLE. 444

JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT. 446

L'HOTE ET L'HOTESSE : *divertiſſement.* 449

LETTRES A M. DE CROMOT. 451

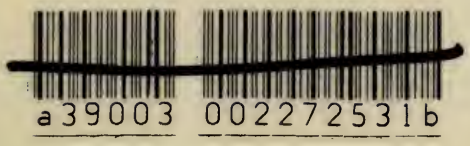
Lettre première. ibid.

Lettre II. 454

Lettre III. 455

Fin de la Table des Poëmes.

CE



CE PQ 2070
1785A V012
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353063

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 06 09 3